

IONS

3

IDADAT AU

CCIONE E

BS 1 153

R5 NOM

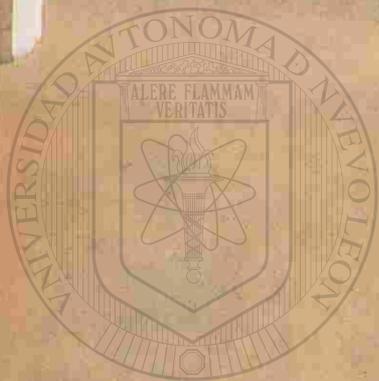
RALD



1080014767



EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis



SYMBOLES ET FIGURES

DE L'EUCCHARISTIE

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



SYMBOLES ET FIGURES

DE

L'EUCHARISTIE

DANS

L'ANCIEN TESTAMENT

OU

LA DIVINE EUCHARISTIE AVANT SON INSTITUTION

MÉDITATIONS

PAR

L'ABBÉ ANT. RICARD

DOCTEUR EN THÉOLOGIE
CHANOINE HONORAIRE DE MARSEILLE ET

AVEC UNE PRÉFACE
DE M^{GR} DE LA BOUILLERIE



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS *Capilla Alfonsina*

Biblioteca Universitaria
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

41663

1878

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN

Biblioteca Valverde y Tellez

BS1153

R5



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

ÉVÊCHÉ

DE

MARSEILLE



MARSEILLE, le 30 avril 1875.

MON CHER AMI,

Tout ce qui peut contribuer à accroître la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur demeurant au milieu des siens, dans le saint Tabernacle, et se donnant, sans réserve, à nous, dans le Sacrement de nos autels, répond aux désirs les plus intimes, les plus chers et les plus constants, des âmes pieuses.

C'est vous dire assez, mon cher ami,

004489

combien j'ai été heureux de lire, dans la *Semaine Liturgique*, les méditations que vous avez publiées sur *les Figures et les Symboles de l'Eucharistie dans l'Ancien Testament* : vos lecteurs y auront trouvé un précieux aliment à leur piété.

J'aime à vous féliciter de répandre ainsi, par votre publication hebdomadaire, les religieux enseignements où les fidèles puisent, avec la saine doctrine, un amour plus ardent et plus reconnaissant pour notre divin Maître.

J'applaudis également à la bonne pensée que vous avez eue de réunir ensemble ces différentes méditations, et je désire que le volume qui les renfermera devienne comme le *vade mecum* de toutes les personnes désireuses de

croître dans l'amour de la Sainte Eucharistie.

Je vous bénis paternellement en Notre-Seigneur.

† CHARLES-PHILIPPE,
ÉVÊQUE DE MARSEILLE.



ARCHEVÊCHÉ

DE

BORDEAUX



BORDEAUX, le 25 janvier 1875.

MON CHER AMI,

Vous avez bien voulu m'initier de bonne heure au charmant travail que votre piété vous a fait entreprendre sur les *Figures Eucharistiques*. Vous étiez assuré d'avance que le sujet dont vous avez fait choix me serait on ne peut plus sympathique.

Dans mes *Études sur le Symbolisme*, j'ai été amené moi-même à interpréter quelques-unes des figures avec lesquelles la Loi ancienne nous faisait

déjà pressentir le Sacrement; et en vous lisant, mon cher ami, je me suis aperçu que, avec une extrême bienveillance, vous m'aviez cité quelquefois. Je ne serais même pas surpris que mes *Études* ne vous eussent, en partie, inspiré l'idée très-pieuse et très-féconde de réunir, en un même volume, toutes les figures eucharistiques empruntées à nos saints Livres, afin de les proposer à la méditation des fidèles... S'il en était ainsi, je m'en estimerais heureux: toute paternité, à votre égard, me fait très-grand plaisir, parce qu'elle rencontre toujours en vous le plus filial dévouement.

Au fond, l'étude des figures est toujours l'une de celles qui nous font le plus sûrement pénétrer le vrai sens des Écritures... A coup sûr, je suis très-loin de nier le mérite et la valeur de cette Exégèse catholique qui, avec tant de zèle, de science et de succès, venge

chaque jour la vérité et l'authenticité de nos saints Livres, contre les efforts impies de la libre pensée. Et cependant, vous le dirai-je? il y a une exégèse que je préfère à toutes les autres, celle qui consiste à interpréter l'Écriture, en montrant que, suivant la doctrine de saint Paul (1), l'Ancien Testament n'a été que la figure et la prophétie du Nouveau.

Cette méthode a deux avantages:

D'une part, elle fournit la réponse à une foule de détestables objections, dont l'incrédulité de tous les temps s'est armée contre certains livres de l'Ancien Testament. Elle rend à ces livres la dignité de leur véritable sens; et c'est ainsi que saint Augustin, dans son magnifique ouvrage contre Fauste, a pu

(1) I. Cor., x, 11.

venger l'Ancien Testament, des blasphèmes du manichéisme.

D'autre part, cette même méthode nous révèle, dans tout son éclat, l'unité de la pensée de Dieu, inspirant les deux Testaments, les coordonnant l'un avec l'autre, et présentant d'abord à l'homme, encore charnel et grossier, la prophétie et la figure, pour que, à travers ces ombres transparentes, son œil s'habitât peu à peu à la claire révélation de nos mystères chrétiens.

Conformément à ce principe, comment le plus doux et le plus auguste de nos mystères n'aurait-il point été prédit et figuré?

A cet égard, la tradition catholique n'hésite pas.

C'est le Sauveur lui-même qui nous enseigne que la Manne du désert n'était

que la figure de l'Eucharistie (1); et, à la suite du Maître, l'unanime interprétation des docteurs reconnaît le Sacrement de l'autel dans une foule de prophétiques figures, qui d'avance l'annonçaient au monde!

Grouper ensemble toutes ces figures, les commenter suivant la tradition, et, en les appliquant à la divine Eucharistie, essayer de mieux faire connaître et de faire aimer davantage le Dieu du Tabernacle,... voilà, ce me semble, mon cher ami, toute la pensée de votre livre.

Laissez-moi vous dire encore que je la trouve excellente!... Qui de nous, au pied des saints autels, ne s'est pas utilement servi des Figures Eucharistiques? Qui de nous, en présence de

(1) S. Jean, vi, 31.

l'hostie, n'a pas songé au divin Isaac immolé par son Père pour le salut du monde? Qui de nous, dans la sainte Communion, n'a pas remercié l'Agneau sans tache, dont le sang coulait sur le seuil de notre cœur, afin d'en détourner la colère de Dieu?... Est-ce que ces beaux souvenirs, empruntés à nos saints Livres, ne soulevaient pas pour nous les voiles Eucharistiques? Est-ce que notre imagination chrétienne ne venait pas en aide à notre cœur, l'élevant ainsi plus facilement de la méditation du symbole à la contemplation et au culte de la réalité céleste?

Eh bien! voilà précisément le fruit que la lecture de votre si intéressant travail peut, à bon droit, promettre aux âmes pieuses. Elles y trouveront, au pied du Tabernacle, un suave et solide aliment. Elles méditeront avec bonheur vos *Figures Eucharistiques*. Elles fe-

ront comme le Sage qui « aime à pénétrer le secret des paraboles et se nourrit des mystères qu'elles ferment (1). »

Agréez, mon cher ami, avec mes compliments sincères, l'assurance de tous les sentiments d'affection que vous me connaissez depuis longtemps pour vous.

† FRANÇOIS,

ARCHEVÊQUE DE PERGA,

COADJUTEUR DE BORDEAUX.

(1) Eccl., xxxix, 23.



SYMBOLES ET FIGURES
DE L'EUCCHARISTIE



L'ARBRE DE VIE

Lignum etiam vite in medio paradisi.

Au milieu du paradis s'élevait l'arbre de vie.

(GENÈSE, II, 9.)

I

« Le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un paradis de délices, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. Le Seigneur Dieu avait aussi produit de la terre de ce jardin toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont le fruit était suave au goût. Au milieu du paradis s'élevait l'arbre de vie (1). »

(1) Gen., II, 8 et 9.

Dès les premières pages de nos saints livres, l'âme chrétienne se plaît à chercher, sous le symbole où son amour le cache, le Dieu qu'elle aime et dont la loi nouvelle lui a donné la révélation miséricordieuse.

Ce n'est encore qu'à travers les barreaux, comme parle le Cantique; mais combien déjà la voix du bien-aimé est douce! Combien la figure, toute voilée qu'elle soit, est aimable au cœur qui en devine la céleste beauté!

Le paradis terrestre et l'arbre de vie!... L'Église et l'Eucharistie!... Je m'arrête à cette pensée, et, le texte sacré sous les yeux, j'étudie le mystère de l'avenir, tel que la paternelle sollicitude du Créateur devait sans doute l'expliquer à notre premier père, dans ces entretiens de sublime familiarité dont l'Éden entendit les échos!

II

Le paradis terrestre, ai-je dit, fut l'image de l'Église. Admirable et féconde pensée! *A principio*, nous dit l'historien inspiré, « dès le commencement, » Dieu planta le paradis de délices. Dès le commencement,

le Créateur songeait à la plus grande de ses œuvres, à celle pour laquelle tout devait être fait, à l'Église! L'Église, commencement et fin de toutes choses, suivant l'expression des Pères; l'Église, dont l'histoire commence avec le premier jour de la création, m'est figurée aux premiers chapitres de la Genèse par les plantations divines du paradis terrestre.

Enfants de l'Église, cessons de pleurer sur la fermeture de ce jardin de délices, d'où le péché de nos premiers parents nous avait exilés! Le chérubin a abaissé devant nous son épée flamboyante, la porte est ouverte, Jésus-Christ a réintroduit les bannis dans le paradis terrestre!

Au paradis terrestre, en effet, l'homme innocent n'avait point à redouter la violence des esprits infernaux; la garde des anges l'en préservait avec une incessante sollicitude. Dans le paradis nouveau où le Fils de Dieu nous a introduits, les anges gardiens de l'Église sont chargés de préserver, nuit et jour, ceux qui veulent rester fidèles, contre les assauts et la haine de l'enfer.

Au paradis terrestre, l'homme n'avait rien à craindre de la dent des bêtes féroces, car Dieu lui donna sur tous les animaux un

pouvoir souverain, dont ceux-ci ne méconnaissent point la royauté. Dans l'Église, l'âme chrétienne se sent protégée contre les assauts de cette bête sauvage aux mille formes qui veut dévorer son innocence et ruiner sa vertu sous la dent cruelle des passions, soumises, domptées, placées dans l'impuissance de nuire par le joug de la loi, par la grâce et par les saintes habitudes de la vertu.

Au paradis terrestre, l'homme n'aurait rien eu à redouter de la jalousie, de la haine ou de la malveillance de ses semblables: dès que l'un d'eux aurait cherché à lui nuire, par le fait seul d'avoir conçu ce dessein, il aurait perdu la justice originelle et se fût vu chassé à l'instant des confins de l'Éden. Dans l'Église, le chrétien peut aussi compter sur la charité de ses frères, fils de Dieu comme lui, à qui il a été commandé de s'aimer les uns les autres comme leur Père céleste les a aimés. Loin de se nuire, ils s'entraident; leurs mérites et leurs biens sont mis en commun, et composent ce riche trésor de la Communion des saints où chacun va puiser pour suppléer à son insuffisance.

Au paradis terrestre, l'air était pur et doux; jamais il n'arrivait à ses habitants

chargé de miasmes infects ou d'éléments délétères. Dans l'Église aussi, on respire à l'aise, au sein d'une atmosphère de bons exemples et de saintes inspirations.

Au paradis terrestre, la terre produisait mille fruits délicieux, réparateurs et nourrissants. L'Église aussi est plantée d'arbres féconds, que le sang de Jésus-Christ nourrit et fait fructifier, afin que les sacrements, qui sont ces arbres, produisent dans les âmes leur fruit surnaturel.

Mais surtout, et j'ai hâte d'en arriver à lui, l'arbre de vie épandait ses rameaux merveilleux au milieu du paradis terrestre.

III

In medio paradisi! « au milieu du paradis! » Mes yeux s'arrêtent avec prédilection sur cet arbre pour lequel le divin Jardinier a choisi la plus belle place. Il s'élève au centre de ce jardin enchanté, qui eût fait oublier le ciel, s'il n'eût été destiné au contraire à en faire souhaiter plus ardemment l'ouverture par ses demi-révélation. Tous les autres arbres semblent reconnaître la royauté de celui-là, et l'homme s'arrête avec une ad-

miration reconnaissante devant les fruits de cet arbre privilégié.

In medio paradisi! au milieu du paradis nouveau, qui est l'Église, s'élève aussi majestueusement un arbre dont la beauté et la fécondité surpassent infiniment toutes les autres plantations de ce jardin céleste. Parmi les sacrements, en effet, l'Eucharistie ressemble à l'arbre de vie au centre de l'Éden, car c'est elle qui contient le salut du monde et la gloire éternelle.

Saisi d'admiration devant cet arbre de la vie véritable, le prophète Daniel s'écriait : « Je voyais, et voilà un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était prodigieuse; elle atteignait le ciel. Cet arbre paraissait étendre ses branches jusqu'aux extrémités du monde; ses feuilles étaient belles, et ses fruits abondants; il portait la nourriture de tous les hommes. Sous ses branches habitaient les animaux et les bêtes des champs; sous ses rameaux chantaient les oiseaux du ciel, et toute chair vivait de lui (1). »

L'admirable figure de l'Eucharistie! N'est-ce point elle qui est cet arbre, planté dans les champs fertiles de l'Église, avec tous les

(1) Dan., iv, 47 et 18.

caractères si magnifiquement décrits par le prophète? N'est-ce point elle surtout qui porte la nourriture de tous les hommes? N'est-ce point d'elle que toute chair vit?

IV

Le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de préserver l'homme de toute infirmité et de toute maladie.

Bien mieux que l'arbre royal du paradis terrestre, l'arbre divin de l'Église, l'arbre que le Sauveur planta au cénacle avec tant d'amour, l'arbre eucharistique porte un fruit qui doit guérir les âmes de leurs infirmités et les préserver de toute maladie.

Nous ne le saurons bien qu'au ciel, là où les secrets de la conduite de Dieu sur les âmes pendant cette vie nous seront dévoilés dans tout l'éclat de sa merveilleuse Providence; mais déjà, en cet exil, nous pouvons nous en rendre compte. Descendant au fond des misères de notre nature infirme et malade, nous y verrons une inclination désespérante au mal. J'ai dit « désespérante », et, en dehors de la foi, le mot est rigoureusement vrai. Celui qui veut, par ses propres

forces, par son énergie morale, réagir contre cette mauvaise tendance, tombe vite dans le découragement. Comme Élie sur la route de l'Horeb, il s'écrie : « Je ne suis pas meilleur que mes frères; je ne puis continuer mon pèlerinage dans cette voie. Celle des plaisirs et des voluptés m'attire. Mon Dieu, venez à mon aide! Seigneur, hâtez-vous de me secourir! »

Arbre divin, planté le long des eaux corrompues de ce siècle, ceux qui naviguent sur ces eaux fangeuses dont l'infection, habilement déguisée par l'homme ennemi, attire et séduit, tendent leurs mains lassées vers ses branches divines. Un fruit s'offre à eux, c'est le pain du voyageur, le froment des prédestinés, le remède de l'âme; c'est le fruit de l'arbre de vie.

O vous tous que la lutte fatigue et décourage, vous dont les forces sont près de s'abattre sous l'effort continu du combat, venez à cet arbre, qui est Jésus-Christ, *lignum Christus*! Venez, mangez tous du fruit qu'il vous présente, et vous serez fortifiés, ranimés, guéris.

En préservant notre premier père de toute maladie, l'arbre planté au milieu de l'Éden le rendait immortel.

Quand on songe à l'horreur instinctive de la nature pour cette séparation amère, qui détruit son organisme et arrête fatalement le jeu de son être, on se prend à admirer la miséricordieuse bonté du Créateur, plaçant à la portée de l'homme le moyen de ne pas mourir.

Hélas! l'homme n'a pas voulu de l'immortalité. En perdant son innocence, il est mort, il meurt, et la loi est générale. Pourtant, l'instinct subsiste, et l'homme ne veut pas mourir.

J'écoute, et, du tabernacle où l'Église de mon Dieu conserve avec tant d'amour le fruit de vie, une voix sort, consolante et fortifiante, qui vient résonner avec force et douceur à l'oreille de mon âme : « Venez, dit-elle, je suis la résurrection et la vie. Venez, celui qui mange ce pain ne mourra point; il vivra éternellement (1). »

O vie divine! comment n'aurais-je point faim de ce fruit, moi qui ai faim d'immortalité! En vivifiant mon âme de cette grâce qui m'assure les félicités sans fin, l'Eucharistie dépose dans mon être matériel un ferment de résurrection, et, grâce à elle, nous

(1) S. Jean, XI, 25; VI, 59.

reviendrons un jour à la vie immortelle.

Je l'ai dit, Seigneur, je veux commencer et ne plus cesser de le faire; comme l'Épouse des saints Cantiques, « je monterai sur cet arbre » réparateur, « j'y cueillerai les fruits si doux à ma bouche (1) », si aptes à satisfaire mes plus intimes aspirations.

J'imagine volontiers que nos premiers parents devaient aimer l'ombre de cet arbre, si merveilleux et si digne de leur admiration reconnaissante. Cette pensée me rapproche de l'arbre eucharistique, et, comme les heureux habitants du paradis terrestre, j'aimerai l'ombre des tabernacles sacrés. Le matin, je me nourrirai des fruits vivifiants qu'il renferme, et, le soir, je reviendrai à ses pieds jouir de son ombre tutélaire, m'asseoir sous les feuillages de cet arbre qui fera tout mon amour dans l'exil, jusqu'à ce que les voiles tombent et que le fruit s'ouvre pour laisser apparaître les rayonnantes splendeurs du Dieu caché dans l'Eucharistie.

(1) Cant., II, 3.

LE FLEUVE DU PARADIS TERRESTRE

Fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum.

Il sortait de ce lieu de délices un fleuve pour arroser le paradis.

(Genèse, II, 10.)

I

Nous l'avons vu déjà, le paradis terrestre était l'image de l'Église de Jésus-Christ. L'arbre de vie vient de nous rappeler le pain du Sacrement. Je rouvre le livre inspiré, et, poursuivant cette mystérieuse description de l'Éden que l'Esprit-Saint a voulu conserver dans les pages qu'il dicta, je lis : « Il sortait de ce lieu de délices un fleuve pour arroser le paradis, lequel, de là, se divisait en quatre canaux (1). »

Aussitôt ma pensée vole aux tabernacles eucharistiques, sources d'eau vive, sources

(1) Gen., II, 10.

reviendrons un jour à la vie immortelle.

Je l'ai dit, Seigneur, je veux commencer et ne plus cesser de le faire; comme l'Épouse des saints Cantiques, « je monterai sur cet arbre » réparateur, « j'y cueillerai les fruits si doux à ma bouche (1) », si aptes à satisfaire mes plus intimes aspirations.

J'imagine volontiers que nos premiers parents devaient aimer l'ombre de cet arbre, si merveilleux et si digne de leur admiration reconnaissante. Cette pensée me rapproche de l'arbre eucharistique, et, comme les heureux habitants du paradis terrestre, j'aimerai l'ombre des tabernacles sacrés. Le matin, je me nourrirai des fruits vivifiants qu'il renferme, et, le soir, je reviendrai à ses pieds jouir de son ombre tutélaire, m'asseoir sous les feuillages de cet arbre qui fera tout mon amour dans l'exil, jusqu'à ce que les voiles tombent et que le fruit s'ouvre pour laisser apparaître les rayonnantes splendeurs du Dieu caché dans l'Eucharistie.

(1) Cant., II, 3.

LE FLEUVE DU PARADIS TERRESTRE

Fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum.

Il sortait de ce lieu de délices un fleuve pour arroser le paradis.

(Genèse, II, 10.)

I

Nous l'avons vu déjà, le paradis terrestre était l'image de l'Église de Jésus-Christ. L'arbre de vie vient de nous rappeler le pain du Sacrement. Je rouvre le livre inspiré, et, poursuivant cette mystérieuse description de l'Éden que l'Esprit-Saint a voulu conserver dans les pages qu'il dicta, je lis : « Il sortait de ce lieu de délices un fleuve pour arroser le paradis, lequel, de là, se divisait en quatre canaux (1). »

Aussitôt ma pensée vole aux tabernacles eucharistiques, sources d'eau vive, sources

(1) Gen., II, 10.

toujours ouvertes, sources du Sauveur. Là, comme autrefois au milieu du peuple qui l'écoutait le dernier jour de la grande fête de Jérusalem, Jésus se tient debout, et il crie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (1). »

O fleuve divin de l'Eucharistie, l'impétuosité de tes eaux réjouit, féconde et ranime l'Eglise, dont tu es la meilleure espérance.

II

L'Eglise a soif, et l'Eucharistie désaltère.

« *Sitio!* j'ai soif! » C'était le cri du Sauveur expirant sur la montagne; c'est aussi le cri de l'âme voyageuse, parmi les déserts et les sentiers arides qu'elle traverse.

J'ai soif de lumière, soif de vérité, dit-elle au sein des ténèbres qui l'environnent et la menacent. De toutes parts l'esprit de mensonge soulève des nuages de poussière et obscurcit les vérités saintes : ici l'infidélité, là l'hérésie, ailleurs le doute. Contre tant d'ennemis conjurés pour priver l'intelligence humaine du breuvage lumineux qu'elle désire avec tant d'ardeur, je ne sais qu'une

(1) S. Jean, vii, 19.

source, celle qui coule au pied des autels. Sans doute, la chaire chrétienne nous instruit et nous illumine; mais la parole qui tombe de la chaire n'a d'autre but que de nous disposer à cette vision divine commencée sur la terre, qui s'appelle la participation au mystère eucharistique. Les enseignements de la chaire peuvent bien nous disposer à la foi; mais la foi chrétienne est une croyance par amour, et c'est au sacrement de l'amour qu'elle s'éclaire et s'anime.

J'ai soif de justice, dit encore l'âme qui vit au milieu d'une dépravation et d'une corruption de plus en plus contagieuse. Le monde s'affaisse; il s'effondre dans sa pourriture; il réclame des saints et des justes. Sans ce ressort de la sainteté, sans ce levain de la justice, nous enfonçons chaque jour dans un abîme d'iniquités. Mon Dieu, qui nous donnera des saints!... C'est toujours à l'Eucharistie que l'Eglise recourt, parce qu'elle est la source de toute sainteté, l'origine de toute justice. C'est elle qui est le levain caché par la femme de l'Evangile dans la pâte (1), qui, sans lui, se corromprait et se dessècherait. C'est elle qui dispose dans

(1) S. Matth., xiii, 33.

les âmes les admirables ascensions des vertus. C'est elle qui enseigne et qui, en enseignant, rend facile l'accomplissement des préceptes, adoucit le joug de la loi.

J'ai soif d'amour, continue l'âme en proie aux exigences diverses de sa nature ardente et inquiète. Haletante sous les feux dévorants de la route, elle ouvre son cœur, elle tend ses lèvres vers les sources qui désaltèrent. Hélas! ces sources sont souvent empoisonnées; elles sortent des citernes que l'homme ennemi a creusées; elles laissent le palais desséché et le cœur vide. Pauvre cœur de l'homme! Dieu l'a fait pour l'amour, et les amours coupables, les amours créées, ne lui laissent que dégoût et soif dévorante! Par instants, il lui semble que les créatures peuvent le désaltérer mais bientôt, il s'aperçoit que la beauté et la bonté finies ne sauraient satisfaire un cœur créé pour l'infini. Cœur de l'homme, veux-tu étancher ta soif? Veux-tu de l'amour à profusion? Veux-tu aimer et être aimé, comme tes inspirations sans bornes le réclament? Viens à l'Eucharistie: elle a les torrents qui enivrent, les flots d'amour qui débordent, les eaux délicieuses où le cœur se plonge et se roule au sein d'une félicité qui, à certaines heures,

donne comme une révélation du ciel, dont elles ne sont que l'avant-goût plein de mystères.

Le dirai-je enfin? Il est un autre cri de l'âme voyageuse qui l'humilie et l'abaisse à ses propres yeux; mais il se retrouve à chaque pas de sa route, et je dois le redire, puisque le Dieu de l'Eucharistie n'a pas dédaigné d'y apporter un remède et une satisfaction. Ecoutons-la donc s'écrier douloureusement: Qui me délivrera de ce corps mortel (1)? Lui aussi est dévoré d'une soif inextinguible!... Eh bien! Jésus a pris en pitié les faiblesses de la matière qui est en nous, et l'Eucharistie, qui amortit les feux de la concupiscence, apaise les révoltes de cette nature indomptée, y ramène le calme et lui donne la paix.

O fleuve eucharistique, coulez sur mon âme; remplissez mon cœur et purifiez mes sens!

(1) Rom., vii, 24.

III

L'Église vit ici-bas dans l'infirmité, et l'Eucharistie donne la vigueur.

C'est bien, en effet, sur les lèvres de l'Église militante que j'aime à placer ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur me conduit, et rien ne me manquera; c'est lui qui m'a placé auprès d'une fontaine dont les eaux fortifient (1) » Cette fontaine, symbolisée au paradis terrestre par les eaux fortifiantes du fleuve de Dieu, a été ouverte par Dieu au sein du champ sacré de son Église. Créée miraculeusement au dernier soir du Sauveur, dans le cénacle où fut dite la première messe, elle a été découverte sur le Calvaire par la lance d'un soldat. Les eaux en ont jailli avec impétuosité, tant le fleuve de Dieu, qui est son cœur, était rempli d'un torrent d'amour, et la cité des enfants de Dieu a tressailli d'allégresse, car ils sont tous venus boire à longs traits aux sources du Sauveur.

Oui, tous, qui que vous soyez, venez boire à ce fleuve qui ranime et fortifie.

(1) Ps. xxii, 1 et 2.

Les aigles, fatigués par la hauteur et la rapidité de leur vol, y renouvellent leur jeunesse. Les sublinités de leur vocation, la contemplation du Soleil de justice, la perfection de leur état, la pratique constante des plus hautes vertus demandent un incessant renouvellement de forces. Les eaux du fleuve eucharistique rendent la vigueur quand elle s'use, et les aigles qui s'y plongent donnent ensuite un vigoureux coup d'aile dont la puissante envergure les transporte aussitôt dans des hauteurs plus sublimes encore.

Les colombes s'y lavent aussi, quand leur blancheur s'est ternie au contact de ces boues qui ont la fatale vertu de séduire jusqu'au cœur des colombes. Elles s'y abreuvent et s'y raniment, quand le filet des pécheurs les a saisies à une heure d'imprudence et d'aveuglement. Le filet s'est brisé par la miséricordieuse bonté du Dieu qui a eu pitié de leur faiblesse; mais la colombe est demeurée blessée: ses ailes traînent, elles n'ont plus la force de la porter jusqu'au creux du rocher où se trouvent l'abri et le repos. Mais le torrent est là, tout près de la colombe blessée; elle y a bien vite retrouvé sa beauté et sa force.

Et vous, pauvres pécheurs, qui ne savez répondre qu'une désolante parole à nos exhortations, quand nous vous conjurons de sortir enfin de votre péché, non, vos excuses sont vaines. Vainement vous m'assurez que l'effort est au-dessus de votre pouvoir. Si vous demeurez dans votre tombeau, si vous gisez au sein de la mort, le Dieu des tabernacles me révèle l'unique cause de votre endurcissement : « Ils m'ont abandonné, dit-il, moi qui suis la fontaine d'eau vive (1). »

IV

Mais, non-seulement l'Eucharistie désaltère, non-seulement elle fortifie, elle communique encore à l'Eglise un merveilleux principe de fécondité.

Le paradis terrestre était arrosé par le fleuve de Dieu, et ce fleuve se divisait en quatre grands canaux, pour porter en tous sens la fécondité et la vie.

Contemplant l'Eglise, dont le paradis terrestre fut l'image, le disciple bien-aimé s'écriait : « L'ange m'a montré Jérusalem,

(1) Jérémie, xxii, 13.

la cité sainte, dont l'origine est au ciel, et qui vient de Dieu même; il m'a montré un fleuve d'eau vive qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau (1). »

Merveilleux jardin de l'Eglise! les saints livres sont remplis de la description de ses fleurs et de ses fruits.

C'est le jardin sacré de l'Eglise qui voit croître en abondance les lis de la pureté, les roses de l'amour divin s'empourprant des splendeurs du martyre, les violettes de l'humilité, l'olivier de la paix et de la mansuétude, les cèdres de l'oraison qui s'élève pour contempler Dieu et converser avec lui, le froment qui s'immoie pour devenir le pain des âmes que Dieu le destine à nourrir, la vigne qui donne en abondance les fruits de zèle et d'apostolat qui réjouissent et sanctifient le cœur de l'homme... Partout, en un mot, dans le champ divin de l'Eglise, partout les fleurs les plus brillantes, partout des arbres aussi beaux à voir que leurs fruits sont savoureux.

D'où lui viennent donc cet éclat, cette variété, cette fécondité constantes? Uniquement des eaux qui l'arrosent sans cesse, et

(1) Apoc., xxii, 1.

ces eaux sont les effusions de la grâce transmise par le Sacrement.

V

Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je n'aie plus en puiser aux citernes corrompues. *Domine, da mihi hanc aquam* (1), cette eau qui éteint la soif des plaisirs coupables et des biens éphémères, qui amortit les ardeurs du foyer qui est en nous, qui arrose les sécheresses du cœur par les sentiments de la piété, qui rend l'âme féconde en fleurs et en fruits de vertu. Seigneur, donnez-moi de cette eau, qui assure la grâce, affermit la persévérance et rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

(1) S. Jean, iv, 15.

LA MANNE

Cum vidissent filii Israel, dixerunt ad invicem: Man hu?

Les enfants d'Israël, ayant vu, se dirent les uns aux autres: Qu'est-ce que cela ?

(Exode, xvi, 15.)

I
La manne du désert!... Le Saint-Esprit lui-même s'est complu à noter les analogies de cette nourriture miraculeuse avec le vrai pain du ciel, donné aux enfants de Dieu pendant leur pèlerinage dans les déserts de la vie. Les *Psaumes*, la *Sagesse*, les *Évangiles* nous convient à les méditer avec respect, confiance, gratitude et amour.

O Dieu! s'écrie le Sage, vous avez donné à votre peuple la nourriture des Anges; vous avez fait pleuvoir pour lui le pain du ciel qui renferme toutes les délices et tout ce qui peut flatter le goût. Ce pain montrait

ces eaux sont les effusions de la grâce transmise par le Sacrement.

V

Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je n'aie plus en puiser aux citernes corrompues. *Domine, da mihi hanc aquam* (1), cette eau qui éteint la soif des plaisirs coupables et des biens éphémères, qui amortit les ardeurs du foyer qui est en nous, qui arrose les sécheresses du cœur par les sentiments de la piété, qui rend l'âme féconde en fleurs et en fruits de vertu. Seigneur, donnez-moi de cette eau, qui assure la grâce, affermit la persévérance et rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

(1) S. Jean, iv, 15.

LA MANNE

Cum vidissent filii Israel, dixerunt ad invicem: Man hu?

Les enfants d'Israël, ayant vu, se dirent les uns aux autres: Qu'est-ce que cela ?

(Exode, xvi, 15.)

I
La manne du désert!... Le Saint-Esprit lui-même s'est complu à noter les analogies de cette nourriture miraculeuse avec le vrai pain du ciel, donné aux enfants de Dieu pendant leur pèlerinage dans les déserts de la vie. Les *Psaumes*, la *Sagesse*, les *Évangiles* nous convient à les méditer avec respect, confiance, gratitude et amour.

O Dieu! s'écrie le Sage, vous avez donné à votre peuple la nourriture des Anges; vous avez fait pleuvoir pour lui le pain du ciel qui renferme toutes les délices et tout ce qui peut flatter le goût. Ce pain montrait

combien est grande votre douceur envers vos enfants (1). »

C'est le cri de toute âme qui sait comprendre et goûter les suavités de la vraie manne, de la manne eucharistique, dont celle du désert n'était que la figure.

Mais combien elle est admirable, cette figure ! Même aujourd'hui que l'Eucharistie est connue, pour la goûter avec une entière saveur, il est bon de revenir à la manne du désert. Celle-ci nous révélera toutes les merveilles de celle-là, et, comme le peuple de Dieu reconnaissant, nous nous écrierons : « *Man hu!* Qu'est-ce que cela?... » Quelle est cette merveille que nous n'avons point assez connue, point assez savourée, point assez aimée jusqu'ici ?

II

Il faudrait de longs discours pour suffire à l'explication de ce magnifique symbole dans ses analogies avec l'admirable manne de nos autels. Ici, il suffira à mon cœur d'une rapide énumération pour bénir le

(1) Sag., xvi, 20 et 21.

Tout-Puissant d'avoir ainsi fait éclater sa miséricorde sur nous dans le désert :

I. La manne était blanche. Elle couvrait, le matin, les sables arides de la solitude d'un blanc manteau qui réjouissait le regard en cachant pour quelques heures un sol brûlant et desséché. — Blanche hostie de nos tabernacles, apparaissez-nous pour reposer notre vue fatiguée des boues et des pierres dont la route est couverte ! Immaculé devant Dieu et devant les hommes, notre Bien-Aimé est éclatant de blancheur : il est le plus beau des enfants des hommes ; il est la splendeur même de la Divinité.

II. La suavité de la manne était cachée sous une bien modeste apparence, celle de petits grains semblables aux grains de gelée blanche qui, pendant l'hiver, tombent sur la terre. En la voyant si minime et si humble, plusieurs, parmi les Hébreux, durent la considérer comme peu de chose. Peut-être même quelques-uns la dédaignèrent-ils, disant : « Que peut-il donc sortir de bon d'une aussi petite apparence ? » — O Jésus, vraie manne eucharistique, vous aussi, vous avez caché sous d'humbles apparences la suavité de la nourriture divine que vous nous donnez au Sacrement. Les hommes

légers, les esprits superbes, les âmes mondaines vous dédaignent et vous méprisent; mais le fidèle sait percer les voilés, et, quand il a pénétré sous l'écorce, le fruit laisse éclater toute sa merveilleuse douceur.

III. Les Hébreux avaient quitté les oignons de l'Égypte quand Dieu leur envoya la manne du ciel. — La nourriture grossière que le Seigneur remplaça par un pain céleste était une image de cette autre nourriture bien plus grossière à laquelle il faut absolument avoir renoncé si l'on veut goûter le pain eucharistique. Le Dieu de l'Eucharistie est la pureté par essence : ceux-là qui renoncent aux voluptés charnelles, aux satisfactions de la partie matérielle de leur être, peuvent seuls aspirer à goûter cette nourriture divine et en tirer du profit.

IV. Moïse avait recommandé au peuple de ne point songer à la réserve du lendemain. Mais quelques-uns ne l'écoutèrent point, et, se méfiant de la promesse divine, ils gardèrent de la manne jusqu'au matin. Mais ce qu'ils avaient réservé se trouva plein de vers et tout corrompu. — Ce détail lui-même ne saurait passer inaperçu quand on le médite en vue de l'Eucharistie. La désobéissance est un signe d'infidélité, et la sainte

Communion réclame des cœurs fidèles. Elle demande aussi la générosité qui contrarie l'avarice dont les Hébreux firent preuve en cette circonstance. Elle attend enfin de ceux qui la reçoivent un entier abandon à la puissante miséricorde du Dieu qui se donne sans réserve.

V. Quand le peuple de Dieu fut favorisé de la manne, il avait passé la mer Rouge, il s'était éloigné des bords de cette mer où Dieu manifesta sa bonté pour son peuple, et il avait pénétré dans le désert qui conduit au Sinaï. — L'Eucharistie ne se donne qu'après le Baptême; elle exige la Pénitence des âmes qui ont eu le malheur de souiller leur innocence baptismale. Ces deux Sacrements sont comme un passage à travers les flots du sang de Jésus, lequel nous a mérité la grâce qu'ils nous communiquent.

VI. Ce ne fut qu'après avoir mangé la manne que les Israélites durent combattre contre Amalec et les autres ennemis de leur passage à travers le désert. Auparavant, Dieu avait combattu tout seul pour eux contre les Égyptiens, qu'il réduisit par ses prodiges à s'avouer vaincus, et qu'il ensevelit sous les flots quand ils voulurent poursuivre les Hébreux. — C'est dans la nourriture

distribuée à la Table sainte que nous trouvons les moyens et la force de combattre les ennemis de notre pèlerinage. Les Israélites combattirent et furent vainqueurs : l'âme vraiment eucharistique combat, et la vertu du Sacrement la rend victorieuse. A la longue même, les tentations, toujours vaincues, perdent de leur force, et c'est alors, dit saint Bernard, qu'il faut rendre grâces au corps et au sang du Seigneur, parce que la vertu du Sacrement opère en nous.

VII. La manne était un aliment dont la production n'avait demandé ni semailles, ni labour, ni aucune coopération de l'industrie humaine : les Anges la formaient dans les hauteurs et la laissaient tomber sur la terre du désert. — Corps sacré du Sauveur, je vous adore au Sacrement de l'autel, le même qui êtes né de la Vierge sans souillure ni coopération de l'homme, par la seule opération du Saint-Esprit et la vertu du Très-Haut !

VIII. La manne avait toute sorte de goûts, et sa saveur variait au gré de ceux qui s'en nourrissaient. — Mystérieuse prophétie de la merveilleuse variété des saveurs spirituelles que l'âme pieuse goûte en partici-

pant à la manne eucharistique. Les Pères se sont plu à énumérer les variétés de cette saveur. Le pieux évêque de Chartres disait : « L'Eucharistie a le goût de tous les mystères, selon la foi et la piété de l'âme qui s'en nourrit. Représentez-vous Jésus-Christ avec les grâces de sa sainte enfance, ou bien dans les opprobres et les tourments de sa Passion, ou, si vous l'aimez mieux, dans la gloire de sa résurrection et de son ascension. Jésus-Christ fera sortir de son Sacrement adorable autant de différentes délices que vous concevrez d'images sous lesquelles votre piété se plaît à contempler le divin Maître. » Saint Bernard ajoute : « L'Eucharistie a le goût de toutes les vertus : ceux qui sont fervents y savourent les douceurs de la charité ; ceux qui sont faibles, celles de la pénitence, remède souverain à toutes les maladies de l'âme ; ceux qui soupirent après le ciel, celles de l'espérance, qui leur fait regarder le Fils de Dieu comme le terme et le compagnon de leur voyage ; ceux qui méprisent le monde, celles de la pauvreté dont Jésus-Christ est le roi et le trésor. En un mot, quelle que soit la vertu que chacun des fidèles désire acquérir, ce pain sacré la lui fait goûter ;

car l'humilité, la pureté, la patience, la force, la sagesse, y sont comme dans leur source. » Saint Jérôme dit que l'Eucharistie a le goût de Dieu et de toutes les perfections divines. « Voulez-vous, dit ce Père, que votre Dieu et votre Sauveur soit lui-même votre nourriture? Écoutez-le vous dire : Ouvrez la bouche de votre cœur, et je le remplirai... Quand le Sauveur a dit : Je serai leur Dieu (1); c'est comme s'il eût dit : Je les rassasierai moi-même et de moi-même; je leur serai tout ce qu'ils peuvent souhaiter, leur vie, leur salut, leur repos, le comble de tous les biens. »

IX. La manne tombait en grains fort petits : on aurait dit que Dieu avait voulu montrer comment il sait, quand il le veut, réunir en un espace extrêmement circonscrit des prodiges de miséricorde que l'esprit de l'homme ne saura jamais mesurer. — Les dimensions étroites de la manne reportent ma pensée aux bornes si limitées que Jésus-Hostie s'est laissé imposer par amour pour nos âmes. Un tabernacle étroit suffit à sa demeure, un petit ciboire lui sert d'habitation, une hostie, la plus minime

(1) Apoc, xxi, 7.

que vous la supposiez, le contient, pourvu qu'elle soit sensible, pourvu qu'elle tombe sous les sens de l'homme pour qui tout a été fait dans ce sacrement de l'amour.

X. Les grains mêmes de la manne, dit l'écrivain sacré, semblaient, quand ils tombaient sur le sol, avoir été pilés au mortier. — Cette comparaison me ramène encore au Dieu présent dans l'humble hostie. Lui aussi a subi les pressions les plus douloureuses. Ses tortures du Calvaire furent si complètes qu'on put le comparer au froment qui a passé sous le pressoir. Pressoir mystérieux de la Croix, tu exprimes des veines sacrées du Sauveur tout le sang dont l'Eucharistie nous abreuve! Tu fis subir à son corps divin cette préparation pleine d'amour à laquelle nous devons le pain de l'Hostie.

XI. La voyant tomber, les Hébreux disaient : « *Man hu?* Qu'est-ce que ceci? » Je me représente l'empressement plein de curiosité avec lequel les Hébreux durent se précipiter sur ces grains nourrissants. Les petits enfants surtout couraient sans doute sur cette nourriture d'un goût aussi parfait et aussi varié, et les mères souriaient à leur naïf empressement, et le Seigneur re-

gardait du ciel avec complaisance la joie reconnaissante de son peuple. — Nous aussi, dès le matin de notre existence, nous courons à la manne eucharistique. Comme celui des petits Hébreux, notre cœur s'épanouit à la vue de ce pain d'amour dont Dieu veut nous nourrir. Pauvres enfants, nous avons demandé du pain, et il n'y avait personne pour nous le rompre. Mais Celui qui s'est fait petit pour sauver les petits l'a commandé à ses prêtres : « Laissez venir à moi ce petit enfant ; » et le prêtre, obéissant à l'ordre du bon Maître, nous a admis au banquet. Et nos mères souriaient de bonheur ; elles pleuraient de joie en nous voyant appelés à tant de grâces et d'honneur. Au ciel, les Anges étaient attentifs, et Dieu nous regardait avec complaisance.

XII. Le Seigneur avait ordonné à son peuple de prendre, pour chaque personne, un gomor de manne. Mais ils en amassèrent, les uns plus, les autres moins ; et, l'ayant mesuré à la mesure d'un gomor, celui qui en avait plus amassé n'en eut pas davantage. — « C'est ainsi, dit Rupert, que tous reçoivent également le Christ tout entier, quand même l'apparence ou l'hostie est plus ou moins grande. »

XIII. Lorsque la chaleur du soleil était venue, la manne se fondait. — Ainsi, le divin Maître daignant se soumettre à tous les effets d'une manducation ordinaire, la chaleur animale dissout les espèces eucharistiques, et aussitôt le Sacrement a cessé d'exister.

XIV. Les Hébreux ne devaient ramasser la manne que pendant les six jours de la semaine. Il leur était défendu d'en recueillir le jour du sabbat. — Ainsi, lorsque le jour du repos éternel aura lui, les voiles du Sacrement tomberont ; nous verrons Jésus-Christ face à face, et nous jouirons de lui pendant toute l'éternité.

XV. Les enfants d'Israël mangèrent de la manne pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'ils vinssent dans la terre qu'ils devaient habiter. Ils furent nourris de la sorte jusqu'au seuil du pays de Chanaan. Malgré la manne, le peuple de Dieu soupirait après la Terre promise. Le désert était devenu tolérable, grâce à ce pain du ciel, mais c'était toujours le désert, la solitude et l'exil. Aussi, quand la Terre promise apparut enfin, de quelle joie les cœurs de tous ne furent-ils pas saisis ! Ils y entrèrent, et la manne cessa de tomber, remplacée qu'elle

était par des fruits d'une saveur exquise. — Disons-le : la communion ne rassasie point pleinement une âme, elle irrite et excite les désirs plutôt qu'elle ne les satisfait. Plus nos communions sont fréquentes, plus nous soupirons après la communion prochaine. Une âme ardente pour l'Eucharistie aspire sans cesse à renouveler son bonheur. Pourquoi donc Jésus-Christ semble-t-il ne se donner que pour se retirer bientôt et laisser une âme, consolée sans doute, mais attristée de son départ? C'est la condition de l'exil, c'est la condition du désert! Aussi, malgré la communion, l'exilé s'écrie souvent : « Quand donc viendrai-je, ô mon Dieu, quand donc apparaîtrai-je en votre présence? » Et, avec le Docteur angélique, il chante : « O Jésus! que je contemple maintenant sous les voiles eucharistiques, je vous en conjure, faites ce que je souhaite avec tant d'ardeur, faites-moi voir votre face à découvert et remplissez-moi du bonheur de contempler votre gloire! » Oh! c'est qu'alors la communion durera toujours, c'est qu'elle ne se fera plus sous ces voiles qui exercent ma foi et irritent mon amour, c'est qu'elle satisfera et éteindra à jamais tous mes désirs et toutes mes aspirations.

XVI. La manne tombait de bonne heure, et il fallait la recueillir de grand matin; mais, quand le sixième jour arrivait, on en faisait une provision plus abondante, et, le soir venu, la manne était parfaitement saine dans la réserve de chacun. — Nous l'avons déjà vu, le matin dont parle l'*Exode* nous rappelle l'aube de notre existence et les joies de la première communion. De même, le soir du sixième jour figure le soir de la vie, où le Dieu qui a réjoui notre jeunesse vient une dernière fois pour nous servir de viatique pendant le trajet du temps qui finit à l'éternité qui commence.

XVII. Moïse dit à Aaron : « Prenez un vase et mettez-y de la manne, et le placez devant le Seigneur, afin qu'elle se garde... » Et Aaron mit ce vase en réserve dans le tabernacle. — L'Aaron de la Loi nouvelle a reçu un ordre semblable, et le prêtre met toujours un peu de manne en réserve; il la place dans le vase sacré et l'enferme au tabernacle, où nous retrouvons toujours l'Eucharistie, attendant qu'on la demande ou qu'on vienne l'adorer.

XVIII. Quand le Seigneur annonça à Moïse qu'il allait envoyer un pain céleste à son peuple, il lui dit : « Vous saurez ainsi que

je suis le Seigneur votre Dieu (1); » et Moïse dit au peuple de Dieu : « Demain matin vous verrez éclater la gloire du Seigneur (2). » O Manne eucharistique, c'est bien vous qui faites éclater la gloire du Seigneur, en manifestant les prodigieuses inventions de sa miséricorde sur les âmes! C'est bien vous qui nous montrez comment le Seigneur est notre Emmanuel, notre Dieu avec nous, toujours présent au milieu de son peuple, pour l'accueillir, le consoler et le nourrir! Chaque matin, en quittant notre couche, il nous est permis d'aspirer à la manducation de la manne eucharistique. Chaque soir, en nous endormant sous la garde de nos bons anges, nous pouvons nous dire à nous-mêmes, comme Moïse à Israël : Demain, demain matin, ô mon âme, tu verras éclater la gloire du Seigneur, la gloire de ton Dieu.

XIX. Hélas! il nous reste à constater l'ingratitude du peuple nourri de la manne au désert. On entendit les murmures de ceux qui regrettaient les viandes, les oignons et les mets grossiers de l'Égypte; et ils disaient : « Nous ne voyons que manne sous nos yeux (1)! » Combien d'âmes à qui

(1) Exode, xvi, 12. — (2) *Ibid.*, xvi, 7.

le pain eucharistique devient insipide! Et le dégoût, provoqué par l'ingratitude et la négligence, amène le regret des plaisirs coupables, auxquels on revient, hélas! par l'effet d'une punition terrible de la part du Dieu que ces regrets offensent cruellement. Craignons de tomber dans ce malheur par notre négligence à recevoir le Dieu de l'Eucharistie. » Une âme qui ne ressent aucune dévotion après la communion, dit saint Bonaventure, doit craindre que ce soit pour elle un signe de maladie ou peut-être de mort. Elle a mis du feu dans son sein, et elle n'en sent point la chaleur. Elle a le miel dans la bouche, et elle n'en sent point la douceur!... »

III

Malgré toutes ses qualités miraculeuses, la manne du désert n'était qu'une figure, et nous avons la réalité. Plus heureux que les Israélites, le peuple chrétien, vrai peuple de Dieu, possède l'Eucharistie, cette manne dont le Sauveur disait aux Juifs : « Moïse ne

(1) Nombres, xi, 4 et 5.

vous a point donné le pain du Ciel; mais mon père vous donne le vrai pain du Ciel (1). » Les Israélites mangèrent la manne au désert, et ils y moururent. Pour nous, mangeons le vrai pain du ciel, qui est l'Eucharistie, et nous vivrons... Nous vivrons durant le voyage par la grâce, au terme par la gloire!

(1) S. Matthieu, xx, 23.

LA COLONNE DU DÉSERT

Nox illuminatio mea in deliciis meis.

Sa nuit devient ma lumière au milieu de mes délices.

(PSAUME CXXXVIII, 10.)

I

Le peuple de Dieu accomplit au désert son pèlerinage au milieu des plus éclatants témoignages de l'amour du Seigneur : il y vivait dans le miracle. Ainsi, pour le guider à travers les plaines immenses où nul chemin n'était tracé, « le Seigneur marchait devant eux, paraissant durant le jour dans une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de conducteur le jour et la nuit. Jamais, ajoute l'historien sacré, la colonne de nuée ne manqua de paraître devant le peuple

vous a point donné le pain du Ciel; mais mon père vous donne le vrai pain du Ciel (1). » Les Israélites mangèrent la manne au désert, et ils y moururent. Pour nous, mangeons le vrai pain du ciel, qui est l'Eucharistie, et nous vivrons... Nous vivrons durant le voyage par la grâce, au terme par la gloire!

(1) S. Matthieu, xx, 23.

LA COLONNE DU DÉSERT

Nox illuminatio mea in deliciis meis.

Sa nuit devient ma lumière au milieu de mes délices.

(PSAUME CXXXVIII, 10.)

I

Le peuple de Dieu accomplit au désert son pèlerinage au milieu des plus éclatants témoignages de l'amour du Seigneur : il y vivait dans le miracle. Ainsi, pour le guider à travers les plaines immenses où nul chemin n'était tracé, « le Seigneur marchait devant eux, paraissant durant le jour dans une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de conducteur le jour et la nuit. Jamais, ajoute l'historien sacré, la colonne de nuée ne manqua de paraître devant le peuple

durant le jour, ni la colonne de feu pendant la nuit (1). »

II

« J'ai mis mon trône dans une colonne de nuée (2). » Dieu, qui voulait être le chef et le guide de son peuple, avait établi dans cette colonne le trône de son empire; de là, il gouvernait, il commandait, sans être vu, une grande armée de six cent mille combattants, qui marchaient sous sa conduite.

Seigneur, c'est vous-même qui l'avez dit, vous avez placé votre trône dans une colonne de nuée! Quelle nuée, si ce n'est celle des espèces sacramentelles? Voilà bien, en effet, où votre amour a dressé son trône, au milieu de votre royaume, qui est ici-bas l'Église militante. Vous avez établi dans l'Église triomphante le trône de votre gloire, dans l'Église souffrante le trône de votre justice; c'est à nous, au désert que nous traversons, que vous avez réservé le trône de votre amour. Oui, c'est

(1) Exode, xiii, 21 et 22. — (2) Eccli., xxiv, 7.

votre amour qui a dit : « J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux! » Et cette volonté miséricordieuse, vous l'avez admirablement réalisée par l'invention de ce mystère, si justement nommé, par la piété reconnaissante, « le sacrement de l'amour. »

C'est de ce trône, où il cache sa puissance et manifeste sa miséricorde, que le chef invisible de l'Église militante guide et gouverne son peuple. A ses pieds les pontifes et les prêtres viennent puiser le zèle et chercher la lumière; de là émanent et rayonnent de mystérieuses influences, dont nous aurons la révélation au ciel et qui nous expliqueront comment l'Eucharistie était le vrai centre de l'Église.

Nos pères l'avaient compris, et leurs admirables conceptions disposaient tout, dans la construction de l'église, en vue de l'autel du sacrifice, du trône eucharistique. Et quand, aux heures où le sacrement apparaît au sein d'un ostensor radieux, la pensée s'illumine des splendeurs de la foi, notre âme doit s'écrier : « Vous avez mis votre trône dans une colonne de nuée! »

III

« Seigneur, disait le Sage (1), vos enfants ont eu une colonne ardente pour les guider dans un chemin inconnu, et elle leur servait comme d'un soleil tempéré, qui, sans les incommoder par sa chaleur, rendait leur voyage facile et heureux. »

L'Eucharistie est cette colonne ardente qui guide les voyageurs dans les chemins inconnus du désert qu'ils traversent. C'est elle qui rend le voyage facile et heureux. Que faut-il, en effet, aux pèlerins, pour pouvoir continuer leur marche et atteindre le but? De la lumière et de la chaleur: la foi et l'amour.

La foi d'abord. « Sans la foi, dit saint Paul, on ne saurait s'approcher de Dieu (2). » Mais la foi est une grâce, et l'Eucharistie est le foyer des grâces. O merveilleux échange: l'Eucharistie, qui demande la foi à ceux qui s'en approchent, donne la foi à ceux qui la reçoivent!

L'amour ensuite. Comment ne pas aimer

(1) Sag., XVIII, 3. — (2) Hébr., xi, 6.

Celui qui nous a tant aimés? Foyer toujours incandescent, l'Eucharistie échauffe, embrase, consume l'âme docile. C'est auprès d'elle qu'on apprend à aimer; c'est auprès d'elle que l'on goûte l'amour.

IV

La colonne qui précédait au désert les enfants d'Israël était obscure d'un côté et lumineuse de l'autre. De même, l'Eucharistie est obscure pour la raison et lumineuse pour la foi.

L'entière manifestation de la vérité n'aura lieu que dans l'éternité, lorsque nous verrons Dieu face à face, comme il est (1). Ici-bas, elle nous arrive à travers les ombres du mystère; et, pour éprouver notre foi, elle nous parle du sein de la colonne de nuée (2). Et le Prophète-Roi a pu dire: « Les nuées ont fait entendre leur voix (3). » Quelle voix? Celle de la vérité, qui s'est enveloppée de mystère; « la vérité de Dieu qui a pénétré les nuages (4). » — « Heureux, s'écrie

(1) 1^{re} Ép. aux Cor., XIII, 12. — (2) Ps. XXVIII, 7. — (3) Ps. LXXVIII, 18. — (4) Ps. XXXV, 6.

un grand docteur (1), le sol privilégié au-dessus duquel passent les nuages qui éclairaient; mais malheur à l'âme qui ne voit plus la lumière à travers le nuage! »

Appliquant cette belle allégorie au Sacrement, nous dirons, avec un pieux auteur, qu'il est comme une nuée miraculeuse qui nous cache le soleil de la gloire sous de faibles accidents, lesquels demeurent, pour ainsi dire, suspendus, sans support et sans appui, mais qui nous le montre en même temps par la foi. Vous cachez, Seigneur, sous le voile de ce divin Sacrement, le grand jour de votre infinie majesté, dont la faiblesse humaine ne pourrait supporter ni la chaleur ni l'éclat, si cette admirable nuée, en s'interposant, ne tempérât son ardeur en haut, et ne nous montrait en bas un chemin sûr pour arriver au salut éternel.

J'ajoute que, comme la colonne qui précédait au désert les enfants d'Israël, l'Eucharistie est obscure et lumineuse: elle est obscure pour les âmes froides et infidèles; elle est pleine d'éclat pour les cœurs aimants. O Jésus! ô colonne de l'Église! j'ai besoin que vous m'assistiez constamment

(1) S. Grégoire, *Morales*, xxxi.

durant le jour, c'est-à-dire dans mes moments de ferveur et de lumière spirituelle, pour m'empêcher de courir après les ténèbres. J'ai besoin de vous encore pendant la nuit, c'est-à-dire dans mes moments de tristesse, de mélancolie et de mort spirituelle.

V

Le Dieu caché de l'Eucharistie, comme le Dieu caché dans la colonne du désert, montre la différence qu'il fait entre les pécheurs qui le méprisent ou qui le reçoivent indignement, et les âmes fidèles qui se disposent à la participation des divers mystères et qui en font un bon usage. « Il est la vie pour les bons et la mort pour les méchants (1). »

Ainsi en fut-il de la colonne des Hébreux: elle lançait des foudres pour exterminer les impies; mais, pour les enfants de Dieu, elle était une défense, un conseil, un oracle, une lumière et une conduite. « Vos saints, ô Dieu des armées, dit le Sage, étaient dans une très-grande lumière; et, vous rendant

(1) Prose de l'office du saint Sacrement.

grâces de ce que ceux qui les avaient si maltraités n'étaient plus en état de leur nuire, ils vous priaient de continuer cette différence entre eux et leurs persécuteurs (1). »

VI

« C'est au pied du tabernacle, s'écrie un pieux évêque (2) : c'est en présence du plus ténébreux, mais aussi du plus aimable de nos mystères, que je me plais à repasser dans mon esprit ces paroles de David : « Ma nuit est ma lumière au milieu de mes délices. » Nulle part de plus profondes ténèbres n'enveloppent la majesté divine, et la chair même de Jésus-Christ s'y dérobe à nos regards. La nuit, rien que la nuit ! Mais, ô nuit, vous êtes une lumière, parce que Celui que j'adore sous les voiles du Sacrement me fait goûter d'ineffables délices. « Goûtez, dit le même prophète, et vous verrez combien le Seigneur est doux (3). » — « Je goûte dans la nuit sombre, et les délices que je savoure me donnent comme

(1) SAG, XVIII, 1 et 2. — (2) *Études sur le symbolisme de la nature*, par M^r de la Bonillière. — (3) Ps. xxxiii, 9.

une claire vue de la suavité du Seigneur ! Les délices de l'Eucharistie me font voir clair dans l'Eucharistie. Sa nuit devient ma lumière au milieu de mes délices. *Nox illuminatio mea in deliciis meis* (1). »

(1) Ps. cxxxviii, 10.

LES PAINS DE PROPOSITION

Da nobis panes.

Donnez-nous ces pains.

(GÉNÈSE, XLVII, 15.)

I

Sur l'ordre du Seigneur, Moïse fit une table de bois incorruptible, revêtue de lames d'or, avec une couronne d'or tout autour. C'était la table sur laquelle devaient rester, comme une offrande continue au Seigneur, les pains appelés à cause de cela les pains de proposition, ou pain de la face, parce qu'ils étaient exposés sans interruption devant la face du Très-Haut. Il y en avait toujours douze, que l'on plaçait, six à six, l'un sur l'autre, en deux bassins d'or, des deux côtés de la table. On les changeait toutes les semaines, et on les remplaçait par des pains nouvellement cuits et encore chauds. Sur chacun de ces morceaux de pains, il y avait un vase plein d'encens qu'on faisait brûler,

afin que la fumée en montât au ciel et que les pains fussent ainsi consacrés à Dieu (1).

Ces détails, et d'autres qui fixeront bientôt notre méditation, sont remplis de mystère. Mais ce mystère, c'est celui que j'aime, celui que je cherche avec le plus d'empressement dans les saintes lettres.

II

Il y avait douze pains sur la table sacrée. L'intention du législateur avait voulu désigner par là l'oblation d'action de grâces que les douze tribus d'Israël devaient au Seigneur. Mais c'était là l'intention immédiate, car il y avait une autre intention qui nous regardait, nous le peuple de Dieu devenu l'Eglise universelle. Or, disent les commentateurs, le nombre douze désigne ordinairement dans les Écritures l'universalité. La catholicité tout entière retrouve là son symbole.

Aussi, comme j'aime, autour de la table de la Cène, ces douze convives réunis pour offrir, avec Celui qui est le vrai Pain des-

(1) Exode, xxv.

cendu des cieux, ce grand sacrifice de l'action de grâces qui remplaça dès lors devant le Seigneur l'oblation des pains de proposition. Ils étaient douze, représentant sans doute les douze tribus d'Israël, mais représentant aussi et surtout le peuple chrétien tout entier, l'humanité présente et future.

Le devoir de l'action de grâces est rigoureux. Nul ne saurait s'y soustraire sans manquer à ce principe fondamental de toute équité : la chose appartient, *res clamat*, la chose fructifie, *res fructificat*, à celui qui en est le maître, *domino*. Or, qui est plus maître, qui fut jamais plus propriétaire, dans le sens absolu du mot, que Celui à qui nous devons tout : l'existence, la conservation, le salut ?

Mais combien notre action de grâces serait peu de chose, si Dieu, qui l'attend à si bon droit de nous, ne venait pas à notre aide, pour nous faciliter son accomplissement ! Aussi, rien ne me semble prouver la miséricorde du Seigneur comme ce beau nom donné à ce grand mystère de l'amour : L'EUCARISTIE ! c'est-à-dire, suivant la signification propre et littérale du mot, l'action de grâces !

Mais, ô merveille ! Celui qui offre les pains de proposition en témoignage de notre gra-

titude, c'est Celui-là même qui est le Pain des enfants de Dieu, en sorte que nous trouvons en lui, tout à la fois, le don divin, ou, pour mieux dire, la source de tous les dons et le tribut de notre reconnaissance pour tous les biens qui découlent de cette source ! Ah ! « que rendrai-je au Seigneur pour tout le bien qu'il m'a fait ? Je prendrai le calice du salut (1), » je prendrai l'Eucharistie, et, m'en étant nourri, je louerai le Seigneur de qui je l'ai reçu. Cet aliment divin sera mon sacrifice, comme il est ma nourriture.

III

Les prêtres seuls pouvaient manger de ce pain de proposition (2) quand on le retirait de devant la face du Seigneur.

Combien la condition des chrétiens est meilleure ! Maintenant que la figure a fait place à la réalité, le privilège s'est agrandi. Tous, prêtres et fidèles, nous participons au même pain, ou plutôt, et j'aime beaucoup cette pensée de saint Pierre, nous sommes

(1) Ps. cxv, 12. — (2) S. Matthieu, xii, 41.

tous en un sens devenus prêtres vis-à-vis du sacrifice où l'on offre et où l'on consomme le véritable Pain de proposition. « Vous êtes, disait l'Apôtre aux fidèles, la nation sainte et le sacerdoce royal, *gens sancta, regale sacerdotium* (1). » Lisez la belle liturgie de la messe avec cette préoccupation. Vous y verrez que, si le prêtre consacre seul, il offre et il consomme le sacrifice eucharistique en union avec l'Église entière, avec tous les fidèles.

Ce grand honneur impose un grand devoir. Car, si les prêtres de l'antique loi, chargés de présenter à Dieu des hosties figuratives, devaient être « revêtus de justice (2) », ceux de la nouvelle loi, qui offrent le vrai sacrifice divin, doivent être tout vêtus de sainteté, et, puisque nous participons tous à ce sacerdoce, tous nous devons nous pénétrer de l'étroite obligation d'être des saints pour offrir dignement la Victime immaculée, le Pain très-pur que le Seigneur agréé.

De cette considération féconde découle une autre conséquence, non moins importante dans la direction des âmes vraiment eucharistiques. Puisque tous nous participons à

1) I Pierre, II, 9. — (2) Ps. CXXXI, 9.

l'offrande et à la manducation d'un même pain, qui a la vertu de nous transformer et de nous unir en lui, pour ne plus faire de nous tous qu'un même corps sous un seul Chef divin, tous nous devons vivre dans la paisible union de la charité. C'est à ce signe que vous reconnaîtrez les vrais amants de l'Eucharistie; car, disait saint Jérôme, « s'il ne nous est pas permis de faire nos offrandes à l'autel, que nous ne soyons dans la paix et dans la concorde, combien moins pouvons-nous recevoir sans cela le corps de Jésus-Christ, qui est le Roi de la paix! » Église de Jésus-Christ, m'écrierai-je donc avec le Prophète, « Jérusalem, chante, chante les louanges du Seigneur. Sion, chante les louanges de ton Dieu, parce que c'est lui qui a fortifié tes portes; il a béni tes enfants qui sont au milieu de toi; il a établi sa paix dans toute l'étendue de tes terres, et il t'a rassasiée du plus pur et du plus excellent froment (1). »

IV

Les pains de proposition devaient être ex-

(1) Ps. CLVII, 14.

posés sans discontinuité sur la table sainte, le Seigneur voulant que cette offrande fût ininterrompue, et c'est aussi dans le lieu saint, en sa présence, qu'ils devaient être mangés par les prêtres.

Cette prescription légale nous symbolise le besoin continu où nous sommes de Jésus-Christ. C'est pour cela qu'il a voulu demeurer continuellement sur nos autels, afin d'intercéder sans cesse pour nous devant la face de son Père céleste, et de se tenir à notre disposition pour acquitter, par son intermédiaire, la dette de notre reconnaissance.

Combien dès lors nos églises doivent nous être chères! C'est là que réside, sur la table d'or de nos autels, Celui qui veut être notre caution et notre victime; c'est là surtout que nous allons manger le pain de proposition devant la face du Seigneur, et cet aliment divin, en nous purifiant, fait de nos âmes le temple des délices du Très-Haut.

Ne l'oublions pas cependant, si les prêtres de l'ancienne loi ne devaient consommer les pains sacrés que dans l'intérieur du temple, c'était un symbole. Gardons-nous dès lors de manger le Pain eucharistique en dehors du lieu saint, c'est-à-dire sans avoir revêtu

notre âme de justice et paré notre conscience de sainteté.

V

Au-dessus des pains de proposition, la législation mosaïque faisait brûler de l'encens.

Dans la prochaine méditation, nous aurons à étudier de plus près ce symbole. Mais, dès à présent, remarquons que l'encens figure nos prières, et que pour les faire valoir il faut les appuyer sur Jésus-Christ, le vrai Pain de vie, qui prie et s'offre à tout moment pour nous.

VI

Enfin, les douze pains de proposition devaient être renouvelés tous les huit jours. Chaque samedi, en effet, les prêtres apportaient des pains nouveaux, encore fumants et chauds.

Ici, ma pensée se reporte sur une recommandation de saint Augustin aux fidèles de son temps, à laquelle, grâce à Dieu, nous

sommes revenus depuis ce siècle qui réagit de plus en plus contre les froides sévérités du jansénisme. Le grand docteur recommandait, comme une coutume fort louable, de communier tous les huit jours, pourvu qu'à chaque fois qu'on prend le Pain de vie, on le prenne tout récent, c'est-à-dire avec une nouvelle ferveur.

Ames chrétiennes qui lisez ceci, si vous n'avez point encore été jugées dignes de vous nourrir plus souvent du pain substantiel, du moins aspirez au bonheur de le recevoir tous les dimanches. Ce jour-là sera pour vous le sabbat de l'allégresse spirituelle, où le Seigneur vous rassasiera de son pain divin et vous enivrera de son vin sacré. Mais, ne l'oubliez pas, il faut aussi apporter à chaque fois un cœur pur, exempt des souillures qui empêcheraient les heureux effets de la manducation sacramentelle.

LE TABERNACLE ET L'ARCHE D'ALLIANCE

Eccc tabernaculum Dei cum hominibus.

Voici le tabernacle de Dieu au milieu des hommes.

(Apoç., XXI, 6.)

I

C'est saint Cyrille qui a émis cette pensée, féconde en applications et en symboles, que le tabernacle, avec tous les objets qu'on y renfermait, était une figure de Jésus-Christ. J'ajoute, parce que c'est le complément de la pensée de ce Père, la figure de Jésus-Hostie.

Le tabernacle de l'ancienne loi renfermait le chandelier d'or à sept branches, la table avec les pains de proposition et l'autel sur lequel on brûlait les parfums.

Jésus-Christ est le vrai tabernacle, figuré par le tabernacle des Juifs, lequel était destiné à abriter la majesté du Seigneur. En effet, par son incarnation, le fils de

004489

sommes revenus depuis ce siècle qui réagit de plus en plus contre les froides sévérités du jansénisme. Le grand docteur recommandait, comme une coutume fort louable, de communier tous les huit jours, pourvu qu'à chaque fois qu'on prend le Pain de vie, on le prenne tout récent, c'est-à-dire avec une nouvelle ferveur.

Ames chrétiennes qui lisez ceci, si vous n'avez point encore été jugées dignes de vous nourrir plus souvent du pain substantiel, du moins aspirez au bonheur de le recevoir tous les dimanches. Ce jour-là sera pour vous le sabbat de l'allégresse spirituelle, où le Seigneur vous rassasiera de son pain divin et vous enivrera de son vin sacré. Mais, ne l'oubliez pas, il faut aussi apporter à chaque fois un cœur pur, exempt des souillures qui empêcheraient les heureux effets de la manducation sacramentelle.

LE TABERNACLE ET L'ARCHE D'ALLIANCE

Eccc tabernaculum Dei cum hominibus.

Voici le tabernacle de Dieu au milieu des hommes.

(Apoç., XXI, 6.)

I

C'est saint Cyrille qui a émis cette pensée, féconde en applications et en symboles, que le tabernacle, avec tous les objets qu'on y renfermait, était une figure de Jésus-Christ. J'ajoute, parce que c'est le complément de la pensée de ce Père, la figure de Jésus-Hostie.

Le tabernacle de l'ancienne loi renfermait le chandelier d'or à sept branches, la table avec les pains de proposition et l'autel sur lequel on brûlait les parfums.

Jésus-Christ est le vrai tabernacle, figuré par le tabernacle des Juifs, lequel était destiné à abriter la majesté du Seigneur. En effet, par son incarnation, le fils de

004489

Dieu a voilé, sous la chair dont il s'est revêtu, l'éclat de la divinité.

Jésus-Christ est la vraie table des pains de proposition, parce qu'il est la chair qui nous nourrit et nous fait vivre.

Jésus-Christ est le véritable candélabre aux sept branches, puisque ses Sacrements nous communiquent la lumière divine qui éclaire nos pas vers le ciel, et que son Église, à qui il a dispensé le soin d'administrer ses Sacrements, est chargée de maintenir haut et ferme le flambeau de Celui qui s'est appelé lui-même la lumière du monde.

Jésus-Christ est l'autel des parfums, car lui seul a pu faire monter au ciel l'encens qui agréa à la divinité : ses demandes, ses expiations, ses actions de grâces et ses hommages, formaient cet encens pur dont parle l'Écriture et que Dieu aime à respirer.

Jésus-Christ enfin est l'autel du sacrifice, puisque, prêtre et victime, il renouvelle à chaque instant sur l'autel eucharistique l'holocauste qu'il fit de son humanité divine pour la gloire de Dieu et le salut des hommes sur le Calvaire.

II

Le tabernacle de l'ancienne loi voyageait avec les Israélites, partout où ceux-ci étaient poussés par les accidents du pèlerinage qu'ils avaient entrepris sur l'ordre et sous la conduite du Seigneur.

Le peuple chrétien a de même un compagnon divin dans son pèlerinage, partout où les hasards providentiels de la route le conduisent. Si les ennemis triomphent passagèrement, le tabernacle de la nouvelle alliance descend avec son peuple dans les catacombes. Si l'Église est victorieuse, le tabernacle eucharistique est placé au centre des merveilleuses créations de l'art chrétien et reçoit les hommages de son peuple reconnaissant. Quand le missionnaire pénètre au sein des forêts de l'Amérique, sous les zones glaciales du Nord ou dans les contrées inhospitalières de la Chine, il emporte avec lui le Dieu des saints tabernacles et lui en érige partout où il lui est permis de poser un pied conquérant.

O tabernacle sacré de la loi de grâce, c'est bien vous qui réalisez les symboles figu-

ratifs du tabernacle antique! Voyageurs et étrangers sur la terre ennemie que nous traversons pour aller dans la Terre promise, vous ne nous quittez pas. Aussi, dans mes étapes, dans mes langueurs, à mes heures de faiblesse et de découragement, c'est vers vous que je lève mes yeux, comme vers la visible expression du secours que Dieu donne aux voyageurs, dans les divers besoins de leur pèlerinage.

« Dans ce tabernacle, en effet, dit très-bien un pieux auteur (1), je trouve le grand Pontife dont me parle saint Paul, et qui a réalisé la vérité dont le grand prêtre Aaron n'était qu'une ombre bien imparfaite. — Dans ce tabernacle que je ne perds jamais de vue, que je retrouve partout, dans tous les lieux où je dois continuer mon pèlerinage, je contemple ce magnifique candelabre dont les sept branches, par leur nombre mystique, me montrent tous les genres de lumière, toutes les grâces que Jésus-Christ ne cesse de communiquer aux siens par les sacrements qu'il a laissés à son Église. — Dans ce tabernacle, je contemple la table où chacun des fidèles

(1) *La Divine Eucharistie*, par l'abbé Coulin.

vient déposer ses offrandes, ses dons les plus précieux, les prières, les louanges, les sacrifices que l'amour offre continuellement à Dieu par Jésus-Christ, en union avec Jésus-Christ. — Dans ce tabernacle, j'admire l'autel des parfums, le cœur adorable de mon Jésus sur lequel tous les saints brûlent l'encens de la louange, de l'adoration, de l'action de grâces et de l'amour. »

III

L'arche d'alliance, ainsi nommée parce qu'elle était le signe de l'union du Seigneur avec les enfants d'Abraham, était faite d'un bois incorruptible, et revêtu, au dedans comme au dehors, de l'or le plus pur. Par l'ordre de Jéhovah, Moïse y avait placé les deux tables de la Loi, un vase rempli de manne, et la verge d'Aaron qui avait fleuri dans le tabernacle.

Le tabernacle eucharistique est la véritable Arche d'alliance toujours présente au milieu de nous, et dont la présence seule fait la gloire et le triomphe du peuple chrétien.

L'arche triomphante des Hébreux a disparu devant l'arche de l'alliance nouvelle. Et pourtant, c'est devant l'arche antique que se séparèrent les flots respectueux du Jourdain; c'est devant elle que les murs de Jéricho tressaillirent et tombèrent. Quand l'arche était au camp, les guerriers, sûrs de la victoire, marchaient résolûment au combat. Et lorsque, aux derniers jours d'Héli, elle tomba entre des mains ennemies, les Israélites refusaient toute consolation, parce qu'elle n'était plus avec eux. Mais ce qui faisait la gloire et le triomphe du peuple juif n'était qu'une figure. Cette arche précieuse n'était qu'à un seul endroit; il fallait des soins incessants et jaloux pour la conserver à son peuple. La nôtre, l'arche véritable de la nouvelle alliance, est partout où il y a un prêtre. Elle y est sous la garde de l'amour et sous la garantie d'une promesse qui ne saurait nous tromper.

L'arche d'alliance était faite d'un bois incorruptible. — Le Dieu de l'Eucharistie est immortel, infini et incorruptible. Il communique aux âmes cette incorruptibilité, en leur donnant la pureté, don spécial et l'un des fruits particuliers de la communion eucharistique.

L'arche d'alliance était revêtue, au dedans comme au dehors, de l'or le plus pur. — L'Épouse des saints cantiques, parlant de son bien-aimé, dit : « Sa tête est de l'or le plus parfait. *Caput ejus aurum optimum* (1). » Quel est le bien-aimé de l'Épouse, sinon Jésus-Christ, le chef de l'Église, le Dieu de notre arche eucharistique? L'or figure, dans les saintes lettres, la sagesse, la science, la loi de Dieu, la grâce, le salut, la sainteté, la foi, la charité, la gloire de la cité sainte. Mais Jésus-Christ, à tous ces titres, ne mérite-t-il pas d'être appelé l'or le plus parfait, *aurum optimum*? Or, au dedans par sa divinité, par les sublinités de ses dispositions intérieures, il est également or par son humanité et par l'exacte modestie de son extérieur.

L'arche d'alliance renfermait les tables de la Loi. — Ouvrons notre tabernacle, nous y trouverons le Verbe lui-même, le grand Législateur du peuple nouveau créé dans la justice et la sainteté pour louer le Seigneur de génération en génération, jusqu'à la fin des siècles, Celui qui a dit que

(1) Cant., v, 11.

son joug est doux, et qui, pour l'adoucir encore, est venu le porter avec nous, en devenant comme l'un de nous et en demeurant au milieu de nous pour nous aider à l'accomplissement des préceptes.

L'arche d'alliance renfermait un peu de Manne. — Nous l'avons déjà médité ailleurs (1), Jésus, dans l'Eucharistie, est la véritable manne, dont celle du désert n'était que le grossier symbole, puisque c'est dans l'Eucharistie qu'il dit : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel... »

L'arche d'alliance renfermait la verge d'Aaron avec ses fleurs miraculeuses. — O Jésus-Hostie, c'est vous qui êtes vraiment la tige de Jessé en pleine floraison divine! C'est sur vos lèvres, au tabernacle de l'alliance nouvelle, que j'aime à placer les paroles de la Sagesse : « J'ai répandu une senteur de parfum, comme la cannelle et comme le baume le plus précieux, et une odeur agréable comme celle de la myrrhe la plus excellente. J'ai parfumé ma demeure, comme le storax, le galbanum, l'onix, la myrrhe, comme la goutte d'encens tombée d'elle-même; et mon odeur

(1) *La Manne.*

est comme celle d'un baume très-pur et sans mélange. J'ai fait éclore des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne, et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance (1). » O Jésus-Eucharistie, fleur des champs divins, lis des vallées où Dieu habite, couronnez-moi des fleurs de votre Sacrement, et ne permettez pas qu'une âme, imprégnée de vos suavités, puisse jamais connaître la corruption, dont vous préservez vos saints!...

IV

L'arche d'alliance était surmontée d'un couvercle, appelé le Propitiatoire. Deux chérubins d'or y déployaient leurs ailes, et ces ailes formaient une espèce de trône regardé comme le trône de la majesté divine : c'est là, en effet, que Dieu daignait manifester sa présence sensible, sous la forme d'une nuée, et qu'il donnait ses réponses au grand prêtre, lorsque celui-ci le consultait. « Ce trône de la divinité

(1) *Eccli., xxiv, 20 et 23.*

se nommait *Propitiatoire*, parce que Dieu, par lui, se rapprochait de son peuple et daignait se rendre accessible. Dans le grand jour des expiations, le suprême pontife, selon l'ordre d'Aaron, prenait le sang de la victime immolée pour les péchés du peuple, et se présentait devant le propitiatoire, s'approchant ainsi de la Divinité et se faisant *propitiation* pour tous les enfants d'Israël. Les Juifs pieux et fidèles, quelque éloignés qu'ils fussent du tabernacle ou du temple, se tournaient vers le propitiatoire pour adresser à Dieu leurs prières, parce que c'était là que Dieu daignait habiter et répandre ses grâces (1). »

« Or, s'écrie le même auteur, ce trône, ce Propitiatoire figuré par celui de Moïse, ne le voyez-vous pas devant vos yeux ? »

C'est au tabernacle, en effet, que je trouve celui dont il est écrit : « Jésus est lui-même la Propitiation pour tous les péchés du monde entier (2); » et encore : « Dieu a envoyé son Fils pour être notre Propitiation (3); » et encore : « Dieu a établi Jésus-Christ son Fils pour être notre Propitia-

(1) *La Divine Eucharistie*. — (2) 1^{re} Ép. de S. Jean, II, 2.
— (3) *Ibid.*, IV, 10.

tion (1). » Oui, c'est le Dieu du tabernacle nouveau qui nous rend Dieu propice, qui rapproche Dieu de l'homme... Allons donc, comme saint Paul nous y exhorte, allons à ce Propitiatoire, vers ce trône de la grâce où l'on trouve miséricorde.

Puis, nous rappelant que l'arche d'alliance était abritée sous les ailes d'or des chérubins, contemplons les anges du ciel qui environnent nos tabernacles, et joignons-nous à eux pour adorer, louer et aimer le Dieu qui a dressé sa tente au milieu de nous !

(1) Rom., III, 25.

LES OBLATIONS DE FARINE

Quod reliquum fuerit de sacrificio erit sanctum sanctorum.

Ce qui restera de ce sacrifice sera très-saint.

(LÉVITIQUE, II, 3.)

I

Il n'est peut-être rien de touchant, dans les prescriptions du rite mosaïque, comme celle qui concerne les oblations de farine. C'était le sacrifice du pauvre, et les soins minutieux du législateur à cet endroit, le prix que Dieu témoigne y attacher, émeuvent l'âme qui voit la bonté divine sous les voiles figuratifs de l'ancienne loi, bonté plus émouvante encore, quand on sait y retrouver une prophétie et une ombre du sacrifice de l'avenir.

Eucharistie, oblation du pauvre, sacrifice des indigents, sous tes humbles espèces, se trouve le plus beau témoignage d'un amour qui n'a consenti à s'appauvrir

aussi étrangement que pour nous enrichir divinement!

Mais, écoutons le législateur sacré : « Lors-
« qu'un homme présentera au Seigneur une
« oblation en sacrifice, son oblation sera de
« farine, sur laquelle il répandra de l'huile,
« et il mettra de l'encens au-dessus. Il la
« portera aux prêtres, enfants d'Aaron, et
« l'un d'eux prendra une poignée de cette
« farine, arrosée d'huile, et tout l'encens, et
« il les fera brûler sur l'autel comme un
« mémorial, et cette oblation sera comme
« une odeur très-agréable au Seigneur. Ce
« qui restera du sacrifice... sera très-saint...
« Vous offrirez le sel dans toutes vos obla-
« tions (1). »

II

« L'oblation sera de farine. » — Pourquoi cet humble sacrifice d'un peu de farine ? Il semble que ce soit bien peu de chose, et véritablement c'est peu qu'une poignée de poussière extraite du froment ! Mais le Seigneur attache à cette oblation un prix im-

(1) Lévit., II, 1 et suiv.

mense; il en fait l'objet d'une longue et minutieuse prescription; il commande à son ambassadeur d'insister auprès du peuple, de peur que cette loi ne soit violée; pourquoi cela? — Ah! répond le Docteur angélique, c'est que « couché dans la gerbe, le froment est la figure du corps de Jésus-Christ dans le sein de la très-sainte Vierge; car on peut appliquer à Marie cette parole de l'époux des Cantiques à son épouse : « Ton sein est comme une gerbe de blé (1). » Quand le laboureur ensemence son champ, le grain de froment qu'il y sème rappelle la mort du Sauveur, prédite par lui-même en ces termes : « Si le grain ne tombe et ne meurt en terre, il ne rapporte aucun fruit (2). » Enfin, le froment transformé en pain représente le corps glorieux de Jésus-Christ, qui est au ciel l'aliment des anges et des saints, suivant cette parole du Psalmiste : « L'homme se nourrit du pain des anges (3). »

Ainsi l'Incarnation dans le sein de Marie, la Passion douloureuse du calvaire rédempteur, l'Eucharistie, le ciel, voilà ce que

(1) Cant., VII, 1. — (2) S. Jean, XII, 24. — (3) Ps. LXXVIII, 25.

figurait cette humble farine du sacrifice mosaïque! Combien, dès lors, il devient aisé de comprendre le prix qu'attachait le Très-Haut à symboliser les grandes œuvres que son Fils devait accomplir un jour sur la terre, la plus grande œuvre des siècles, celle pour laquelle ces siècles eux-mêmes ont été faits!

Pauvres de la nation sainte, allez glaner quelques épis dans le champ du riche; froissez-les joyeusement dans vos mains indigentes; recueillez précieusement les quelques grains qui tombent pour en extraire un peu de farine; puis venez au temple. Le Seigneur vous regarde venir avec complaisance, car votre présent est riche à ses yeux; votre offrande lui parle de son Fils bien-aimé et des miracles que l'amour du Verbe fait chair accomplira un jour dans le monde.

« On répandra de l'huile au-dessus. » Parmi les nombreux motifs qui ont dicté la conduite de l'Église dans sa liturgie eucharistique, il en est un qui attire mon cœur et fixe mes méditations.

Au-dessus du tabernacle, comme au-dessus de l'oblation de farine, je vois des flots d'huile qui s'épanchent pour se consumer devant le Seigneur. La lampe, qui nuit et jour balance l'huile sacrée devant l'adorable Eucharistie, me semble avoir été prédite par la loi mosaïque, quand elle ordonne qu'on répandé de l'huile au-dessus du sacrifice du pauvre.

Mais la lampe du sanctuaire n'est elle-même qu'un symbole, et l'huile qui s'y consume me parle des merveilles cachées sous ses espèces sacramentelles.

C'est bien de ce sacrement, en effet, que l'on peut dire ce que saint Bernard disait du nom divin de l'époux des Cantiques : « Si on le prêche, il éclaire ; si l'on pense à lui, il nourrit ; si on l'invoque, il adoucit et il guérit (1). »

Huile de l'Eucharistie, vous éclairez les ténèbres de l'âme. Quand elle n'y voit plus, quand la notion du devoir s'obscurcit pour elle sous le nuage des passions et de l'erreur, une heure passée au pied des tabernacles, une visite, une communion ramènent la lu-

(1) *Serm. sur les Cant.*, xv.

mière et dissipent les ténèbres répandues par l'homme ennemi.

Huile de l'Eucharistie, vous êtes une nourriture suave. Combien qui mouraient de faim parmi les viandes grossières du monde se sont rassasiés au festin si doux que vous leur avez offert, et sont sortis de la table sainte, en proclamant votre infinie supériorité sur tous les mets qui peuvent tenter un homme !

Huile de l'Eucharistie, vous guérissez tous les maux et vous adoucissez toutes les plaies vives. Le bon Samaritain fait ce miracle, lui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui travaillez, et je vous soulagerai (1). — Mon joug est doux et mon fardeau léger (2). » Le joug des préceptes semblait dur, l'Eucharistie l'a adouci. Le fardeau de l'existence semblait pesant, l'Eucharistie le soulève et le rend léger.

IV

« On placera aussi de l'encens au-dessus. » Aux messes solennelles, quand l'of-

(1) S. Matth., xv, 13. — (2) S. Matth., xi, 30.

frande a eu lieu, le prêtre saisit l'encensoir et le balance en tous sens au-dessus du calice et de l'hostie. Cette action mystérieuse me semble la réalisation du précepte figuratif de la loi mosaïque. Elle a le même symbole, mais elle s'exerce près de l'Eucharistie, dont les oblations de farine n'étaient qu'une figure.

Cet encens indique admirablement les grandeurs du sacrifice de la loi nouvelle.

En le voyant se consumer et s'évaporer du côté du ciel, je comprends que les anéantisements de l'autel où il s'immole font de Jésus une victime de propitiation agréable à Dieu, et que, caché sous les humbles espèces du sacrifice, il prend de là un essor merveilleux vers le ciel, où il emmène avec lui les captifs de la terre.

Quand je considère cette petite fumée blanche qui monte droit vers les hauteurs, partant de l'autel où l'oblation vient d'avoir lieu, je songe au mérite de la prière eucharistique. C'est de l'autel, en effet, que Jésus interpelle pour nous et que sa prière monte en la présence de Dieu. Puis, quand j'entends le prêtre dire : « Que ma prière, Seigneur, s'élève comme l'encens en votre

présence (1), » je comprends comment la prière de l'Hostie doit être le modèle de la mienne. Tant que l'âme sainte demeure attachée à la terre, c'est par la prière qu'elle s'élève. Ce qui se détache d'elle, c'est l'amour, la reconnaissance, le repentir, la louange. Elle a dans sa prière de merveilleux élans qui la portent jusqu'au trône de Dieu. Elle est tout à la fois sur la terre et au ciel.

L'encensoir, dans les mains du prêtre, me rappelle encore l'action des Mages qui apportèrent l'encens à l'enfant Jésus, pour proclamer leur foi en sa divinité, parce que, dit saint Grégoire, « l'encens est l'emblème du sacrifice qu'on offre à Dieu seul (2). » Et, comme il n'y avait qu'un Dieu qui pût être dignement offert à un Dieu, la messe n'est autre chose qu'un encensoir divin, où un Dieu se consume pour adorer Dieu.

Enfin, l'encens répand une odeur suave. L'autel est, comme le jardin des Cantiques, embaumé des parfums qui plaisent au Seigneur; c'est un jardin fécond en parfums qui dépassent tous les aromates. Là croissent et se revivifient les vertus qui font aimer le Seigneur autour d'elles et les mérites

(1) Ps. cxi., 2. — (2) *Hom. sur Eséch.*, liv. II.

qui font d'une âme la victime que Dieu agrée.

V

Prêtres du Seigneur, sacrificateurs de la loi nouvelle, réalisez sous nos yeux les prescriptions symboliques de la loi ancienne; faites brûler sur l'autel et l'huile et l'encens, comme un mémorial. Cette oblation est comme une odeur très-agréable au Seigneur.

Mais n'oubliez pas de réserver quelque chose du sacrifice; car ces restes sont très-saints, ils sont le saint des saints. Enfermez-les dans le tabernacle; entretenez devant eux la lampe sainte; faites brûler l'encens pur. Gardez-nous quelque chose de la Messe, pour que nous puissions venir adorer, prier et pleurer devant la réserve eucharistique.

VI

Le *Lévitique* termine en prescrivant de mêler toujours le sel aux oblations. Cette loi, méditée auprès de l'autel où Jésus s'immole et se donne, me fournit une grande le-

çon que je recueillerai avec soin, comme la conclusion pratique de cette méditation. J'en emprunte l'exposé aux pages qu'un éloquent symboliste a consacrées à cet emblème (1).

Ce n'est pas seulement aux apôtres, c'est à tous ses fidèles disciples que Jésus-Christ a dit : « Vous êtes le sel de la terre, et, quand le sel a perdu sa force, il devient inutile (2). »

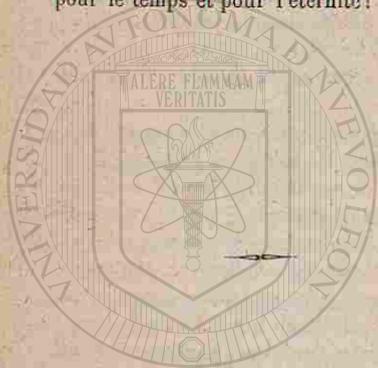
Méditons donc nous-mêmes ces paroles, et cherchons à les mettre en pratique. Dans l'intérieur de nos familles, dans le cercle de nos relations habituelles, par nos discours et par nos actes, soyons le sel de la terre où la Providence nous a fait vivre. Mais surtout prenons garde de laisser jamais affaiblir le sel qui est en nous. La dissipation, l'indifférence et l'oubli peuvent aisément lui faire perdre sa vertu. Et qui la lui rendra, sinon vous, ô mon Dieu, par votre divine présence et par votre union avec nous?

Quand le prêtre dépose le sel sur la bouche de l'enfant baptisé, celui-ci ne reçoit qu'un symbole; mais, lorsque vous descendez sur nos lèvres dans le sacrement de

(1) Mgr de la Bonillera, *Études sur le symbolisme de la nature. (Le Sel)* — (2) S. Matth., v, 13.

votre amour, c'est vous-même, ô sel divin,
qui vous répandez dans notre cœur.

Seigneur Jésus, sel pur et purifiant, sel
qui ne s'affadit jamais, conservez mon âme
pour le temps et pour l'éternité!



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

L'ÉNIGME DE SAMSON

Quid dulcius melle? Quid fortius leone?

Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion?

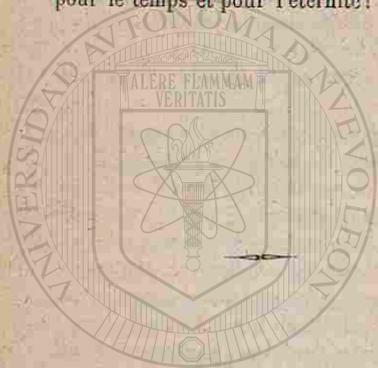
(Juges, xiv, 18.)

I

Lorsque Samson, saisi par l'Esprit du Seigneur, mit en pièces le lion furieux qui venait à sa rencontre, il se rendait à Thamnata, ville du pays des Philistins où demeurait la jeune fille qu'il s'était choisie pour épouse. Or, quelques jours après, repassant par le même chemin, il trouva dans la gueule du lion qu'il avait tué un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Ce fut le sujet de l'énigme qu'il proposa aux jeunes Philistins qui accompagnaient ses noces : « De celui qui mangeait, leur dit-il, est sortie la nour-

votre amour, c'est vous-même, ô sel divin,
qui vous répandez dans notre cœur.

Seigneur Jésus, sel pur et purifiant, sel
qui ne s'affadit jamais, conservez mon âme
pour le temps et pour l'éternité!



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL D

L'ÉNIGME DE SAMSON

Quid dulcius melle? Quid fortius leone?

Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion?

(Juges, xiv, 18.)

I

Lorsque Samson, saisi par l'Esprit du Seigneur, mit en pièces le lion furieux qui venait à sa rencontre, il se rendait à Thamnata, ville du pays des Philistins où demeurait la jeune fille qu'il s'était choisie pour épouse. Or, quelques jours après, repassant par le même chemin, il trouva dans la gueule du lion qu'il avait tué un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Ce fut le sujet de l'énigme qu'il proposa aux jeunes Philistins qui accompagnaient ses noces : « De celui qui mangeait, leur dit-il, est sortie la nour-

riture, et la douceur de celui qui est fort (1). » Lorsque, vaincue par les instances de ses concitoyens, l'épouse de Samson leur eut découvert le mot de l'énigme, ceux-ci se présentèrent fièrement devant le fils de Manué, et lui dirent à leur tour : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion (1)? »



II

L'énigme proposée par Samson a été admirablement résolue par saint Augustin, quand il écrit : « Lorsque Samson mettait à mort le lion qui se présentait à lui, au moment même où il se dirigeait vers les nations infidèles, afin de s'y choisir une épouse, de qui était-il la figure, sinon de Celui qui, appelant du sein de la gentilité l'Église qui allait devenir son épouse, faisait entendre cette parole : « Réjouissez-vous, j'ai vaincu le monde (1). » Et que signifiait le rayon de miel formé par les abeilles dans la gueule du lion, sinon que

(1) Juges, xiv, 14. — (2) Juges, xiv, 18. — (3) S. Jean, xvi, 33.

les nations et les puissants de la terre, après avoir longtemps frémé contre le Seigneur et contre son Christ, fourniraient un jour leurs armes pour protéger et pour défendre la suave prédication de l'Évangile (1)? »

A côté de cette solution du grand évêque d'Hippone, les saints interprètes en placent une qui attire mon cœur et fixe mes méditations. Ils nous convient à méditer le problème de Samson au pied du tabernacle. Là réside, en effet, le lion vainqueur de la tribu de Juda; là repose le miel divin de l'Eucharistie.

III

Le lion de Juda. — « Juda, disait Jacob mourant, Juda est semblable au lionceau. Tu t'es levé, ô mon fils, pour ravir ta proie; puis, te reposant, tu t'es couché comme le lion. Qui osera le réveiller (2)? »

Saint Augustin commente magnifiquement cette prophétie : « Jésus-Christ, dit-il, est semblable au lionceau; car il a voulu se montrer à nous comme un petit enfant.

(1) *Cont. Faust.*, liv XII, XLII. — (2) Gen., XLIX 8 et suiv.

— Il s'est levé pour ravir sa proie, quand, s'élançant comme un géant qui parcourt sa carrière, il a promené ses pas dans toute l'étendue de la Judée, convertissant les âmes par la parole et par l'exemple. — Il s'est reposé et s'est endormi comme le lion, quand, se couchant sur l'arbre de la Croix, il a remis son esprit entre les mains de son Père; mais il a dormi comme le lion, car, bien loin que la mort l'ait vaincu, il a triomphé par elle (1). » Qui réveillera ce lion dans son sommeil? Lui-même en sort quand il lui plaît, et il ressuscite par sa propre énergie.

Jésus-Christ est donc vraiment le lion vainqueur de la tribu de Juda. Or, la veille du jour suprême où il allait se coucher sur la Croix pour y mourir, ce lion réalisa l'énigme prophétique de Samson : « De celui qui mangeait est sortie la nourriture. »

Mon amour le contemple, assis à la table de la Cène. Combien son regard est tendre et comme son cœur est fort! Il mange avec des siens son dernier repas. Tout à coup, il s'interrompt pour ouvrir sa bouche divine

(1) *Cont. Faust.*, XII, XLII.

et faire entendre pour la première fois les paroles puissantes qui consacrent et qui donnent aux hommes la nourriture des anges. Puis mes regards se portent sur les convives ravis. Je les vois qui reçoivent, avec une ineffable douceur, ce pain et ce vin sacrés que Jésus leur offre. Et, les voyant rassasiés, je m'écrie : « De celui qui mangeait est sortie la nourriture (1). »

IV

« Qu'y a-t-il de plus fort que ce lion? » Qu'y a-t-il donc de plus puissant que lui, et qui jamais opéra une merveille aussi grande? Changer une substance grossière en un aliment divin! Substituer à une matière de peu tout ce que la terre et le ciel vénèrent et adorent!

Mais, ô lion de Juda, voici que votre pouvoir se transmet d'âge en âge. Une fois ordonnés prêtres par vous, les Apôtres font d'autres prêtres, et chacun de ceux-ci est puissant comme un lion. Oh! oui, vous êtes véritablement victorieux, ô lion puissant de

(1) *Juges*, XIX, 14.

Juda. Vous avez pris d'humbles et faibles créatures, celles-là que les puissances angéliques ont considérées si fort au-dessous d'elles, et vous les avez faites plus grandes et plus puissantes que les anges. Vous avez imposé à leurs épaules un fardeau que les anges redouteraient, et vous leur avez donné de triompher à travers les siècles, en perpétuant votre œuvre du dernier soir de votre vie mortelle, vous leur avez permis de parler en votre propre nom. Leurs rugissements remplissent les déserts et les abîmes. Quand, de leur voix puissante, ils ont crié : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » l'enfer tremble, les vallées de l'exil se remplissent, les feux de l'expiation s'éteignent, et le ciel se prosterne en adorant.

L'esprit du Seigneur, par une impression énergique, donna à Samson la force de déchirer le lion et de le déchirer sans peine. C'est le même esprit du Sauveur qui investit le prêtre de son propre pouvoir et en fait un autre Samson, plus robuste et plus puissant que le fils de Manué. Il lui donne la vertu de séparer par sa parole les accidents de la substance, de distribuer aux fidèles ce lion de Juda qui, tous les

jours, s'immole par leurs mains et se laisse donner en nourriture aux âmes qu'il a aimées jusqu'à ce degré de tendresse et d'anéantissement.

V

Mais, poursuit l'éminent symboliste qui a si bien retracé les grandes lignes de cette belle figure eucharistique (1), je me prosterne maintenant au pied du tabernacle. Quel est l'hôte qui l'habite ? C'est le Dieu fort qui a vaincu le monde ! C'est le lion de la tribu de Juda !... Pécheur comme je le suis, pauvre et infirme créature, je me sens saisi de frayeur en sa présence, et je l'entends rugir comme le lion : « Tremblez devant mon sanctuaire (2). » Je m'approche cependant et je reçois l'hostie sainte. O divine transformation ! O douceur infinie !... Ce n'est plus le lion ; c'est le miel. — Ou plutôt, c'est le lion ; mais en lui, avec lui et par lui, un délicieux miel ! Oh ! j'ai achevé d'expliquer l'énigme : « De celui qui est fort est sortie la douceur. »

(1) Mgr de la Bsuillerie, *Le lion... l'abeille*. — (2) Lévit., xxvi, 2.

J'ai nommé le miel de l'Eucharistie ! Puis-je songer à la douceur du miel sans me rappeler l'Eucharistie ? Je m'approche du saint autel où se compose le miel eucharistique. Quelle est la fleur qui produit ce miel ? La fleur est Jésus-Christ. Et quel est le miel recueilli sur cette fleur ? Le miel est encore Jésus-Christ. O sainte Eucharistie, vous seule savez révéler à mon âme la beauté et la suavité du Sauveur ! Je vois la fleur, je savoure le miel, je goûte et je vois combien le Seigneur est doux (1).

Mais ce n'est point assez de goûter les douceurs de l'Eucharistie. Méditer et mettre en pratique les enseignements qu'elle donne est meilleur et plus doux encore. Quand le Fils de l'homme ordonna au prophète Ézéchiël de se nourrir du livre mystérieux, le prophète obéit ; et le livre, ayant touché sa bouche, lui parut semblable au miel (2). L'Eucharistie est le plus suave des livres. Il faut que l'âme le dévore, si elle veut connaître Jésus-Christ. A mesure qu'elle s'en pénètre, elle saisit mieux le mystère qui aide à expliquer tous les autres, l'amour infini du Sauveur !

(1) Ps. xxxiii, 9. — (2) Ezéch., xiii, 1.

O vous qui ne savez pas combien ce miel est doux, allez à l'abeille, venez à l'Église, ouvrez la ruche bénie du tabernacle, et, quand vous en aurez fait l'expérience, toutes les viandes d'Égypte vous paraîtront fades et grossières auprès de ce miel divin.

« Seigneur, je vous prie que toutes choses me deviennent amères, et que mon âme ne trouve de douceur qu'en vous ; car vous êtes la douceur par essence, douceur inestimable, qui rendez toutes choses douces et agréables (1). »

(1) S. Augustin.

LE GLAIVE DE GÉDÉON

Subinericius panis... non est aliud nisi gladius Gedeonis.

Ce pain qui a été cuit sous la cendre, ce n'est pas autre chose que le glaive de Gédéon.

(Juges, vii, 13 et 14)

I

Les Madianites, les Amalécites et tous les peuples de l'Orient s'étaient ligüés contre Israël. Lorsque ce dernier ensemençait la terre, ceux de Madian, d'Amalec et les autres peuples de l'Orient montaient et dressaient leurs tentes au milieu d'eux : ils ravageaient les moissons et ne laissaient rien en Israël, rien de tout ce qui était nécessaire à la vie.

Cette humiliation du peuple de Dieu, qui de nous ne l'a connue? La vie chrétienne est une lutte perpétuelle contre l'ennemi dévastateur. Nous ensemençons péniblement la terre de notre âme. Dans les sillons ouverts au prix de mille sueurs, nous

ne jetons pas un seul bon grain qui ne soit mouillé de larmes (1); car la terre est dure et l'ensemencement douloureux. Il faut vaincre la paresse qui voudrait s'endormir dans une indifférence commode. Il faut déchirer son cœur et briser sa volonté, pour demander à la terre de notre intérieur de se laisser pénétrer par la bonne semence. Il faut arracher des plants aux profondes racines, parce qu'elles étoufferaient la vertu dans son germe. Il faut se renouveler et se transformer, si l'on veut pouvoir produire les fleurs et les fruits que Dieu demande.

Hélas! quand ce travail est fait, quand nous avons renouvelé la face de notre terre (2), voici que ceux de Madian et d'Amalec se liguent contre nous. En vain sommes-nous montés quelquefois jusqu'à de sublimes hauteurs; en vain croyons-nous pouvoir respirer à l'aise, parce qu'il nous semble être près du ciel, tant nous aspirons au ciel : l'ennemi monte. Jaloux des progrès de la vie spirituelle, il monte jusqu'à ces hauteurs où Dieu permet à l'épreuve, parfois la plus humiliante, de nous atteindre.

(1) Ps. cxxxv, 6. — (2) *Ibid.*, ciii, 30.

Il monte et il dresse sa tente au milieu des moissons. Un instant lui suffit pour tout ravager, une étincelle pour tout incendier, un souffle pour tout détruire.

Tout!... absolument tout! Que de champs, où le Seigneur aimait à habiter, le dévastateur a ruinés ainsi de fond en comble! Là où les lis s'épanouissaient dans leur blancheur virginale, les violettes dans leur humble corolle parfumée, les roses dans tous les feux de l'amour divin qu'elles symbolisent; là où la vallée abondait en froment et où les arbres se chargeaient de fruits pour les greniers célestes, il n'y a plus que ruines, cendres, tristesses et désolation.

Comment cela s'est-il fait? Qui donc est venu saccager ce champ? Ame pécheresse, tu as connu les malheurs d'Israël, et Madian a passé par là!

Madian venait au milieu des champs d'Israël avec tous ses troupeaux et avec ses tentes, et cette multitude innombrable d'hommes et de chameaux, semblable à une nuée de sauterelles, remplissait tout et dévastait tout.

Nous les connaissons bien, ces conquérants terribles, dont le passage est marqué

par une ruine si complète qu'il ne reste plus une herbe, plus un sillon, plus rien, là où leurs pieds ont foulé le sol fleuri et fécond des âmes. Ils arrivent, nombreux comme une armée rangée en bataille. Ils entraînent à leur suite tout un cortège de vices monstrueux, vils, humiliants, qui remplissent les moindres recoins, souillent les plus intimes sanctuaires du cœur, dévastent les meilleures facultés de l'être et règnent bientôt en souverains maîtres, là d'où ils ont chassé Dieu.

Ils sont comme ces sauterelles dont parle l'Apocalypse, les sauterelles sorties de l'abîme qui reconnaissent pour leur roi celui dont le nom est *Exterminateur* (1).

II

Israël, dit l'historien sacré, fut profondément humilié en présence de Madian, et il cria vers le Seigneur, demandant du secours.

Ame chrétienne, n'est-ce point là encore votre histoire?

(1) Apoc., ix, 11.

Peut-être aviez-vous mis une présomptueuse confiance en vos propres forces? Contemplant vos fleurs et vos fruits, vous vous étiez enorgueillie, disant : Seigneur, voyez, je ne suis point comme le reste des hommes (1). L'orgueil et la vaine complaisance avaient ruiné l'humilité, sans laquelle Dieu ne demeure point dans un cœur.

Mais le torrent a roulé ses ondes dévastatrices sur cette terre superbe. Les moissons dorées, les fruits et les parfums ont disparu, faisant place à l'infection d'une boue immonde qui remplit et souille tout.

Quelle humiliation! Pauvre âme présomptueuse, tu sauras désormais que tout ton secours est dans la main du Seigneur (2). Il abaisse volontiers son regard sur l'âme qui l'implore en s'humiliant. Il suffit qu'elle ait reconnu la nécessité de sa grâce.

Implore donc cette grâce, et, comme Israël, crie vers le Seigneur.

III

Quand les Israélites eurent demandé à Dieu du secours contre Madian, l'ange du

(1) S. Luc, XVIII, 11. — (2) Ps, CXXIII, 8.

Seigneur vint et dit à Gédéon : « Le Seigneur est avec toi, ô le plus fort d'entre les hommes (1)! »

Le Seigneur est avec toi! O âme persécutée par l'ennemi, tourmentée par les assauts et les invasions du dévastateur! le Seigneur est avec toi!

Oui, le Seigneur est avec nous. Il habite sous la tente du pécheur. Il est au milieu du camp. Toujours présent, toujours à notre portée, et nous l'oublions!...

Combien j'aime cette inspiration confiante qui amène parfois de pauvres pécheurs, dans nos églises, au pied des saints tabernacles où le Seigneur est avec nous! Leur cœur est rempli de trouble, leur âme toute saisie de remords, et ils baissent confusément leurs fronts devant le Dieu qui remplit ce lieu de sa présence. Pourtant ils se laissent guider par l'instinct de la foi. Si Dieu s'est fait ainsi présent et proche de moi, se disent-ils, c'est qu'il a pitié de ma misère : voyez comme je suis honteusement enlacé dans les chaînes que je n'ai pas la force de rompre, ayez pitié de ma faiblesse!

(1) Juges, VI, 12.

Et le Seigneur les regarde, et, comme autrefois l'ange à Gédéon, il leur dit : « Marche dans ta force, et tu délivreras Israël de la puissance des Madianites (1). » Marche, non plus appuyé sur ta nature infirme qui ne sait que défaillir, mais sur moi qui suis le Dieu fort; lève-toi, marche dans la force de ma grâce et de mon sacrement, marche, tu délivreras ton âme de la puissance de l'enfer.

Gédéon répondit : « Seigneur, comment délivrerai-je Israël? Voilà que ma famille est la dernière de Manassé, et je suis le dernier de la maison de mon père. »

Seigneur, répond également l'âme coupable, comment délivrerai-je mon âme? Elle est tellement enchaînée! Ma nature est des plus vicieuses, et j'ai donné à mes habitudes criminelles une force tellement invétérée que la seule pensée de les rompre me cause le frisson du découragement. Parmi les pécheurs, je suis l'un des plus coupables, et dans la maison sainte où je suis indigne d'habiter je dois tenir le dernier rang.

Le Seigneur dit à Gédéon : « Je serai avec toi, et tu frapperas les Madianites comme s'ils n'étaient qu'un seul homme (2)! »

(1) Juges, vi, 14. — (2) *Ibid.*, vi, 16.

Il dit à l'âme pécheresse : « Ne crains rien, c'est moi qui t'assisterai dans ce combat, et tes vices, tes habitudes, tes liaisons, tes chaînes, qui te semblent effrayants, parce qu'ils sont nombreux, tu les abattras d'un seul coup, et c'est moi qui frapperai! »

IV

Comment frappera-t-il?

Écoutez ce mystère. Le Seigneur dit à Gédéon : « Lève-toi, et descends dans le camp, parce que j'ai livré les Madianites en tes mains... » Or, les Madianites, les Amalécites et tous les peuples de l'Orient étaient couchés dans la vallée, comme une multitude de sauterelles, avec des chameaux aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage de la mer. Et, lorsque Gédéon se fut approché, il entendit un soldat qui rapportait un songe à un autre, et qui lui rapportait ainsi ce qu'il avait vu : « J'ai vu un songe, et j'ai entendu le bruit d'un pain d'orge, cuit sous la cendre, qui roulait et descendait dans le camp des Madianites, et il rencontra une tente, la frappa, l'ébranla et la renversa sur la terre. » Celui à qui il

parlait lui répondit : « Cela n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon, parce que le Seigneur a livré en ses mains Madian et toute son armée (1). »

Ici, le symbole devient tellement clair que l'intention du Saint-Esprit ne saurait échapper à personne. Les Pères et les interprètes ont tous vu dans ce pain qui se change en glaive une des plus frappantes images de la divine Eucharistie.

Cette épée victorieuse, que le soldat de Madian a vue en songe sous la figure d'un pain d'orge cuit sous la cendre, symbolise admirablement le corps sacré de Jésus dans l'hostie, qui est tout ensemble un pain et un glaive.

C'est un pain qui nous nourrit : c'est un glaive qui nous défend et épouvante nos ennemis, les démons.

C'est un pain, formé dans le sein très-pur de la Vierge, qui a subi la cuisson douloureuse du Calvaire, où il est demeuré sous la cendre des humiliations et de la pénitence, et aujourd'hui encore il se dispense à nous sous de pauvres apparences, au prix d'un anéantissement que l'amour seul

(1) Juges, ix, 14.

explique. — Mais c'est en même temps un glaive, car il divise la chair d'avec l'esprit : glaive de feu, qui coupe dans le vif tous les dérèglements de la concupiscence par la mortification, et détruit toutes les habitudes mauvaises par la force de l'amour. La charité de Jésus-Christ, en effet, est une épée céleste d'une trempe véritablement divine, qui sépare l'esprit d'avec la chair, cette chair rebelle aux droites inspirations de l'esprit et qui jette le trouble parmi nos ennemis. Vainement seraient-ils nombreux comme le sable de la mer; vainement auraient-ils amené avec eux des troupes innombrables de vices et de péchés; vainement croiraient-ils camper en maîtres dans la vallée de notre âme, dans les plus intimes bas-fonds de notre intérieur, le pain eucharistique perce d'un coup mortel toute cette multitude, et elle fuit honteusement devant cette épée spirituelle dont la seule vue l'épouvante.

Gédéon, ayant entendu le songe et son interprétation, adore Dieu (1).

(1) Juges, ix, 15.

L'adoration! N'est-ce pas, en effet, le sentiment qui s'impose instinctivement à l'âme qui, ayant expérimenté sa faiblesse et ses penchants presque irrésistibles au crime, a trouvé dans la grâce du Sacrement la force qui vient de Dieu seul? Ah! je comprends qu'en ces temps troublés où l'enfer a fait tant de victimes et où la vertu est devenue si difficile, l'adoration du saint Sacrement ait repris une faveur aussi marquée dans les pratiques les plus chères à la piété contemporaine! Vous tous qui avez goûté combien le pain eucharistique est doux et éprouvé, combien il est fort, venez à nos solennités de l'Adoration perpétuelle; soyez fidèles à la visite quotidienne de l'Hostie victorieuse; aimez la solitude du temple et les longs entretiens au pied du tabernacle.

VI

Gédéon ne voulut point que ses soldats en vinsent aux mains avec les Madianites; mais il leur recommanda de demeurer fermes au poste où il les avait mis, leur ordonnant de crier à haute voix : « Le Glaive du Sei-

gneur et de Gédéon! » Ce cri leur donna la victoire, et la seule crainte que les ennemis eurent de l'épée de Gédéon fut capable de jeter le trouble et la confusion dans leur camp.

Mon Dieu, ce sera aussi là mon cri de victoire! Je n'ai point la prétention d'engager une lutte contre mes puissants ennemis; mais, quand ils viendront m'attaquer, je demeurerai ferme au poste où vous m'avez mis, j'invoquerai l'Eucharistie et je crierai : *Gladius Domini et Gedeonis!* Le glaive du Seigneur est devenu mon glaive; sa force est ma force; sa puissance est ma puissance! Tout mon appui est dans la présence du Dieu qui s'est donné à moi pour combattre en moi et pour moi!

O divine Eucharistie, ô glaive étincelant et fort, mettez en fuite les ennemis de mon âme, et défendez-moi contre ceux qui veulent envahir le camp où je veux que vous demeuriez seul maître et seul chef!

LE SACRIFICE ET LA BÉNÉDICTION

DE MELCHISÉDECH

*Accepta habere dignatus es quod
tibi obtulit summus sacerdos tuus,
sanctum sacrificium, immacula-
tam hostiam.*

Il vous a plu d'agréer le sacri-
fice saint, l'hostie sans tache de
votre grand prêtre Melchisédech.

(CANON DE LA MESSE.)

Tous les matins, à la messe, le prêtre rappelle à Dieu en ces termes l'un des faits les plus anciens de l'histoire des patriarches, qui figura, presque aux origines des annales du peuple élu, le sacerdoce de Jésus-Christ et l'adorable sacrifice qu'il devait établir dans la suite des siècles.

Cette figure eucharistique a une grande importance. Saint Paul l'a longuement développée dans son *Épître aux Hébreux*, chap. vii. L'apologétique chrétienne en tire un parti considérable contre diverses hérésies,

et en particulier contre les protestants.

Mais nous n'avons, nous, en vue, que la piété se complait à scruter sous le voile des saintes lettres les merveilles de l'amour de Jésus-Hostie, comme ces mères qui épient dans les moindres gestes de leur enfant le pronostic de ce qu'il sera un jour.

I

Or, il est raconté, au chap. xiv du livre de la *Genèse*, qu'Abraham défit quatre rois qui avaient emmené son neveu Loth captif, et que, l'ayant retiré d'entre leurs mains avec tout ce qu'ils lui avaient pris, Melchisédech, roi de Salem, vint au-devant de lui pour lui en témoigner sa joie. Melchisédech, dit l'historien sacré, était prêtre du Dieu très-haut, et il offrit du pain et du vin. Puis il bénit Abraham et rendit grâce à Dieu d'avoir livré ses ennemis entre les mains d'Abraham.

Qu'est-ce donc que ce pain et ce vin, cette hostie sans tache, sinon le pain et le vin de l'autel, l'hostie très-pure de notre sacrifice quotidien?

Seigneur Jésus, c'est vous qui êtes ce

pain de bénédiction dont Melchisédech présentait l'image à votre serviteur Abraham. Ce fut sans doute après avoir goûté de cette hostie figurative que le père des croyants désira avec tant d'ardeur de voir le jour où vous viendriez apporter le salut à Israël (1). Il n'avait eu qu'un avant-goût, et il aurait voulu savourer les douceurs de la réalité.

Avec quel amour reconnaissant Abraham, éclairé par la lumière prophétique, dut s'agenouiller devant ce prêtre qui le bénissait et devant ce pain de bénédiction en qui sa foi reconnaissait la figure du corps sacré de Celui qui devait venir!

Le corps précieux de Jésus-Christ est vraiment un pain de bénédiction. Offert en sacrifice sur la croix, il a attiré sur nous une pluie de grâces; il a ouvert les trésors de la miséricorde et enchaîné les mains de la justice. Offert tous les jours dans l'oblation eucharistique, il demeure sur l'autel comme un gage certain de tous les biens du ciel.

Méditons sur ce que nous devons faire pour participer à cette bénédiction.

(1) Isale, VIII, 18.

II

Melchisédech, remarquent les saints interprètes, était roi de la terre, c'est-à-dire roi de la paix. Il ne bénit Abraham qu'après un acte héroïque de la charité de celui-ci envers son neveu, de qui il ne s'était séparé auparavant que pour éviter la discorde naissante entre les serviteurs de l'un et de l'autre.

Jésus-Christ est le roi de la paix, *rex pacificus*. Il nous présente le pain de l'union eucharistique, il nous offre le pain de bénédiction pourvu que nous soyons de vrais enfants d'Abraham. Or, les vrais enfants d'Abraham aiment la paix comme leur père; ils sont prêts à exposer leur vie comme lui pour le salut de leur prochain.

« L'Eucharistie, observe saint Thomas d'Aquin, est appelée le Sacrement de la charité. » Si donc, en venant participer à ce pain des enfants d'Abraham, vous vous ressouvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier

avec lui (1). Vous reviendrez ensuite participer à cette nourriture des vrais enfants de Dieu, qui, participant au même pain et membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, n'ont qu'un cœur et qu'une âme.

III

Le roi de Sodome offrait à Abraham le butin remporté sur les ennemis. Mais Abraham ne voulut rien accepter de ce butin, et cette générosité, observe saint Cyrille, lui mérita de recevoir le pain et le vin, avec la bénédiction de Melchisédech.

De même, dit un commentateur, nous attirons sur nous la bénédiction de Jésus-Christ, lorsque nous sommes détachés des choses humaines, et que nous n'en faisons aucun cas, comparées aux biens du ciel, parce que Dieu nous tient lieu de tout.

Le pain que nous donne le vrai Melchisédech est saint et divin, il nous constitue héritiers de tous les biens de Dieu et co-héritiers de Jésus-Christ. Le monde, igno-

(1) S. Matth., v, 24.

rant des choses de Dieu, s'étonne de voir les âmes vraiment eucharistiques, les âmes qui reçoivent dignement ce pain sacré, mépriser ainsi les choses de la terre. Ah! c'est que le monde ne sait pas combien ces âmes ont sujet d'être heureuses. Elles ne doivent plus rien désirer, puisqu'elles ont tout. « Les pauvres le mangeront, et ils seront rassasiés (1). » Pourquoi? Parce que Dieu est leur trésor. La maison est vide, mais le cœur est plein. Ah! que les riches de ce monde cherchent à remplir leurs coffres, les pauvres cherchent à remplir leur cœur.

O mon Jésus, fait pauvre pour moi dans l'Eucharistie, détachez mon cœur des biens de ce monde; rendez-moi pauvre en esprit par l'esprit de renoncement aux choses qui ne sont pas vous, et la richesse de votre sacrement comblera mon ambition, en rassasiant tous mes désirs.

Abraham dit au roi de Sodome : « Garde ton butin, donne-moi seulement les personnes (2). » Je veux dire, moi aussi : Qu'on me donne l'Eucharistie, que le monde garde le reste!

(1) Ps. XXI, 27. — (2) Gen., XIV, 15.

LV

Les saints interprètes font une remarque, à laquelle nous appliquerons notre cœur, pour en faire rigoureusement la règle de notre conduite.

Ils disent que Melchisédech ne vient devant d'Abraham pour le faire participer à son sacrifice et pour le bénir qu'après la victoire de celui-ci sur ses ennemis. De même, ajoutent-ils, le Fils de Dieu ne nous visite et ne nous bénit dans son Sacrement qu'après que nous avons chassé les ennemis de notre âme. Il est vrai que les méchants prennent quelquefois le pain du vrai Melchisédech sans avoir chassé le péché de leur cœur. Mais, loin de recevoir la bénédiction de Jésus-Christ, ils mangent et boivent leur malédiction.

Le Dieu de l'Eucharistie ne bénit que ceux qui détruisent ses ennemis, qui tâchent de se défaire de leurs mauvaises habitudes et de mortifier leurs passions. Les anciens naturalistes croyaient que le serpent, quand il vient boire à la fontaine, commence par jeter tout son venin hors de l'eau. De

même, dit saint Ambroise, celui qui veut s'approcher de l'autel doit premièrement chasser de son cœur tout le venin de l'orgueil, de l'envie, de l'avarice et de tous les autres vices; car, ajoute saint Ambroise, ceux-là ne reçoivent pas le fruit du salut en mangeant l'hostie salutaire, qui portent encore dans leur âme les péchés dont ils étaient remplis.

LA FARINE DE LA VEUVE DE SAREPHTA

Hydra farinae non deficit.

La farine de ce vase ne diminuera pas.

(III^e LIV. DES ROIS, XVII, 16.)

Quel aimable et touchant récit nous lisons au *Livre des Rois*!

« En ce temps-là, raconte l'historien sacré, le Seigneur parla à Élie de Thesbé, disant : Lève-toi, et va à Sarephta, ville des Sidoniens, et demeure là, car j'ai ordonné à une femme veuve de t'y nourrir. Elie se leva et alla à Sarephta, et lorsqu'il fut venu à la porte de la ville, il aperçut une femme veuve qui ramassait du bois; et il l'appela, et lui dit : Donnez-moi un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et lorsqu'elle allait en chercher, il cria après elle : Apportez-moi aussi, je vous prie, un peu de pain en votre main. Elle lui répondit : Vive le Seigneur votre Dieu! je n'ai point de pain, j'ai seulement dans un vase autant de farine que ma main

LA FARINE DE LA VEUVE DE SAREPHTA 107

peut en contenir, et un peu d'huile dans un petit vase. Voilà que je ramasse deux morceaux de bois pour que mon fils et moi nous mangions, et nous mourrons ensuite. Élie lui dit : Ne craignez point, mais allez, et faites comme vous avez dit, et préparez pour moi auparavant, avec votre peu de farine, un petit pain, cuit sous la cendre, et apportez-le-moi, et vous en ferez ensuite pour vous et pour votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : La farine de ce vase ne diminuera point, et l'huile qui est dans ce petit vase ne décroîtra point, jusqu'au jour où le Seigneur répandra la pluie sur la terre. Cette femme s'en alla donc, et fit ce qu'Élie lui avait dit. Élie mangea, et la femme et sa maison mangèrent, et depuis ce jour-là la farine du vase ne manqua pas, et l'huile du petit vase ne diminua point, selon que le Seigneur l'avait prédit par Élie (1). »

Et d'abord, je remarque cette rencontre

(1) III^e liv. des Rois, XVII, 8-16.

LA FARINE DE LA VEUVE DE SAREPHTA

Hydra farinae non deficit.

La farine de ce vase ne diminuera pas.

(III^e LIV. DES ROIS, XVII, 16.)

Quel aimable et touchant récit nous lisons au *Livre des Rois*!

« En ce temps-là, raconte l'historien sacré, le Seigneur parla à Élie de Thesbé, disant : Lève-toi, et va à Sarephta, ville des Sidoniens, et demeure là, car j'ai ordonné à une femme veuve de t'y nourrir. Elie se leva et alla à Sarephta, et lorsqu'il fut venu à la porte de la ville, il aperçut une femme veuve qui ramassait du bois; et il l'appela, et lui dit : Donnez-moi un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et lorsqu'elle allait en chercher, il cria après elle : Apportez-moi aussi, je vous prie, un peu de pain en votre main. Elle lui répondit : Vive le Seigneur votre Dieu! je n'ai point de pain, j'ai seulement dans un vase autant de farine que ma main

LA FARINE DE LA VEUVE DE SAREPHTA 107

peut en contenir, et un peu d'huile dans un petit vase. Voilà que je ramasse deux morceaux de bois pour que mon fils et moi nous mangions, et nous mourrons ensuite. Élie lui dit : Ne craignez point, mais allez, et faites comme vous avez dit, et préparez pour moi auparavant, avec votre peu de farine, un petit pain, cuit sous la cendre, et apportez-le-moi, et vous en ferez ensuite pour vous et pour votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : La farine de ce vase ne diminuera point, et l'huile qui est dans ce petit vase ne décroîtra point, jusqu'au jour où le Seigneur répandra la pluie sur la terre. Cette femme s'en alla donc, et fit ce qu'Élie lui avait dit. Élie mangea, et la femme et sa maison mangèrent, et depuis ce jour-là la farine du vase ne manqua pas, et l'huile du petit vase ne diminua point, selon que le Seigneur l'avait prédit par Élie (1). »

Et d'abord, je remarque cette rencontre

(1) III^e liv. des Rois, XVII, 8-16.

qu'Élie fait aux portes de la ville de la pauvre veuve de Sarephta, tandis qu'elle ramassait deux morceaux de bois; et ma pensée, franchissant les siècles, s'en va aux portes d'une autre ville que Sarephta, et j'y retrouve une autre veuve qui ramasse un autre bois, dont celui-là, dit saint Augustin (1), était le prophétique symbole.

Le sacrifice s'est accompli! Il a souffert hors des murs de la porte de la ville (2). L'Église est veuve! Cette épouse tant aimée, pour laquelle il est mort, se tient sur le Calvaire, où il a acquis de si précieux mérites. Elle ramasse le bois sacré, instrument de son supplice. O Église de mon Dieu, veuve du plus aimant des époux, que ferez-vous maintenant qu'il n'est plus? « Voilà, nous répond-elle, que je ramasse les deux morceaux de bois sur lequel il a souffert par amour, pour que mes enfants et moi nous mangions. Il m'a laissé comme héritage un peu de farine et un peu d'huile. Avec cela je pétrirai le modeste aliment qui rassasiera ma faim, jusqu'à ce que je le revoie là où on ne le perd plus, là où il fera lui-même, par la splendeur immortelle de sa

(1) Serm. CI de Tempore. — (2) Hébr., XIII, 12.

vision céleste, la nourriture éternelle des âmes. »

II

Quelle est donc cette farine et quelle est cette huile, dont parle l'Église, veuve de Jésus-Christ, sinon la matière qu'elle emploie pour renouveler sans cesse les Sacrements?

L'Église seule possède cette huile divine, que figurait l'huile de la pauvre veuve de Sarephta. « Elle la répand, dit saint Ambroise (1), sur le front de ses enfants : sur les martyrs, pour les purifier de la poussière des siècles; sur les confesseurs, pour qu'ils ne succombent pas aux labeurs qu'ils s'imposent et ne soient point vaincus par les passions du monde. »

Les onctions du Baptême, celles de la Confirmation, de l'Ordre et de l'Extrême-Onction se font avec l'huile consacrée, symbole de la grâce dont l'Église est l'unique dépositaire au milieu des hommes.

Mais les onctions de la grâce ont sur-

(1) Lettre à sa sœur Marcelline.

tout pour but de disposer les âmes à la participation du Sacrement par excellence, du Sacrement auquel tous les autres servent d'avenues et de préparation.

Aussi, ce que j'aime le mieux à considérer entre les mains de la veuve de Sarephta, c'est cette poignée de farine avec laquelle elle pétrira un pain pour le Prophète.

Ce que j'aime le mieux dans l'Église, c'est d'assister à cette action mystérieuse où s'opère, avec un peu de farine et les mérites de la croix de Jésus dont on rappelle la mémoire, cette cuisson admirable qui nous donne le pain sacré de l'Eucharistie.

Désormais, quand j'assisterai à la messe qui est l'action dont je parle, je croirai voir, entre les mains de l'Église représentée par son ministre, le bois sacré sur lequel Jésus s'immola pour nous sauver. Bois mystérieux sur lequel l'Église fait descendre le feu du ciel; bois puissant, dont elle rappelle les mérites au Père céleste; bois qui supporta l'holocauste du plus pur amour au Calvaire et qui supporte chaque jour à l'autel l'incendie du divin amour. Quand l'humble farine, que

le prêtre a mise sur l'autel, a passé par ces flammes ardentes, elle se transforme, et, là où mon œil ne voyait jusque-là qu'une modeste parcelle de pain matériel, ma foi contemple et adore mon Dieu, le pain du ciel devenu le pain de l'exil, le pain des anges devenu le pain des voyageurs.

III

« La farine de ce vase ne diminuera point! » Ici encore, mon cœur a reconnu l'Eucharistie! L'Église a toujours avec elle la plus aimable consolation dans sa douleur de vivre loin de l'Époux qu'elle a perdu. C'est cet Époux lui-même qui demeure au milieu de nous, suffisamment manifesté pour que nous sentions sa présence, mais en même temps caché pour que nous soupinions après une manifestation plus complète de lui.

O divin compagnon de mon exil, combien j'aime à me retrouver au pied de votre tabernacle, de ce vase où la véritable fleur du froment dont la farine de Sarephta n'était que l'image, ne diminue

jamais! A quelque heure de la journée que j'aïlle vous retrouver, toujours vous êtes là, m'attendant. La nuit, quand les portes du temple sont closes, je puis vous envoyer du sein des ténèbres les cris de mon cœur, vous n'entendez. En quelque lieu que j'aïlle, partout où il y a une église, je vous rencontre, et vous m'accueillez.

Oh! quelle merveille l'amour de Dieu qui a fait l'Eucharistie sut inventer! Appelé sur mille points à la fois, il répond toujours avec le même empressement. Sa présence sacramentelle se multiplie au gré de l'Eglise, sans que cette multiplication épuise en rien sa miséricorde et sans qu'elle nuise à l'intégrité de sa présence. Tout entier dans chaque hostie, il s'y offre à nos adorations avec sa divinité, son humanité, son corps, son sang, son âme, son cœur.

IV

« La farine de ce vase ne diminuera point, jusqu'au jour où le Seigneur répandra la pluie sur la terre. »

L'Eucharistie demeurera entre les mains de l'Eglise comme un trésor inépuisable,

jusqu'à ce que la pluie se répande sur la terre. Quelle pluie?... D'abord celle qui tombera du ciel au dernier jour et qui, loin de rafraîchir et de féconder, détruira tout et changera la face de la terre. Cette pluie de feu, qui mettra fin à ce monde, mettra aussi fin à la multiplication du pain eucharistique. Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps, l'offrande du sacrifice ne s'interrompra jamais, même durant cette atroce persécution que l'Antechrist soulèvera contre l'Eglise et les ministres de l'Eucharistie. L'Eglise redescendra dans les catacombes, et il y aura toujours quelque part, dans un réduit obscur, un prêtre pour immoler la victime de propitiation et pour multiplier la présence réelle.

Mais il est une autre interprétation de ces mêmes paroles, sur laquelle j'aime à m'arrêter, parce qu'elle m'est toute personnelle et me montre combien Jésus-Hostie m'a aimé en instituant ce Sacrement.

Pour moi aussi, comme pour la veuve de Sarephta, la farine de ce vase ne décroît jamais; toujours j'aurai l'Eucharistie à ma disposition, jusqu'à ce que le Seigneur répande la pluie sur la terre de mon âme, la pluie du soir dont parlent les Prophètes.

Au matin de ma vie, la pluie est tombée sur moi, par la grâce du saint Baptême, fécondant en mon âme les divines semences de la foi et de l'amour.

Mais, quand la moisson sera mûre, la pluie du soir viendra. « Alors, dit saint Grégoire, nous n'aurons plus qu'à recueillir les gerbes pour les déposer dans les granges du divin Père de famille (1). » Alors je recueillerai les gerbes eucharistiques, les communions de ma vie tout entière, et j'entrerai dans la communion qui ne finit jamais!

(1) Greg., Moral. xx, 1.

LA FARINE D'ÉLISÉE

Misti farinam, et non fuit quidquam amaritudinis in olla.

Il mit de la farine, et il n'y eut plus aucune amertume dans le vase.

(IV^e Liv. des Rois, v, 41.)

L'historien du *Livre des Rois* raconte que, durant une famine, Élisée dit à l'un de ses serviteurs : « Prenez un grand vase et préparez la nourriture pour les enfants des prophètes. Et l'un d'eux sortit dans les champs pour cueillir des herbes; et il trouva comme une vigne sauvage, et il y cueillit des coloquintes sauvages, et il en remplit son manteau; et revenant, il les coupe par morceaux dans le vase, car il ne savait ce que c'était. Ils les servirent ensuite aux compagnons d'Élisée, qui, ayant goûté, crièrent, disant : Homme de Dieu, la mort est dans ce vase. Et ils n'en purent manger. Élisée leur dit : Apportez-moi de la farine. Et lorsqu'ils en eurent apporté, il la

Au matin de ma vie, la pluie est tombée sur moi, par la grâce du saint Baptême, fécondant en mon âme les divines semences de la foi et de l'amour.

Mais, quand la moisson sera mûre, la pluie du soir viendra. « Alors, dit saint Grégoire, nous n'aurons plus qu'à recueillir les gerbes pour les déposer dans les granges du divin Père de famille (1). » Alors je recueillerai les gerbes eucharistiques, les communions de ma vie tout entière, et j'entrerai dans la communion qui ne finit jamais!

(1) Greg., Moral. xx, 1.

LA FARINE D'ÉLISÉE

Misti farinam, et non fuit quidquam amaritudinis in olla.

Il mit de la farine, et il n'y eut plus aucune amertume dans le vase.

(IV^e Liv. des Rois, v, 41.)

L'historien du *Livre des Rois* raconte que, durant une famine, Élisée dit à l'un de ses serviteurs : « Prenez un grand vase et préparez la nourriture pour les enfants des prophètes. Et l'un d'eux sortit dans les champs pour cueillir des herbes; et il trouva comme une vigne sauvage, et il y cueillit des coloquintes sauvages, et il en remplit son manteau; et revenant, il les coupe par morceaux dans le vase, car il ne savait ce que c'était. Ils les servirent ensuite aux compagnons d'Élisée, qui, ayant goûté, crièrent, disant : Homme de Dieu, la mort est dans ce vase. Et ils n'en purent manger. Élisée leur dit : Apportez-moi de la farine. Et lorsqu'ils en eurent apporté, il la

mit dans le vase, et leur dit : Servez-en maintenant à tous, afin que chacun en mange. Et il n'y eut plus alors aucune amertume dans le vase (1). »

C'était durant une famine. Cette circonstance du miracle prophétique d'Élisée me frappe tout d'abord, et elle me rappelle l'affreuse détresse à laquelle l'Eucharistie est venue apporter un si merveilleux secours. Une violente famine est répandue sur toute la terre (2), et à sa surface tout pousse le même cri : *Je meurs de faim, je meurs de faim* (3) !

Oh ! s'écrie le pieux auteur des *Méditations sur l'Eucharistie* (4), qu'il est vrai que la famine est sur la terre. Jetons nos regards sur le monde. Sans doute là où l'Église fleurit, là où la foi catholique s'est conservée, là où les cœurs sont encore fervents, on distribue le pain de chaque jour ; mais qu'est-ce que cela pour le monde entier ? *Hæc quid sunt inter tantos* (5) ? Et d'ailleurs, que de

(1) IV^e liv. des Rois, v, 38-41. — (2) S. Luc, xv, 17. — (3) *Ibid.* — (4) *L'Enfant prodigue*, III. — (5) Joan., vi, 9.

vastes provinces, que de royaumes, que d'empires où jamais le divin banquet n'est dressé, où jamais prêtre ne prononce la parole : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Là, on est riche, peut-être ; on a le reste en abondance ; mais, à coup sûr, on meurt de faim ; et aussi, l'âme privée de cette graisse divine (1), de cette substance sacrée, défaille pour la vertu, défaille pour la chasteté, défaille pour l'humilité, défaille pour ce qui fait la vie morale des individus et des peuples. C'est vous que je prends à témoin, âmes fidèles et ferventes qui aimez l'Eucharistie ; sa privation n'est-elle pas une faim qui dévore et qui tue ? Vous, vous possédez l'Eucharistie, c'est vivre ; et ne plus la goûter, c'est mourir. Si pauvre que vous soyez, si dénué des biens de la fortune, quand vous avez l'Eucharistie, vous nagez dans l'abondance ; et, quand elle vous est enlevée, si riche que vous soyez, suivant le monde, vous êtes réduit à dire comme les plus pauvres : « Je meurs de faim, *fame pereo* ! »

(1) Ps. LXXII, 6.

II

Lorsque le serviteur d'Élisée alla cueillir dans les champs la nourriture pour les enfants des prophètes, il n'en rapporta que des herbes amères. Cette amertume insupportable est encore un symbole. Elle nous figure le triste résultat des recherches que les âmes mondaines, dévorées par la faim, font dans les champs d'ici-bas.

Pressées par la famine dont nous parlions tantôt, elles s'en vont par le monde, demandant à celui-ci de leur donner honneurs, plaisirs, richesses, rassasiement. Le monde promet toujours : Ces choses, dit-il, je te les donnerai, *tibi dabo* (1). Mais les a-t-il jamais données ? Au moment où on croit les tenir, pour les avoir acquises avec beaucoup de peine, l'inquiétude s'empare du cœur, on craint de les perdre, et on se désole déjà à la pensée d'abandonner de faux biens qu'on ne possède pas véritablement. La vie dans le monde est remplie d'amertume et enivrée d'absinthe (2). Puis,

(1) S. Matth., iv, 9. — Jér., iii, 15.

la mort arrive et met une âme en présence d'un avenir encore plus amer.

Sans doute, les âmes chrétiennes n'échappent point aux peines et aux tourments de cette vie. Mais elles se fortifient en méditant sur les souffrances de Jésus-Christ, en regardant du côté du ciel, en se souvenant des grâces divines.

Or, tous ces motifs de consolation, l'Eucharistie les renferme et les résume. Elle est le mémorial de la Passion du Sauveur, qu'elle renouvelle mystiquement à chaque offrande sacramentelle. Elle est le gage de la vie éternelle, dont elle dépose en nous le germe immortel. Elle est comme l'abrégé de toutes les faveurs célestes, et voilà pourquoi les âmes eucharistiques trouvent en elles ce charme divin qui change toutes les tristesses en joie, et toutes les amertumes de la vie en douceur.

Les saints docteurs nous l'enseignent : la nourriture divine que nous trouvons à la table sainte a pour principal effet de produire dans les âmes la joie spirituelle, cette joie qui dépasse tout sentiment, qui garde les cœurs (1) dans une quiétude ineffable,

(1) Phil., iv, 7.

qui donne à certaines heures privilégiées, dont chacun garde le souvenir délicieux dans son âme, comme un avant-goût du ciel. Ceux qui ont goûté combien le Seigneur est doux savent ce que je veux dire! O moments suaves de l'action de grâce, ô délices de l'Eucharistie! Les autres disent: Qui nous comble de biens? Qui nous montre la félicité? Mais moi, Seigneur, je ne dis pas comme le monde; car vous avez fait briller à mes yeux la lumière de votre visage, vous avez donné la joie à mon cœur, la joie douce et pleine d'allégresse de ceux qui recueillent en abondance le froment et le vin, et voilà pourquoi je m'endors avec calme, je repose dans la paix de l'union sacramentelle (1).

O royal prophète, c'est ce bonheur que vous prophétisez, quand, regardant de loin l'Eucharistie à venir, vous vous écriez: « Les pauvres mangeront et seront rassasiés; et ceux qui cherchent le Seigneur le glorifieront, et leurs âmes vivront éternellement! » Et encore: « Seigneur, les enfants des hommes seront enivrés de l'abondance de votre maison; vous les ferez boire

(1) Ps. iv, 7-10. — (2) *Ibid.*, xxi, 27.

au torrent de vos délices, car la source de la vie est en vous (1). »

III

« Homme de Dieu, il y a la mort dans ce vase (2). » Ah! quelle triste vérité! Ceux qui le proclament le plus haut, souvent, hélas! trop tard, sont ceux qui l'ont expérimentée. Comme le serviteur d'Élisée, ils ont cueilli des herbes dangereuses sans les connaître. Confiant en leur propre sagesse, ils ont recolté là où la mort se cache sous de perfides attraits. Les vieillards hochaient la tête, les ministres de Dieu les conjuraient de prendre garde; mais eux, ils se riaient de la sagesse des vieillards et de la vigilance du prêtre: volontiers ils auraient taxé les uns de folie et l'autre d'exagération. Puis ils ont fait de leur imprudente récolte une nourriture, que leur présomption a rendue encore plus mortelle, et voilà que, se tournant vers le prêtre, ils se sont contraints de s'écrier: *Vir Dei, mors in olla!* O prêtre, cette nourriture m'a donné la mort!

(1) Ps. xxxv, 9. — (2) IV^e liv. des Rois, iv, 40.

IV

Pourtant nous vivons au milieu du monde, nous sommes du monde et obligés d'user de ses biens. La fortune, les dignités, les satisfactions, nous ne saurions les récuser toutes, et il faut s'en servir.

Mais les biens de ce monde sont un poison; ils renferment une amertume désespérante et donnent la mort.

O mon Dieu! qui nous délivrera de ce péril et nous consolera parmi ces tristesses?

Votre Eucharistie, toujours votre Eucharistie!

C'est elle que figurait la farine mystérieuse que le prophète jetait dans le vase, pour en absorber tout le venin et en corriger toute l'amertume. Quand il eut opéré ce merveilleux mélange, Élisée dit : « Servez-en maintenant à tous, afin que chacun en mange (1). »

« C'est elle, dit le bienheureux Albert le Grand, qui est le remède à tous nos

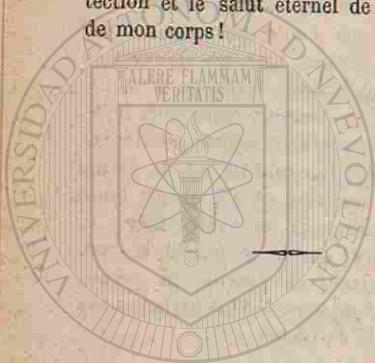
(1) IV^e liv. des Rois, iv, 41.

maux. Quand nous communions en mémoire de la passion du Sauveur, si nous pensons sérieusement à l'humilité de celui qui souffre, l'orgueil n'a point de prise sur nous. Si nous pensons à la charité avec laquelle il nous donne son corps et son sang, nous sommes hors des atteintes de l'envie. Si nous nous souvenons de sa patience et de sa douceur, nous nous délivrerons des assauts de la colère.» — « Si bien, conclut le pape Innocent III, que la divine Eucharistie renferme en elle-même toute la vertu de la croix, et semble même la surpasser en ce que le mystère de la croix nous a soustraits au pouvoir du péché, tandis que le mystère de l'Eucharistie nous ôte la volonté de pécher. »

V

Écrivons-nous donc, avec saint Anselme :
« O pain délicieux, guérissez mon cœur, afin que je goûte la douceur de votre amour; délivrez-le de toute langueur, afin que je ne goûte d'autre douceur que vous seul. O pain sacré, ô pain vivant, ô pain très-pur, descendu du ciel pour donner la vie au

monde, venez dans mon cœur, et purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. Entrez dans mon âme, et purifiez-moi au dedans et au dehors. Soyez la protection et le salut éternel de mon âme et de mon corps !



L'AGNEAU PASCAL

Pascha nostrum immolatus est Christus.

Le Christ, notre Pâque, a été immolé.

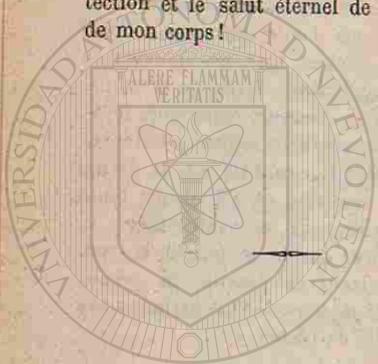
(*Préface du Temps Pascal.*)

Tous les matins, quand le prêtre, ouvrant le ciboire eucharistique, s'appête à distribuer le pain de vie aux fidèles communiants, il leur présente d'abord une hostie à adorer : « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu. *Ecce Agnus Dei!* »

Le symbole de l'Agneau est un des emblèmes auxquels les saintes Écritures recourent le plus souvent pour nous figurer la double immolation du Sauveur, l'immolation sanglante et l'immolation mystique, le Calvaire et l'Eucharistie!

Entrant dans la pensée divine, nous étudierons, avec respect et amour, cette figure en sa manifestation la plus complète, telle que nous la décrit le livre de l'Exode.

monde, venez dans mon cœur, et purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. Entrez dans mon âme, et purifiez-moi au dedans et au dehors. Soyez la protection et le salut éternel de mon âme et de mon corps !



L'AGNEAU PASCAL

Pascha nostrum immolatus est Christus.

Le Christ, notre Pâque, a été immolé.

(*Préface du Temps Pascal.*)

Tous les matins, quand le prêtre, ouvrant le ciboire eucharistique, s'appête à distribuer le pain de vie aux fidèles communiants, il leur présente d'abord une hostie à adorer : « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu. *Ecce Agnus Dei!* »

Le symbole de l'Agneau est un des emblèmes auxquels les saintes Écritures recourent le plus souvent pour nous figurer la double immolation du Sauveur, l'immolation sanglante et l'immolation mystique, le Calvaire et l'Eucharistie!

Entrant dans la pensée divine, nous étudierons, avec respect et amour, cette figure en sa manifestation la plus complète, telle que nous la décrit le livre de l'Exode.

I

« Le Seigneur, raconte l'historien sacré, dit à Moïse et à Aaron, lorsqu'ils étaient encore sur la terre d'Égypte : Ce mois sera le commencement des mois, et le premier d'entre les mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël, et dites-leur : Au dixième jour de ce mois, que chacun de vous prenne un agneau par famille et par maison. Et si une famille est si peu nombreuse qu'elle ne puisse suffire à manger l'agneau, elle invitera son voisin qui est proche de la maison, selon le nombre des personnes qui peuvent suffire à manger l'agneau. Or, cet agneau sera sans tache, mâle, ayant un an. Vous prendrez aussi, de la même manière, chacun un chevreau, et toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera vers le soir. Et vous prendrez de son sang et vous le placerez sur les deux portes, et sur le seuil de la porte de la maison où vous mangerez. Et vous mangerez cette nuit-là la chair de l'agneau rôtie, et le pain sans levain, avec des laitues sauvages... Vous mangerez la tête avec les

pieds et les entrailles. Et il n'en restera rien pour le lendemain, et ce qui n'aura pas été mangé, vous le consumerez par le feu. Vous le mangerez donc ainsi : Vous ceindrez vos reins; vous aurez votre chausure à vos pieds et un bâton en vos mains, et vous mangerez à la hâte; car c'est la Pâque, c'est-à-dire, le passage du Seigneur. Et je passerai par la terre d'Égypte cette nuit-là, et je frapperai tous les premiers-nés de l'Égypte... Et le sang sera le signe des maisons où vous serez : car je verrai le sang et je passerai; et les plaies de la mort ne vous atteindront pas, quand je frapperai la terre d'Égypte. Ce jour sera pour vous un avertissement solennel, et vous le célébrerez en vos générations, comme un jour consacré au Seigneur par un culte éternel... Et le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : Telle est la fête de la Pâque; nul étranger n'y participera. Tous les esclaves achetés seront circoncis et en mangeront. Mais l'étranger et le mercenaire n'en mangeront pas (1).

Le livre sacré entre encore dans d'autres détails, qui, chacun, ont leurs mystères,

(1) Exod., XII, 1-46.

et les saints interprètes se sont arrêtés avec admiration devant ces prescriptions qui semblent minutieuses, mais grandissent, aux yeux de la foi, quand on les étudie avec leurs applications figuratives.

Essayons de les étudier à ce flambeau, avec la pensée de l'Eucharistie à l'entrée de notre esprit, pour y trouver un nouvel aliment à nos sentiments de gratitude envers le Dieu qui, si longtemps à l'avance, disposait toutes choses pour préparer au peuple chrétien la manducation de l'Agneau divin.

II

Jésus-Hostie est le véritable agneau, que tout enfant d'Israël doit immoler au sortir de l'Égypte, en s'acheminant vers la terre promise. Il est l'agneau dont le sang répandu devant les maisons du peuple fidèle le sauvera de la colère du Seigneur, prêt à frapper les premiers-nés de l'Égypte.

Méditons brièvement, l'un après l'autre, les détails de cette figure, dont l'importance était si fort recommandée aux enseignements traditionnels du peuple juif.

1° L'agneau devait être immolé le soir. — Le Christ, disent les commentateurs, se fit longtemps désirer. Les longues journées de l'attente durèrent plusieurs milliers de siècles. Mais un soir, au Cénacle, et le lendemain, encore le soir, sur le Calvaire, la victime fut immolée, et le Désiré des siècles consumma son sacrifice.

2° Toute la multitude des enfants d'Israël devait immoler l'agneau pascal. — Ils se présenteront en foule devant Pilate, et quand celui-ci hésitera à prononcer l'immolation de la victime, ils s'écrieront : Que son sang retombe sur nous tous et sur tous nos enfants !

3° Ils devaient sacrifier l'agneau le quatorzième jour du mois, au moment de la pleine lune. — Quand Jésus-Christ se laissa immoler sur le Calvaire et qu'il institua la perpétuité du sacrifice eucharistique, il répandit sur toute l'Église une clarté douce et pénétrante, qui illumina les ténèbres au milieu desquelles les enfants des hommes étaient plongés jusque-là.

4° L'agneau fut choisi de préférence à tous les autres animaux, pour symboliser la pureté, la douceur et la patience de ce lui qui devait s'appeler l'agneau divin. —

« L'agneau, dit M^r de la Bouillerie, est l'emblème de l'innocence. A le voir joyeusement bondir près de sa mère, au milieu du troupeau avec sa première laine si blanche, avec cette délicate nature qu'un rien égale, qu'une caresse apprivoise, que la moindre petite herbe fleurie satisfait, on songe à ces jeunes âmes d'enfants, purs et simples, où s'infiltré l'éclat de la blancheur baptismale... Mais l'innocence de l'agneau ne le préserve pas de la mort cruelle qui le menace. Lui aussi, comme sa mère, on le destine à la boucherie; et sans murmurer et sans se plaindre, il tend son cou au fer meurtrier. Ainsi l'agneau rappelle, à la fois, et l'innocence et l'immolation; et c'est à ce titre qu'il est surtout le symbole de Jésus-Christ, agneau sans tache et agneau immolé... La vie du Sauveur ressemble à celle de l'agneau, « il ne crie pas, il ne discute pas (1). » Écoutez la voix de l'agneau : « Heureux ceux qui sont doux ; heureux ceux qui ont le cœur pur ; heureux ceux qui souffrent pour la justice (2) ! » L'agneau est venu imposer un joug, « mais mon joug est doux, dit-il, et mon fardeau est léger (3). »

(1) Isaïe, xiii, 2. — (2) S. Matth., v, 7-10. — (3) *Ibid.*, xi, 30.

Hélas ! sa mansuétude et sa bonté ne désarment point ses ennemis ; quand il est près de mourir, il se donne lui-même en nourriture à ses disciples, réalisant, en sa personne, la prophétique figure du festin de l'agneau pascal. Puis on l'entraîne au sacrifice ; il demeure muet devant ses bourreaux, comme l'agneau devant celui qui le tond (1) ; son sang coule avec abondance ; il efface les péchés du monde, ... et au jour où l'agneau immolé sort glorieux du tombeau, l'Église chante un cantique de triomphe : « L'agneau a racheté les brebis. *Agnus redemit oves...* »

50 L'agneau pascal devait être sans tache, mâle, et âgé d'un an. — Lorsque le Sauveur s'offrit en victime d'expiation pour les pécheurs, il n'y avait en lui aucune tache de péché, et il pouvait dire : « Qui donc d'entre vous pourra m'accuser d'un seul péché (2) ? » Aussi son sacrifice fut-il agréé de Dieu, auprès de qui rien de souillé ne saurait trouver grâce. — Il était armé d'une mâle virilité, et son courage, type des âmes fortes, a donné le modèle des martyrs dont il fut le roi. — Il était à la

(1) Isaïe, liii, 7. — (2) S. Jean, viii, 46.

leur de l'âge, à cette heure où la mort, plus inattendue et plus cruelle, est aussi plus méritoire, quand on l'accepte volontairement.

6° Quand Dieu prescrivit à Moïse les rites qui devaient accompagner la fête pascale des Juifs, il permit de substituer à l'agneau sans tache un chevreau qui eût les mêmes qualités; et le sang du chevreau, aussi bien que celui de l'agneau, avait la vertu de préserver les enfants d'Israël. — Cette figure du chevreau indiquait comment Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre, devait prendre la similitude de la chair du péché (1). Aussi le Père, qui est dans les cieux, le charge-t-il du lourd fardeau de toutes les iniquités humaines (2), et dès lors, ne voyant plus en lui que la ressemblance du péché, il le rejette loin de sa face comme l'objet de sa malédiction. Jésus-Christ devient dès lors, tout ensemble, le chevreau immolé et le bouc émissaire, accumulant en sa personne toutes les hontes et tous les supplices de ces deux victimes expiatrices.

7° L'agneau devait être immolé. — L'a-

(1) Rom., VIII, 3. — (2) Isale, III, 6.

gneau divin, nous l'immolons et nous le mangeons dans l'Eucharistie. Aussi, quand le proconsul d'Achaïe menaçait saint André de le faire crucifier, s'il ne sacrifiait point aux idoles, l'ardent Apôtre répondit : « Pour moi, je sacrifie tous les jours au seul Dieu vrai et tout-puissant; mais non point une fumée d'encens, ni la chair d'un taureau qui mugit. Je lui offre en sacrifice l'agneau immaculé, dont le peuple des croyants mange la chair, et après qu'ils en ont tous mangé, cet agneau immolé demeure entier et vivant. »

8° Les Hébreux prenaient du sang de l'agneau dans un faisceau d'hysope, et ils en arrosaient le seuil, les deux poteaux et le haut de leurs portes. — Et nous aussi, profitant des immolations si pleines d'humilité de notre Dieu, nous teignons de son sang divin nos lèvres, notre langue et notre cœur. Les saints interprètes ajoutent que le souvenir de la Passion du Sauveur, qui nous est rappelé dans l'immolation eucharistique, est comme le sang de l'agneau répandu sur les deux poteaux de la porte. Ces deux poteaux, disent-ils, c'est la bouche de l'homme et le cœur de l'homme; le cœur où vit la foi, la bouche qui la confesse,

car il est écrit : « Il faut croire de cœur pour obtenir la justice, et confesser de bouche pour obtenir le salut (1). » C'est encore le sang de l'agneau qui teint le haut de la porte, lorsque les mérites de la Passion de Jésus-Christ élèvent notre âme à l'espérance des biens célestes.

9° Le sang de l'agneau délivrait les maisons qui en étaient teintes et leur servait de préservatif au passage de l'ange exterminateur. — Tous ceux qui n'auront point à leur service les mérites de Jésus-Christ, lorsque l'ange de la mort viendra les frapper, seront condamnés impitoyablement à la mort éternelle, à cette mort dont l'Eucharistie préserve, puisqu'elle est le germe de la résurrection et le pain de la vie immortelle.

10° On mangeait l'agneau pascal durant la nuit. — C'est au sein de la nuit du sacrement, sous les ténèbres des espèces, que l'Eucharistie nous offre la manducation de l'agneau divin. Nous ne l'y voyons pas, et pourtant notre foi se repose délicieusement dans cette nuit sacramentelle, et sous les ombres obscures de l'hostie, notre cœur a

(1) Rom., x, 10.

trouvé, avec sa nourriture substantielle, la révélation mystérieuse de l'amour.

11° « Vous n'en mangerez rien, ordonne le législateur des Hébreux, ni cru ni bouilli, mais seulement rôti. » — Cette prescription si précise a exercé la sagacité des commentateurs du sens mystique des saintes Écritures. Ils s'accordent à dire que ce serait vouloir manger la chair du Sauveur dans sa crudité, que de ne voir en lui que l'homme séparé de Dieu, comme ces disciples qui ne lui demandaient que des jouissances et des biens terrestres, le considérant comme un roi de ce monde. — Ce serait vouloir le manger, détrempe dans une eau qui désagrège, que d'étudier les mystères de la Passion et de l'Eucharistie à la lumière d'une raison et d'une sagesse purement humaines. — Mais celui-là mange la chair mystique, préparée par une cuisson ardente, qui contemple et adore avec amour la charité brûlante avec laquelle Jésus-Christ s'est laissé consumer pour nous. « Le Christ, chante saint Thomas, en naissant, s'est donné à nous pour être notre compagnon; en mangeant, il s'est donné pour être notre nourriture; en mourant, il s'est donné pour être notre rançon; en régnant au ciel, il

s'y donne encore pour être notre récompense. »

12° Ce qui n'avait pas été mangé, dans la nuit, de l'agneau pascal, devait être au lendemain matin consumé par le feu. — C'est, dit saint Grégoire (1), que nous renvoyons humblement à la toute-puissance de l'Esprit-Saint tout ce que nous ne pouvons comprendre dans les mystères du Christ, et spécialement dans le mystère de son Eucharistie.

13° L'agneau devait être mangé tout entier. — Le Christ ne saurait être partagé, il faut croire en lui et de lui tout ce que la sainte Église nous enseigne, sans rien retrancher ni diminuer de son enseignement. Vainement l'hérétique, celui qui rejette un ou plusieurs articles de notre sainte foi, ose-t-il s'approcher de la table sainte, sa communion est un sacrilège, elle déchire l'Agneau divin.

14° Il n'y avait que les Hébreux et ceux qui étaient circoncis qui étaient admis à la manducation de la Pâque. — Les chrétiens seuls, ceux qui ont été baptisés, peuvent s'asseoir au banquet sacré. S'ils

(1) *Serm. XXII sur les Évang.*

ont contracté la souillure du péché, il leur faut auparavant subir la purification que donne le sacrement de la Pénitence.

15° L'agneau était mangé avec les pains azymes et des laitues sauvages. — Les pains sans levain symbolisent la pureté du cœur, et les laitues sauvages indiquent la contrition du péché, deux conditions indispensables, quand on veut méditer avec fruit la Passion du Sauveur et s'approcher dignement de la table où l'agneau immolé se donne en nourriture à nos âmes.

16° Rien ne devait être laissé de l'animal, et tout devait être consommé : l'intérieur, les pieds, la tête. — La tête, disent les saints interprètes, c'est la divinité de Jésus-Christ; les pieds représentent son humanité; l'intérieur exprime le secret de ses mystères les plus profonds. Tout cela, il nous faut le consommer, c'est-à-dire le croire.

17° L'agneau était mangé en même temps dans diverses maisons. — C'était une prophétie de l'admirable universalité du sacrifice Eucharistique, lequel devait être offert en même temps dans un grand nombre d'églises, où l'on célèbre la messe, où l'on communie, où l'on adore, sans que

l'une d'elles, pas même la plus riche, soit favorisée au détriment de la plus pauvre et de la plus humble de toutes.

18° Il était défendu aux Juifs d'emporter la plus petite parcelle de l'agneau pascal hors de la maison. — Il n'est pas permis de donner l'Eucharistie aux infidèles, aux schismatiques, à aucun de ceux qui sont hors de l'Eglise.

19° On ne devait point rompre les os de l'animal figuratif. — L'agneau de Dieu, immolé sur la croix, mourut, raconte saint Jean (1), avant que les bourreaux fussent venus pour le briser, comme ils avaient le désir de le faire.

20° Pour manger la Pâque, il fallait ceindre ses reins. — Pour communier dignement, il faut mortifier les désirs de la chair et immoler la concupiscence qui entraîne au vice impur, ce grand obstacle à la vertu de l'Eucharistie dans les âmes.

21° Il fallait tenir un bâton à la main. — Mangeons l'Eucharistie, comme des voyageurs qui marchent vers le ciel : elle est le viatique des voyageurs et des mourants, mangeons-la en nous livrant aux bonnes

(1) S. Jean, xix, 36.

œuvres et aux labeurs de la vie chrétienne, en avançant courageusement dans la vertu. « Sur le point de sortir de ce monde, dit saint Jean Chrysostome (1), ceux qui ont participé aux saints mystères avec une conscience pure, sont mis sous la garde des anges, qui les escortent par respect pour Celui qu'ils ont reçu dans leur sein. » Voilà pourquoi les Pères appelaient l'Eucharistie « un remède d'immortalité », parce que sa vertu béatifie l'âme et ressuscite le corps pour la gloire éternelle.

22° Il fallait être chaussé. — C'est à travers les pierres et les épines, les difficultés de tout genre, que la sainte communion nous fait marcher sans péril et sans blessures dans la route qui mène au ciel.

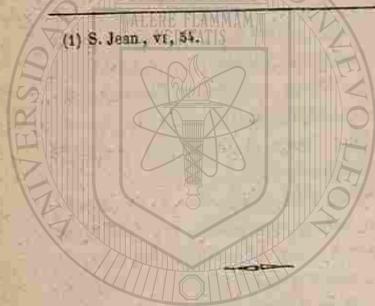
23° Il fallait manger en grande hâte. — Dans la manducation sacramentelle, l'âme vraiment chrétienne cherche beaucoup moins sa consolation sensible, que la nourriture et les forces pour supporter les labeurs du chemin et se hâter vers la patrie céleste.

24° Les premiers-nés des Egyptiens périrent, parce qu'ils n'avaient pas mangé de la chair de l'agneau. — Celui qui néglige

(1) Du Sacerdoce, vi, 4.

l'Eucharistie mourra de la mort éternelle, car c'est le Seigneur lui-même qui a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (1). »

(1) S. Jean, vi, 54. TIS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE

LE FESTIN D'ASSUÉRUS

Invitavit omnem populum... a maximo usque ad minimum.

Le roi invita tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

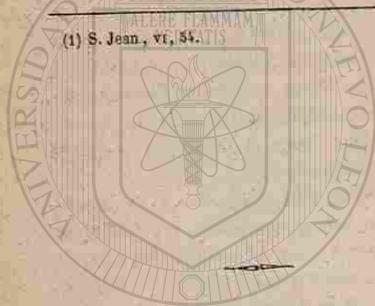
(ESTHER, 1, 5.)

I

Il est raconté, au livre d'Esther, que, la troisième année de son règne, Assuérus donna un grand festin à tous les princes de sa cour et à ses ministres, aux premiers d'entre les Perses et aux plus illustres des Mèdes, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces, et il y assista, pour montrer la splendeur et les richesses de son empire, et la gloire et la grandeur de son royaume. Cette fête dura cent quatre-vingts jours. Lorsque les jours de la fête finissaient, le roi invita tout le peuple, qui se trouvait dans Suze, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et il ordonna qu'on préparât

l'Eucharistie mourra de la mort éternelle, car c'est le Seigneur lui-même qui a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (1). »

(1) S. Jean, vi, 54. TIS



LE FESTIN D'ASSUÉRUS

Invitavit omnem populum... a maximo usque ad minimum.

Le roi invita tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

(ESTHER, 1, 5.)

I

Il est raconté, au livre d'Esther, que, la troisième année de son règne, Assuérus donna un grand festin à tous les princes de sa cour et à ses ministres, aux premiers d'entre les Perses et aux plus illustres des Mèdes, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces, et il y assista, pour montrer la splendeur et les richesses de son empire, et la gloire et la grandeur de son royaume. Cette fête dura cent quatre-vingts jours. Lorsque les jours de la fête finissaient, le roi invita tout le peuple, qui se trouvait dans Suze, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et il ordonna qu'on préparât

durant sept jours un festin à l'entrée de ses jardins et du bois qui avait été planté par la main des souverains avec une magnificence toute royale. Et de tous côtés étaient suspendues des tentures de la couleur du ciel, blanches et de couleur hyacinthe, soutenues par des cordons de lin teints en pourpre, et attachés à des colonnes de marbre; des lits d'or et d'argent étaient rangés sur un pavé de jaspe, de porphyre et d'albâtre, orné de peintures d'une variété admirable. Et ceux qui avaient été invités buvaient dans des vases d'or, et les mets étaient servis sur des plats toujours divers, et des vins choisis étaient apportés avec une splendeur royale. On ne contraignait personne à boire; mais le roi avait commandé que les grands de sa maison fussent assis à chaque table, et que chacun prit ce qu'il voudrait (1).

Les saints interprètes se sont plu à commenter ce récit, en vue de l'Eucharistie, dont le grand festin d'Assuérus nous retrace effectivement une image.

C'était un roi puissant qu'Assuérus. L'Écriture nous dit qu'il régnait de l'Inde

(1) Esther, I, 3-8.

jusqu'à l'Éthiopie, et que sa domination s'étendait sur cent vingt-sept provinces. Son nom même, en hébreu, indique un grand chef, un grand monarque.

Comment, dès lors, ma pensée ne se reporterait-elle pas sur la royauté de Jésus-Christ? « Oui, redirai-je (1), Jésus-Christ est vraiment roi, et il s'attribue ce titre à lui-même quand il va mourir: Je suis roi! dit-il à Pilate. Sans doute sa royauté est obscurcie au moment de sa Passion, comme elle le sera plus tard dans son Sacrement; mais, sous les voiles du sacrement, comme sous le lambeau de pourpre et la couronne d'épines, nous ne méconnaissons pas cette dignité auguste. Nous disons avec lui-même: Celui-ci est plus que Salomon (2); plus que Salomon, en effet, par son infinie sagesse et par l'éclat divin qui l'environne aux cieux. Pourquoi donc ne pas ajouter pareillement: Celui-ci est plus qu'Assuérus,

(1) *Méditations sur l'Eucharistie*, par Mgr de la Boullerie. (La méditation intitulée *Esther* présente une autre figure eucharistique à laquelle nous renvoyons nos lecteurs, comme à l'une des plus suaves élévations de l'âme vers le Dieu qui se donne à nous dans le Sacrement d'amour.)

(2) S. Matth., XII, 42.

plus qu'Assuérus par la puissance! plus qu'Assuérus par la libéralité de ses dons! »

II

Suze, où le roi Assuérus donna son grand festin, était la ville principale de son royaume (1). Or le nom de cette capitale signifie lis, le nom de la fleur qui symbolise la pureté et la virginité.

Quelle est donc la ville des lis, où notre roi a dressé sa table, sinon l'Église, cité du Dieu puissant, où fleurissent les lis de la pureté et de la virginité? C'est là que le véritable Assuérus donne le festin royal, auquel ne sont invitées que les âmes chastes et pures, le festin auquel recourent ceux qui défont dans la voie immaculée, le festin où les vierges apprennent à garder leur beauté virginale.

O vous toutes, âmes défaillantes, qui trouvez la route bien longue et la chaleur bien dure, venez à ce festin! On en sort, non point ivre d'une ivresse grossière et

(1) Esther, 1, 1.

coupable, mais saintement joyeux pour courir dans la voie des préceptes.

Le Psalmiste le chantait prophétiquement : « O Sion, disait-il, ô Église du Dieu de l'Eucharistie, tes murs sont le séjour de tous ceux qui possèdent la joie (1). »

Mon âme, altérée du Dieu vivant, se nourrissait de larmes, quand j'ai dit : Je marcherai vers le tabernacle du Seigneur; j'entrerai dans la maison de Dieu même, parmi les cris d'allégresse et au milieu des cantiques de joie, qui s'élèvent dans nos solennités eucharistiques (2). Là, les justes se rassasient du Seigneur, ils s'abreuvent de ses joies et s'enivrent de ses délices (3).

III

Et ne craignez point de lendemain pour cette fête. Les joies de la terre passent vite, les fêtes du monde laissent l'âme vide et triste; mais le festin qu'Assuérus donna à son peuple dura sept jours, une semaine entière.

Sept jours, c'est-à-dire l'image du cours

(1) Ps. LXXVI, 7. — (2) Ps. XLI, 4. — (3) Ps. XLVII, 3.

complet d'une vie humaine, selon l'interprétation de tous les symbolistes.

C'est pendant notre vie entière que le festin eucharistique nous est offert, et, tant que le monde sera monde, cette table sera dressée devant l'humanité, suivant la promesse infaillible du Sauveur : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (1). »

IV

Le festin d'Assuérus fut vraiment « un grand festin, *grande convivium!* » Ce puissant monarque voulut montrer en cette occasion la splendeur et les richesses de son empire, ainsi que la gloire et la grandeur de son royaume.

Quoi de plus excellent que l'Eucharistie? Quel festin l'égalait jamais?

Jésus, notre Assuérus, y montre la splendeur de son empire, tout d'amour, et les richesses de sa miséricorde. Il y fait éclater la gloire de sa royauté divine par l'inouï des miracles que suppose le seul apprêt

(1) S. Matth., xxviii, 20.

de cette table sacrée. Mais, surtout, cet admirable festin nous découvre la solide grandeur du royaume dont il nous fait co-héritiers.

Quand le Roi immortel des siècles est venu établir son règne sur la terre, il disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde (1). » Et pourtant, il voulait que ses disciples demandassent chaque jour que « ce règne arrive (2). » Et il a dressé son trône royal sous les pavillons eucharistiques! Ah! c'est que le règne de Jésus par l'amour n'est point comme les empires de ce monde! C'est que la royauté dont nous sommes faits participants au sacrement de l'autel est toute spirituelle! Mais, surtout, c'est que, contenue ici-bas sous les voiles des espèces sacramentelles, la splendeur de cette royauté n'est qu'un avant-goût de celle du ciel, où l'empire de Jésus sera sans nuages et notre félicité royale sans bornes.

(1) S. Jean, xviii, 36. — (2) S. Matth., vi, 10.

V

Et qui donc sera admis à cette participation d'une dignité si éminente? O peuple chrétien, tressaille de joie, frémis d'orgueil, d'un orgueil juste et légitime, car voici que ton Dieu a fait de son peuple un vrai peuple de rois! « Il l'a dit : Vous êtes tous des dieux, tous les enfants du Très-Haut (1), » tous héritiers de son royaume, tous princes de sa cour, tous rois!

Écoutez plutôt l'invitation d'Assuérus! Ses courriers ont parcouru les cent vingt-sept provinces. De toutes parts, de l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, des points les plus reculés de son empire, les princes sont venus à l'appel de leur roi!

Mais les princes et les gouverneurs des provinces, et les grands du royaume, cela ne suffit pas. Il faut que tout le peuple prenne part au festin d'Assuérus. Et voilà que les hérauts de Suze s'en vont, criant partout, sur les places publiques, et jusque dans les réduits les plus humbles : Venez

(1) Ps. LXXXI, 6.

tous, Assuérus veut que tout son peuple prenne part au festin du roi; venez tous, « depuis le plus grand jusqu'au plus petit, *a maximo usque ad minimum!* »

« Depuis le plus grand jusqu'au plus petit! » Mais n'est-ce point là l'invitation du roi de nos divins tabernacles? Tous, riches et pauvres, sexe faible et guerriers virils, malades et vigoureux, vieillards et jeunes gens, petits et grands, venez tous, la table est dressée, elle est ouverte, et c'est un festin de rois!

VI

L'historien du livre d'*Esther* énumère avec complaisance les magnifiques décors de ce festin célèbre. A-t-il voulu satisfaire uniquement la curiosité de ses lecteurs? Les pieux commentateurs répondent : Non, et ils interprètent soigneusement, jusque dans ses moindres détails, le sens figuratif de cette magnificence royale.

Et d'abord, disent-ils, le festin est donné dans les jardins du roi, parce que l'Eucharistie devait être distribuée dans l'Église, qui est le jardin de Dieu. « Ma sœur et

mon Épouse est comme un jardin fermé, » nous dit l'Époux des saints Cantiques (1). Quelle est cette sœur et cette Épouse, sinon l'Église? « C'est, en effet, l'Église, nous dit saint Augustin, qui possède en même temps les roses du martyre, les lis de la pureté, les lierres de l'union conjugale et les violettes de la virginité (2). » L'Église est un jardin! « Entre le champ et le jardin, explique saint Bernard, il y a cette différence que le jardin n'a pas besoin d'être cultivé par l'art, tandis que la culture est indispensable au jardin (3). » L'Église n'est un si beau jardin que parce qu'elle est admirablement cultivée. Elle est le jardin unique, où les plus beaux arbres grandissent et portent les fruits de la sainteté, où les parfums de la vertu éclatent de toutes parts, où s'ouvrent les calices embaumés des vertus divines, où la bonne renommée des saints entretient un délicieux concert de louanges à la gloire du jardinier céleste. Car le jardin de l'Église est fermé, et il est gardé par Jésus-Christ lui-même contre les attaques de l'enfer. Ni l'incrédulité ne porte

(1) Cant., iv, 12. — (2) Sermon CCCIV, III, 2. — (3) In Cant. s. XLVIII.

atteinte à la vérité de ses dogmes, ni les péchés des hommes à la pureté de sa morale. Sa discipline sacrée est comme une solide muraille que l'hérésie et l'infidélité ne franchissent pas.

« De tous côtés étaient suspendues des tentures, attachées à des colonnes de marbre. » — C'était la figure des suffrages pieux et des puissantes intercessions qui protègent, dans l'Église de Dieu, tous ceux qui, restant unis à la communion des saints, s'approchent de la table eucharistique pour s'unir au trois fois saint, malgré leur misère native et leurs ingratitude passées. Oh! ne craignez plus, vous que le souvenir et le sentiment de votre faiblesse épouvante si fort, voici que la table sainte est couverte de tentures qui ombragent les âmes contre les ardeurs malsaines, et le secours du Tout-Puissant vous y est donné avec abondance, pour vous défendre contre le retour de l'homme ennemi.

Quelle admirable et joyeuse variété de couleurs! Le blanc, l'azur, la pourpre, l'hyacinthe se mêlent harmonieusement dans ces voiles, ces tentes et ces draperies soyeuses! — O Église de mon Dieu! qui pourrait ne pas reconnaître là cette mer-

veilleuse et réjouissante variété de dons que notre Assuérus fait à ses disciples dans l'Eucharistie? Là viennent s'asseoir, s'instruire, se fortifier les vierges, les martyrs, les confesseurs et les docteurs. La pourpre éclatante des martyrs s'y mêle joyeusement à la candeur immaculée des âmes virginales, et le doux éclat de la doctrine céleste à l'humble fidélité de ceux qui servent aux rangs inférieurs.

Il y avait des lits d'or et d'argent pour tous les convives. — Encore une figure, celle du repos ineffable et de la paix suave dont jouissent tous ceux qui participent dignement au banquet eucharistique. Ils doivent y apporter la paix d'une bonne conscience; mais combien cette paix s'accroît et devient presque semblable au repos du ciel, quand le Dieu qui est la mansuétude même s'est livré à eux pour faire leur nourriture, et établir son règne dans l'intérieur qu'ils lui ont préparé!

Le pavé était orné de pierres précieuses et de peintures admirablement variées. — Quand une âme a communiqué dignement, la présence eucharistique produit en elle des vertus et des dons spirituels en merveilleuse abondance. Quand elle se lève de la table

sainte, les anges s'éprennent d'admiration et Dieu lui-même la regarde avec complaisance, tant elle est devenue belle sous le pinceau divin qui l'a décorée, tant elle est ornée par l'art infini de celui qui l'a enrichie de joyaux inestimables.

VII

Le vin précieux qu'on versa aux convives d'Assuérus était, selon la remarque de la sainte Ecriture, vraiment digne de la magnificence royale, et les mets étaient aussi exquis que variés. — O festin de l'Eucharistie, je vous reconnais bien à ce détail du festin d'Assuérus! Là, notre mets est vraiment digne de la magnificence royale, puisque c'est Dieu lui-même qui se livre à nous en nourriture. Manne céleste, ceux qui en mangent y trouvent toutes les délices de la vie des anges et toutes les suavités de la vie de l'esprit, car il est écrit au livre des Psaumes : « Il leur a donné le pain du ciel, et l'homme a mangé le pain des anges (1). »

(1) Ps. LXXVII, 24-25.

LE FESTIN DE LA SAGESSE

*Venite, comedite panem meum,
et bibite vinum quod miscui vo-
bis.*

Venez, mangez mon pain, et
buvez le vin que je vous ai pré-
paré.

(PROVERBES, IX, 5.)

Les Proverbes de Salomon, ce livre admirable qui renferme tant de merveilles, ne pouvaient manquer de prophétiser l'Eucharistie. Au chapitre neuvième de ce sublime recueil, nous lisons, en effet, quelques paroles mystérieuses, sous lesquelles l'âme attentive découvre aisément une révélation anticipée du Sacrement de l'amour.

« La Sagesse, dit le royal inspiré, s'est bâti une maison; elle a taillé sept colonnes. Elle a immolé ses victimes; elle a préparé le vin et disposé sa table. Et elle a envoyé ses servantes à la forteresse et aux murs de la ville, disant : Quiconque

est simple, qu'il vienne à moi; et elle a dit aux insensés : Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé (1). »

I

Celui qui est la Sagesse incréée, le Verbe de Dieu, s'étant revêtu de notre humanité, « s'est bâti une maison, *œdificavit sibi domum.* » — « Quelle maison, reprend saint Augustin, si ce n'est l'Église, cette maison que le Christ s'est bâtie avec son sang (2)? »

Combien elle doit lui être chère, cette maison qu'il a édiflée à si grand prix? Si Job, considérant la petite maisonnette où il avait mis sa félicité, disait : « Je veux mourir dans mon petit nid (3), » que pensez-vous des sentiments de Jésus-Christ pour cette splendide maison, dont la construction lui a coûté la vie, et où, ressuscité, il a fait ses délices d'habiter? Église de mon Dieu, je veux t'aimer, moi aussi,

(1) Prov., 9, 1-5. — (2) Quest. 4-11. — (3) Job, xxx, 18.

défendre tes remparts et, s'il le faut, mourir pour la défense de ta gloire.

II

La maison de la Sagesse repose sur sept colonnes.

L'Église est bâtie sur les sept Sacrements et les sept dons du Saint-Esprit.

Les sept Sacrements! C'est-à-dire le remède à tous les maux, la réparation de tous les besoins de l'exil, la réponse à toutes les aspirations de l'âme voyageuse.

Les sept dons de l'Esprit-Saint! C'est-à-dire la diversité des grâces et des inspirations par lesquelles Dieu soutient l'édifice spirituel de l'Église, en dictant les enseignements des docteurs, en assistant contre l'esprit d'erreur ceux qui sont chargés d'instruire et de confirmer les autres dans la foi, en guidant chaque âme en particulier par cette conduite mystérieuse de la Providence, qui fait trouver à chacun sa voie avec les grâces nécessaires à une fidèle correspondance aux vues divines.

III

Mais tout cela ne me semble qu'une préparation. Ce qui m'attire le plus dans la belle et solide maison bâtie par la Sagesse, c'est le doux festin qu'elle y prépare de ses propres mains.

C'est elle, en effet, nous dit l'écrivain sacré, qui immole ses victimes, qui prépare le vin, qui dresse la table... C'est Jésus-Christ lui-même qui, dans l'Église, a été constitué sacrificateur; c'est lui qui verse le sang précieux pour en faire notre breuvage; c'est lui qui est tout à la fois autel, victime et sacrificateur, et la table qu'il dresse est vraiment la table du Seigneur.

Contemple, ô mon âme, ce doux Sauveur, quand il prépare son festin.

C'était à son dernier soir, quelques heures avant sa douloureuse Passion. Il fait assise autour de lui ses apôtres; il les regarde avec amour comme étant là les représentants des immenses multitudes qui viendront désormais prendre part à son festin; il considère ensuite la table qui est

le premier des autels sur lesquels vont se dresser dorénavant tant de banquets ininterrompus (1). Il saisit entre ses mains divines la matière du Sacrement qu'il y va créer; il lève les yeux au ciel comme pour indiquer que le festin nouveau qu'il inaugure est l'avant-goût des festins du ciel; il opère le changement mystérieux et il se distribue lui-même en nourriture aux convives ravis.

Depuis ce soir-là, que de fois il a renouvelé cette préparation et disposé sa table! C'est lui, en effet, qui prépare toujours le festin. Les prêtres ne sont que ses instruments, et, quand ils offrent le sacrifice, ils parlent au nom de Jésus-Christ, s'identifiant en sa personne même: « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

IV

« La Sagesse a envoyé ses servantes. »
 — Quelles sont ces messagères, en qui la Sagesse a mis sa confiance, pour leur confier le message de son cœur ?

(1) Prov., xv, 15.

Les saints interprètes voient en elles divers symboles, qui tous parlent éloquentement des divins attraits de l'Eucharistie.

Ce sont, disent-ils, les vertus qui obéissent à la sagesse, comme à leur maîtresse. — A la sublime école des tabernacles, l'on apprend toutes les vertus. Aussi, quand une âme cherche à acquérir ou à conserver la vertu qui l'attire, celle-ci s'empresse de la conduire à l'Eucharistie, comme au centre de la vie chrétienne, où l'on s'instruit et l'on se fortifie pour les combats dont la palme est là-haut.

Ce sont, disent-ils encore, les anges, « ces esprits, véritables ambassadeurs envoyés pour exercer un ministère en faveur des héritiers du salut (1). » — Les anges adorent autour des divins tabernacles, puis, embrasés du zèle apostolique dont le foyer est à l'autel, ils volent de toutes parts, appelant les âmes aux sources ouvertes dans la maison de Dieu.

Ce sont les Prophètes qui, sous l'ancienne loi, s'efforçaient de préparer les hommes à la venue de Jésus-Hostie; les apôtres et les hommes apostoliques qui, sous la loi nou-

(1) Hébr., i, 14.

velle, courent répandre partout la bonne nouvelle de ce salut qui est à l'autel; les prédicateurs qui ne cessent de publier les grandeurs de l'Eucharistie et les docteurs qui en démontrent les incomparables tendresses.

Ce sont les âmes eucharistiques, qui, pénétrées de reconnaissance pour les grands biens trouvés à la table sainte et désireuses de faire connaître Jésus, afin de le faire aimer, attirent d'autres âmes à cette connaissance et à cet amour, par les mille industries du zèle, si ingénieux quand le véritable amour l'inspire.

Ce sont, enfin, l'éloquence du cœur qui a goûté combien le Seigneur est doux, la science de ceux qui ont pénétré dans les admirables mystères cachés sous le Sacrement, les miracles et les prodiges de tous les ordres si souvent opérés par l'Eucharistie, les vertus des âmes saintes qui se nourrissent à l'autel et qui prêchent ensuite silencieusement la puissance du banquet sacré.

V

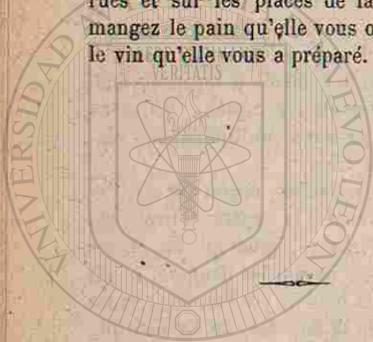
Écoutez maintenant ce que disent ces messagères. Elles s'en vont par toute l'Église, figurée dans la citadelle, et dans les remparts dont parle Salomon; elles parcourent cette cité que Dieu lui-même a fortifiée, mais autour de laquelle les démons, les mondains et les passions multiplient les assauts, et elles crient :

Si quis est parvulus, veniat ad me. Petits enfants, venez à la Sagesse! O vous qui vivez dans l'enfance, ignorant les choses de Dieu, faibles devant les dangers, humiliés et abaissés près de vos ennemis, venez au banquet de la Sagesse, on s'y instruit, on y devient fort, on y grandit.

Jusqu'ici, vous étiez comme des insensés; venez donc à la Sagesse, asseyez-vous au festin qu'elle a dressé, et écoutez sa voix dire avec une aimable instance :
« Venez, mangez le pain que je vous donne; buvez le vin que je vous ai préparé (1). »

(1) Sur le symbolisme du pain et du vin offerts par la Sagesse, voir la méditation intitulée *le Froment et le Vin*.

O monde, entends ce que dit la Sagesse, et laisse venir à elle les petits enfants que tu séduis. Et vous, âmes faibles et ignorantes, écoutez la voix qui retentit dans les rues et sur les places de la cité; venez, mangez le pain qu'elle vous offre, et buvez le vin qu'elle vous a préparé.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

LA TABLE DU PRINCE

Diligenter attende.

Considérez avec attention.

(PROVERBES, XXIII, 1.)

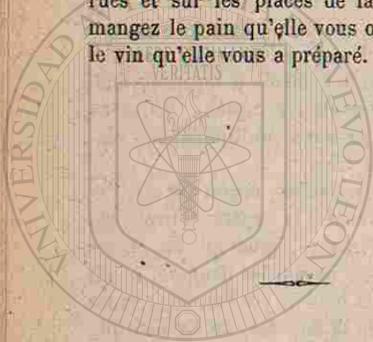
Ce même livre des *Proverbes*, où la Sagesse figurait le banquet eucharistique dans le festin qu'elle a préparé aux enfants et aux âmes dociles, renferme une autre allusion prophétique à la divine Eucharistie.

C'est au début du chapitre vingt-troisième que se trouvent les paroles mystérieuses où la sagacité des commentateurs a découvert une si merveilleuse application au mystère adorable des autels.

« Lorsque vous serez assis pour manger,
 « y est-il dit, considérez avec attention ce
 « qui sera servi devant vous. Mettez un
 « glaive à votre gorge, si toutefois vous
 « êtes maître de votre âme (1). »

(1) Prov., xxiii, 1-2.

O monde, entends ce que dit la Sagesse, et laisse venir à elle les petits enfants que tu séduis. Et vous, âmes faibles et ignorantes, écoutez la voix qui retentit dans les rues et sur les places de la cité; venez, mangez le pain qu'elle vous offre, et buvez le vin qu'elle vous a préparé.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

LA TABLE DU PRINCE

Diligenter attende.

Considérez avec attention.

(PROVERBES, XXIII, 1.)

Ce même livre des *Proverbes*, où la Sagesse figurait le banquet eucharistique dans le festin qu'elle a préparé aux enfants et aux âmes dociles, renferme une autre allusion prophétique à la divine Eucharistie.

C'est au début du chapitre vingt-troisième que se trouvent les paroles mystérieuses où la sagacité des commentateurs a découvert une si merveilleuse application au mystère adorable des autels.

« Lorsque vous serez assis pour manger,
 « y est-il dit, considérez avec attention ce
 « qui sera servi devant vous. Mettez un
 « glaive à votre gorge, si toutefois vous
 « êtes maître de votre âme (1). »

(1) Prov., xxiii, 1-2.

Quelle est donc, se demande saint Augustin, cette table royale, sinon la table de ce prince puissant, qui, ayant donné sa vie pour nous, a dressé un banquet où l'on peut se nourrir de son corps et de son sang (1)?

Mais il faut méditer attentivement chaque mot du livre inspiré. Il y a là des trésors d'enseignements pratiques et des considérations frappantes que les âmes vraiment eucharistiques aimeront à recueillir.

I

« Lorsque vous serez assis pour manger avec le prince... »

Le Sage prévoyait cette grande miséricorde que Dieu réservait au Testament nouveau. Un jour viendra, semble-t-il dire, où vous vous assoirez tous à la table du prince. Nul n'en sera exclus. Ce sera l'heure de la sublime égalité que le Seigneur, dans son ineffable tendresse pour l'homme, établira entre sa pauvre créature et lui.

(1) *Traité XLVIII sur l'Évangile de S. Jean.*

D'autres peuvent rêver-je ne sais quelles utopies qui tendent à insurger le sujet contre le roi, le serviteur contre le maître, l'enfant lui-même contre son père. Notre Dieu a résolu le problème avec une largesse royale, sans reculer devant aucun sacrifice, ni hésiter devant aucune humiliation. Il a regardé la bassesse de ses serviteurs et il ne l'a point dédaignée. Il s'est revêtu de leur faiblesse et a pris la forme d'esclave (1). Il a dressé une table princière où la nourriture était Dieu et le breuvage Dieu encore. Puis il s'est assis, et autour de lui les sujets se sont rangés pour prendre part au festin royal, que le Sage regardait dans le lointain des siècles, quand il disait : « Vous serez assis pour manger avec le prince. »

II

« Considérez avec attention ce qui sera servi devant vous. »

Esprit de l'homme, considère attentivement quelle est la table et quels sont les

(1) *Ép. aux Philipp., II, 7.*

aliments qu'on y sert. Les sens perçoivent des objets matériels : une petite hostie blanche, un peu de vin dans un calice d'or. Mais la foi déchire les voiles ; elle découvre sous ces apparences miraculeusement conservées par la volonté divine, qui veut l'éprouver, la substance même de Dieu qui a remplacé celle du froment et du vin, dont nos sens continuent à saisir les apparences.

Lorsque la Manne tomba du ciel, les enfants des Hébreux criaient : « *Man hu*, qu'est-ce ceci ? » Quand on présentera l'Eucharistie à notre foi, nous dirons, nous aussi : « Qu'est-ce ceci ? » Et, découvrant sous les espèces sacramentelles ce que la foi nous y montre, nous nous inclinons dans un acte de soumission de notre esprit.

Mais je ne me bornerai point à cet acte de foi, et mon cœur, ravi d'admiration devant ce prodige de la miséricorde, s'écriera, lui aussi : « Qu'est-ce ceci ? » D'où me vient ce bonheur que mon Dieu s'anéantisse pour se donner à moi ? Je me donne à lui sans réserve, puisqu'il se donne en ne rien réservant.

III

« Mettez un glaive à votre gorge, » continue le Sage.

Les saints interprètes ont longuement commenté cette parole mystérieuse. Le Sage, disent-ils, nous recommande en cet endroit d'employer le glaive du discernement et de la foi, qui distingue et sépare cette nourriture divine de la nourriture matérielle et commune. « Car celui qui mange et boit indignement mange et boit sa propre condamnation, en ne discernant pas le corps du Seigneur (1). » Celui qui mange indignement l'Eucharistie place comme un glaive dans sa gorge, pour percer et détruire, autant qu'il est en lui, Jésus-Christ, quand il la traverse. Il est donc coupable de meurtre vis-à-vis de Notre-Seigneur ; il pèche aussi gravement que s'il mettait à mort Jésus-Christ, comme les Juifs le firent.

Ce texte, continuent les commentateurs, signifie encore ceci : Placez le glaive de la

(1) I Cor., xi, 29.

continence dans votre gorge, afin qu'après avoir communiqué, vous ne vous répandiez pas en ris immodérés, en paroles légères, en festins grossiers, en conversations nuisibles à la gloire de Dieu ou au bien du prochain. Mais, au contraire, recueillez votre esprit, entretenez-vous avec Jésus-Christ et jouissez de lui.

Enfin, disent-ils encore, sachez qu'après la communion il vous faut user du glaive de la mortification, retranchant les passions et les vices qui déplaisent à Notre-Seigneur, afin de vous immoler à lui, de mourir avec lui et d'être crucifié comme lui.

IV

« Si toutefois, ajoutent les *Proverbes*, vous êtes maître de votre âme. »

Ce glaive du discernement, de la mortification et de la continence, n'est point donné à tout le monde. Il n'appartient qu'à celui qui est le maître de son âme, qui domine ses passions, qui sait modérer et régler ses désirs.

Sans doute, ce domaine de l'âme et ce

repos des passions est le fruit de l'Eucharistie, mais il requiert absolument notre coopération et un travail personnel. Si nous coopérons à la grâce qui nous est donnée dans l'Eucharistie, nous supprimerons les vices, nous dominerons nos passions, nous serons les maîtres et les rois de notre âme.

Ainsi vit-on sainte Catherine de Sienne acquérir, après une seule communion, un tel empire sur son âme, une telle indifférence que toujours elle gardait un visage égal, une âme calme et tranquille, au sein des prospérités comme au milieu des plus terribles adversités.

V

Les Septante, dans leur version, après le texte que nous méditons, ajoutent ces mots qui ne se trouvent pas dans la Vulgate : « Sachant qu'il vous faut préparer des mets semblables à ceux qui vous sont offerts par le prince. »

Admirables paroles que les saints interprètes ont longuement expliquées et que nous méditerons avec soin.

En ce festin de l'Eucharistie, disent-ils, Jésus-Christ fait pour nous dix miracles. Avec sa grâce, nous lui en préparerons autant de notre côté.

1^o Le premier miracle de l'Eucharistie, c'est la transsubstantiation. Le pain et le vin ne conservent que leurs accidents; ils perdent leur substance, que la puissance de la consécration change au corps et au sang de Jésus-Christ. — Ainsi le pécheur pénitent doit se transsubstantier, quand il participe à ce festin. De charnel, il deviendra spirituel; de superbe, immortifié, luxurieux, jaloux, colère qu'il était, il deviendra, par la vertu du corps sacré de Jésus-Christ, humble, sobre, chaste, libéral et doux. O âmes qui goûtez l'Eucharistie, revêtez-vous de Jésus-Christ, transsubstantiez-vous en lui, de manière à pouvoir dire avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1). » Les apparences extérieures seront les mêmes, mais l'homme intérieur sera changé, il sera transformé en Jésus-Christ.

2^o Avec le corps et le sang du Christ, dans l'Eucharistie, en vertu de ce que les

(1) Galat., II, 20.

théologiens nomment la concomitance, se trouve aussi son âme, avec toute sa sainteté, sa vision et son amour béatifiques, avec tous ses ornements et toutes ses qualités naturelles et surnaturelles. En vertu de l'union hypostatique, le Verbe s'y trouve également avec toute sa divinité et toutes ses perfections divines. Toutes ces grandes choses, Jésus-Christ nous les présente dans l'Eucharistie; toutes ces choses, nous les recevons dans l'Eucharistie. — Ainsi devons-nous offrir et consacrer à Jésus-Christ non-seulement notre corps, mais notre âme avec toutes ses facultés : l'intelligence, la volonté et la mémoire, nos sens internes et extérieurs, toutes nos forces, nos pensées, nos intentions, nos actions et nos opérations, afin que tout cela soit dirigé à l'amour, l'honneur et la louange de Jésus-Christ, afin que nous ne recherchions plus rien d'extérieur, ni applaudissements, ni plaisirs, ni délices, ni richesses, ni honneurs. ®

3^o Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ s'humilie à un degré incroyable. Son immensité, il l'enserme dans une très-petite hostie, et dans chaque point même de cette hostie. — O convive du Christ, apprends

donc à t'humilier; car, dit saint Bernard, c'est une indignité de voir l'homme s'enorgueillir là où un Dieu s'humilie. Jésus-Christ se cache dans le Sacrement, cache là également tes vertus et tes dons, ne voulant plaire qu'à Dieu et n'être plus connu que de lui seul. En beaucoup d'églises, spécialement dans certains bourgs perdus dans les solitudes, Jésus-Christ demeure caché, seul, inconnu; personne ne le visite; les saintes espèces sont comme à l'abandon; apprenez, vous aussi, à demeurer caché et à être négligé de tous. Quoi! Jésus-Christ demeurerait tout seul et inconnu, et vous voudriez paraître, être connu et honoré de tous!...

4° Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ est tout entier dans toute l'hostie, et tout entier dans chaque parcelle de l'hostie. — Ainsi, livrez-vous tout entier à Jésus-Christ dans toute votre vie, et tout entier à lui dans chaque partie, chaque heure et chaque acte de votre vie.

5° Jésus-Christ est impassible dans l'hostie. Qu'on déchire, qu'on transperce, qu'on souille, qu'on brûle, qu'on répande les saintes espèces, le corps de Jésus-Christ qui s'y cache ne peut être atteint ni même

touché. — Imitiez cette impassibilité et souffrez avec une indifférence si calme que vous sembliez devenu insensible.

6° Jésus-Christ est insensible sous les saintes espèces. — Mortifiez vos âmes et ne vivez plus que selon l'esprit : les sens entraînent à la concupiscence, au vice et à l'enfer; l'esprit porte à Dieu, à la vertu et au ciel.

7° Le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie a les qualités des corps glorieux : clarté, agilité, subtilité. — Offrez-lui de votre côté un corps et une âme purs par la chasteté, brillants par l'éclat du bon exemple, agiles par la ferveur, subtils par la contemplation.

8° Notre-Seigneur donne le pouvoir de consacrer non point à quelques hommes, mais à des milliers d'hommes, à tous les prêtres, quand même ils seraient pécheurs et criminels. — Montrez à votre tour et en échange un cœur large, dilaté par l'amour; aimez vos ennemis; rendez-leur le bien pour le mal. S'ils ne le méritent pas, Jésus-Christ le mérite. Pour l'amour de lui donc, aimez ceux qui ne vous aiment pas.

9° L'harmonie des membres divins du corps de Jésus-Christ subsiste dans l'Euc-

charistie, sans aucun désordre ni confusion. — Restez aussi à votre place, quelque humble et modeste qu'elle vous paraisse. Le bien et le mal résultent surtout de l'ordre et de l'harmonie.

10. Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ nourrit, s'unit, s'incorpore tous les fidèles du monde entier; il leur communique son esprit divin, et tous semblent devenus comme des dieux. — Imitons cette grande charité de notre doux Sauveur; aimons tous nos semblables; que notre dilection s'étende sur tous, sur les étrangers comme sur ceux de notre maison et de notre pays, sur les amis comme sur les ennemis, sur les riches et les puissants comme sur les pauvres et les délaissés.

Que Jésus-Christ nous soit tout en tous!

LA GRAPPE DE RAISIN DE CHYPRE

Botrus Cyprî dilectus meus in vineis Engaddi.

Mon bien-aimé ressemble à la grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi.

(CANT., 1, 13.)

Les saints Cantiques renferment une foule de passages, qui sont des symboles figuratifs de la divine Eucharistie (1). Mais, parmi ces textes, il en est un qui attire plus volontiers l'attention des commentateurs, c'est celui où l'Époux dit : « Mon bien-aimé ressemble à la grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi. » C'est surtout dans la réception de l'Eucharistie, mémorial de la Passion du Sauveur, que Jésus-Christ est pour l'âme

(1) Mor de la Boullerie a interprété les trois premiers chapitres du *Cantique* spécialement en vue de la sainte Eucharistie. Nous renvoyons le pieux lecteur à ce beau livre, où le charme de la diction le dispute à la profondeur de la doctrine.

charistie, sans aucun désordre ni confusion. — Restez aussi à votre place, quelque humble et modeste qu'elle vous paraisse. Le bien et le mal résultent surtout de l'ordre et de l'harmonie.

10. Dans l'Eucharistie, Jésus-Christ nourrit, s'unit, s'incorpore tous les fidèles du monde entier; il leur communique son esprit divin, et tous semblent devenus comme des dieux. — Imitons cette grande charité de notre doux Sauveur; aimons tous nos semblables; que notre dilection s'étende sur tous, sur les étrangers comme sur ceux de notre maison et de notre pays, sur les amis comme sur les ennemis, sur les riches et les puissants comme sur les pauvres et les délaissés.

Que Jésus-Christ nous soit tout en tous!

LA GRAPPE DE RAISIN DE CHYPRE

Botrus Cyprî dilectus meus in vinctis Engaddi.

Mon bien-aimé ressemble à la grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi.

(CANT., 1, 13.)

Les saints Cantiques renferment une foule de passages, qui sont des symboles figuratifs de la divine Eucharistie (1). Mais, parmi ces textes, il en est un qui attire plus volontiers l'attention des commentateurs, c'est celui où l'Époux dit : « Mon bien-aimé ressemble à la grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi. » C'est surtout dans la réception de l'Eucharistie, mémorial de la Passion du Sauveur, que Jésus-Christ est pour l'âme

(1) Mor de la Boullerie a interprété les trois premiers chapitres du *Cantique* spécialement en vue de la sainte Eucharistie. Nous renvoyons le pieux lecteur à ce beau livre, où le charme de la diction le dispute à la profondeur de la doctrine.

pieuse comme « le raisin de Chypre ». L'Eucharistie, en effet, est semblable à une grappe de raisin, parce qu'elle contient le sang de Jésus-Christ, extrait de son corps sous le pressoir de la Croix; parce qu'elle est une nourriture suave qui enivre l'âme de délices, de grâces et de joies célestes; parce qu'elle nous confie le germe de la résurrection à une vie bienheureuse et immortelle. C'est ce qui faisait dire à saint Bernard : « Si l'Époux est aimable dans la myrrhe, il l'est bien davantage dans la douceur du raisin. Mon Seigneur Jésus est donc pour moi de la myrrhe dans sa mort, et une grappe de raisin dans sa résurrection; et c'est de cette sorte qu'il s'est donné à moi comme un breuvage salutaire mêlé de larmes et de joie. Il est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification, afin qu'étant morts au péché, nous vivions pour la justice (1). Donc, si vous avez pleuré vos péchés, vous avez bu le breuvage amer; mais si, entrés dans une vie plus sainte, vous commencez à respirer dans l'espérance d'une vie immortelle, l'amertume de la myrrhe s'est

(1) Rom., iv, 25.

changée, pour vous, en la douceur du vin qui réjouit le cœur de l'homme (1). »

I

Mais j'ai hâte de pénétrer plus avant dans la pensée prophétique de l'Épouse des Cantiques sacrés, et j'emprunte la pieuse interprétation que lui a donnée le doux et éloquent prélat, dont les âmes eucharistiques distingueront toujours la parole, comme étant le commentaire le plus sûr et l'interprète le plus aimé de leurs propres sentiments.

« Le Seigneur est mon bien-aimé, dit-il, alors même que, me réservant une part dans les amertumes de sa Passion, il se pose sur mon cœur comme le bouquet de myrrhe! Comment donc ne l'aimerais-je pas plus ardemment encore, lorsque, changeant ma tristesse en joie et me plongeant dans une douce ivresse, il s'offre à moi comme la grappe de raisin cueillie dans les vignes d'Engaddi!... Je préfère le raisin à la myrrhe. Le raisin foulé sous le pressoir

(1) Serm. XLIV sur les Cant.

va devenir le vin dont il est écrit qu'il réjouit le cœur de l'homme (1) et qu'il fait germer les vierges (2) : il va devenir le vin eucharistique, ou plutôt il sera le sang d'un Dieu!...

Ah! puisque un Dieu daigne se cacher sous de si humbles apparences, choisissez, pour le vin de l'autel, les raisins les plus mûrs dans les vignes les plus embaumées!... Choisissez pour mon bien-aimé la grappe de raisin de Chypre, dans les vignes d'Engaddi.

II

Lorsque Moïse s'approcha de la terre que Dieu avait promise à son peuple (3), il députa vers elle des envoyés chargés d'explorer le pays, de s'assurer si le sol était fertile, et d'en rapporter quelques fruits.

Arrivés sur les confins de la terre qu'ils devaient visiter, les envoyés coupèrent une branche de vigne ornée d'une magni-

(1) Ps. ciii, 15. — (2) Zach., ix, 17. — (3) Nomb., xiii, 18-21.

fique grappe, et deux hommes la rapportèrent sur un levier. Puis, ayant rassemblé les enfants d'Israël, ils leur dirent : « La terre que nous venons de parcourir est vraiment celle où coulent le lait et le miel : vous pouvez la reconnaître à ces fruits (1)! »

Une grappe de raisin cueillie sur la terre promise fut l'indice de sa fertilité!... O vin sacré qui coulez à l'autel, vous êtes pour moi le plus riche emblème de la fécondité de l'Église. Le lait et le miel coulent sur mes lèvres, quand j'en approche le divin calice. Ah! qu'il est beau, le calice qui m'enivre (2); c'est lui qui échauffe mon cœur et lui inspire un brûlant amour!... Mon bien-aimé est le fruit par excellence, le fruit qui est beau à voir et plus encore à goûter!... Il est la grappe du raisin de Chypre, dans les vignes d'Engaddi.

III

Les vignes d'Engaddi étaient les vignes de Salomon. Mieux encore, elles sont

(1) Nomb., xiii, 24-28. — (2) Ps. xxii, 5.

celles de l'Église; car le Sauveur est plus que Salomon (1). Dans tous les lieux où s'élève un autel, l'Église a planté ses vignes. Elles fleurissent et sanctifient également sur la terre d'Israël et au sein de la gentilité qui s'étend d'une mer à l'autre (2). Le raisin de Chypre mûrit et s'acclimate dans les vignes d'Engaddi.

Aussi le Dieu du tabernacle s'adresse-t-il à tous les hommes : « Que celui qui a soif vienne à moi (3). » Les vignes eucharistiques promettent à tous un breuvage divin!...

Et cependant toutes les vignes ensemble ne rapportent qu'un seul fruit, mais qui suffit pour réjouir l'univers, un fruit qui se multiplie et ne se consume jamais (4)!... O âmes fidèles, accourez toutes et venez boire le vin qui vous a été préparé! Voici le Dieu d'amour qui foule sous son pressoir le raisin de Chypre cueilli dans les vignes d'Engaddi.

(1) S. Luc, XI, 31. — (2) Eccl., XLIV, 23. — (3) S. Jean, VII, 37. — (4) Prov., IX, 5.

IV

Mon bien-aimé est semblable à une grappe de raisin! Ses grains vermeils s'échelonnent pour composer la grappe, répandant tous le même parfum et n'ayant tous qu'une même saveur!

O sainte Eucharistie! aucune image ne vous convient mieux. Vous êtes le Dieu unique, mais vous réunissez en vous tous les dons, tous les mystères et toutes les grâces! Vous êtes le doux commerce qui se continue entre Dieu et l'homme; vous êtes l'Enfant-Jésus bercé entre les mains du prêtre; vous êtes la sainte victime de l'autel; vous êtes le glorieux corps échappé au sépulcre. Si je suis faible, vous êtes ma force; et si je pleure, vous séchez mes larmes; si les ardeurs du monde me brûlent, vous êtes mon ombrage; et si j'ai froid, vous êtes le beau feu qui m'échauffe. Le Sacrement de l'amour me révèle votre bonté, mais aussi votre puissance, mais aussi votre infinie sagesse; là, vous êtes doux et humble; là, obéissant et patient; là, vous faites vos délices d'habiter avec

moi; là, enfin, vous me donnez le gage d'une éternelle félicité!...

Oh! que de grains merveilleux pour former cette divine grappe, la grappe eucharistique, la grappe du raisin de Chypre cueillie dans les vignes d'Engaddi!

Quand Jésus-Christ ressuscité remonta vers les cieux, tous les anges (1) chantèrent en chœur: « Quel est celui qui vient d'Edom, quel est celui qui vient de Bosra, avec sa robe teinte de sang (2)?... »

Et le Sauveur répondit: « C'est moi dont la parole proclame la justice, moi qui suis venu dans le monde pour le défendre et le sauver. »

Et les anges répliquèrent encore: « Pourquoi la robe que vous portez est-elle rouge, et pourquoi êtes-vous vêtu comme ceux qui foulent dans le pressoir? »

Et, de nouveau, le Sauveur répondit: « J'ai été seul à fouler le vin, et personne

(1) S. Jérôme, *Commentaires sur Isaïe*, VI, 3. —

(2) Isaïe, LXIII, 1-3.

ne m'est venu en aide!... Et le sang que j'ai versé pour vaincre mes ennemis a rougi ma robe; et mes vêtements en sont tachés! »

Seigneur Jésus, si j'ai le bonheur, un jour, de pénétrer à votre suite dans les cieux, j'y paraîtrai moi-même avec une robe teinte de sang: et vos anges m'ouvriront les portes éternelles; car ils auront reconnu que mon vêtement est semblable au vôtre!... Ce n'est pas moi qui ai foulé le pressoir. Vous seul, Seigneur, vous avez dit: « Ce calice est celui de mon sang. » Mais le sang du calice a empourpré ma robe!... C'est le sang de la vigne, c'est le sang de mon bien-aimé, c'est le jus du raisin de Chypre cueilli dans les vignes d'Engaddi.

LE PAIN D'ÉLIE

*Et ambulavit in fortitudine
cibi illius.*

Fortifié par cette nourriture,
il marcha.

(III^e LIV. DES ROIS, XIX, 8.)

L'Ancien Testament n'est guère qu'une figure du Nouveau. Ce que la loi de grâce a réalisé, l'autre l'avait annoncé sous mille symboles divins. Mais, je l'avoue, entre tous ces symboles, il en est un que je préfère, et les pages sur lesquelles je m'arrête le plus volontiers sont celles où, sous l'écorce de la lettre, mon cœur a deviné l'Eucharistie.

Une de ces pages a été écrite par l'historien du *Livre des Rois*. Il y est raconté, en effet, que Jézabel envoya à Élie pour lui dire : « Je veux être maudite par mes dieux, si de mainje ne vous ai fait perdre la vie. » Élie eut peur, et s'en alla errant à l'aventure. Étant venu à Bersabée en Juda,

il voulut demeurer seul et renvoya son serviteur. Il entra alors dans le désert et y fit une journée de chemin. Mais, la fatigue l'ayant gagné et n'en pouvant plus, il s'assit sous un genévrier et désira mourir. « C'est assez, Seigneur, disait-il, retirez mon âme de mon corps... » Et il se jeta par terre et s'endormit à l'ombre du genévrier. Or voici qu'un ange du Seigneur le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange. » Élie regarda, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et une coupe remplie d'eau. Il mangea donc et but, et il s'endormit encore. Alors, revenant une seconde fois, l'ange du Seigneur le toucha de nouveau et lui dit encore : « Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à faire. » Élie se leva, mangea et but. S'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à ce qu'il arrivât à l'Horeb, qu'on appelle aussi la montagne de Dieu (1).

Oh! le beau sujet de méditation quand on lit ce récit au pied des tabernacles! Essayons de le relire avec la pensée de l'Eucharistie à l'entrée de notre cœur.

(1) III^e liv. des Rois, XIX, 2, 8.

I

Saint Bernard n'a pas manqué d'étudier cette belle figure d'Élie fuyant Jézabel, et, dans une de ses meilleures exhortations à la vie chrétienne, il s'écriait : « Élie craint Jézabel, c'est-à-dire la malice du siècle, la tyrannie du démon; il se lève du milieu des tentations, et s'en va partout où le pousse la volonté du Seigneur (1). »

Voilà bien, en effet, notre image. Nous vivons dans une terre où les Jézabels sont nombreuses. Aussi méchantes assurément, mais plus habiles que l'impie adoratrice de Baal, elles dissimulent sous un miel trompeur l'amertume de leurs paroles. Ce n'est point elles qui diraient : « Je veux être maudite par mes dieux, par l'enfer qui m'inspire, si demain je ne vous ai point fait perdre la vie. » Jézabel voulait venger la mort des prophètes de Baal par la mort d'Élie. Les âmes qu'elle figure, les puissances ennemies dont elle est le symbole veulent, elles aussi, venger l'insulte faite

(1) *Petits Sermons*, LXV.

à leurs idoles par le refus que nous faisons de brûler notre encens devant elles. Sans doute, leurs appels sont pleins de douceur : « Le temps de la vie, disent-elles, n'est qu'une ombre qui passe. Venez donc, jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus exquis; parfumons-nous des meilleurs parfums, et ne laissons point passer les fleurs de notre printemps. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent; qu'il n'y ait aucune prairie que notre luxure n'effleure. Laissons partout des traces de notre joie. Venez avec nous, car voilà notre sort et notre partage (1). » Mais écoutez-les trahir dans le secret leurs véritables desseins : « Opprimons le juste; faisons-le tomber dans nos pièges, parce qu'il nous incommode, qu'il est contraire à notre manière de vivre, qu'il nous reproche les violations de la loi, et qu'il nous déshonore en décrivant les fautes de notre conduite... Sa seule vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres, et

(1) *Sag.*, II, 5-9.

que ses voies sont différentes... Condamnons-le à la mort la plus infâme (1). »

Mais, comme Élie, l'âme fidèle n'attend point que la mort soit proche : elle fuit loin des occasions, loin de l'épreuve des tentations. Ne croyez pas qu'il soit bon pour elle d'attendre de pied ferme l'assaut de l'ennemi : elle se sent faible, et elle préfère dépenser son énergie dans la générosité des sacrifices qu'elle est obligée de s'imposer pour fuir. Oh ! qu'il en coûte souvent pour s'éloigner des occasions de péché, pour se soustraire aux tentations ! « Je me sens généreuse et fervente ; j'espère, avec la grâce de Dieu, remporter la victoire. — Non, il faut fuir : votre salut est attaché à cette fuite. — Mais vous voulez que je sacrifie cette affection, que je m'éloigne d'une amitié qui est devenue la moitié de ma vie?... — Ma fille, écoutez les paroles du Maître : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous (2) ; » et encore : « Si vous aimez les vôtres plus que moi (3) ! » Qu'est-ce à dire ? Notre doux Sauveur a-t-il condamné l'affec-

(1) Sag., II, 10-20. — (2) S. Matth., v, 29. — (3) *Ibid.*, x, 37.

tion si légitime que l'on doit aux siens ? Non certes, mais ces paroles indiquent qu'il faut savoir tout sacrifier pour ne point l'offenser, brisant notre cœur et renonçant aux plus douces choses de ce monde, quand elles deviennent pour nous une occasion de péché.

Élie quitte tout ; il s'en va où le pousse la volonté de Dieu, et il arrive en Bersabée de Juda. Image du juste qui souffre persécution pour la justice (1), dit saint Bernard (2), et qui court à la sainte Église, appelée Bersabée, c'est-à-dire le septième puits, à cause de l'abondance des grâces de l'Esprit aux sept dons qui se communique dans son sein à tous les fidèles. Là, continue le saint docteur, il recourt à la confession figurée par Juda, et il renvoie son serviteur, je veux dire sa faiblesse, et se dirige vers le désert, c'est-à-dire vers le mépris du monde.

Leçon profonde et instructive. L'âme qui veut rester fidèle doit savoir tout sacrifier ; tout, jusqu'aux affections les plus chères. Élie, sur le point d'entrer dans la route d'Horeb, renvoie son serviteur, celui-là

(1) S. Matth., v, 10. — (2) *Loc. cit.*

même, nous disent les commentateurs, qu'il avait ressuscité à Sarepta, ce jeune homme que le grand miracle de la résurrection avait fait son fils et qui aimait le prophète comme un père. Que d'illusions à cet égard ! Combien peu savent entendre cette parole (1), et combien peu comprennent que le travail de la sainteté demande avant tout le détachement des créatures ! Cette doctrine, si chère à nos pères dans la foi, s'oblitére et s'affaïsse au milieu des énevements de ce siècle, de ces compromis entre le monde et Dieu. Ah ! je le sais, il est dur de se renoncer soi-même en immolant son cœur, et il est pénible de prendre sa croix à la suite du Maître ; il est douloureux d'être sacrifié à ses côtés et de souffrir avec lui... Mais, je le sais aussi, dans ce renoncement, dans ce chemin du Calvaire, sur le Golgotha, on n'est pas mal. Il y a un illustre exemple pour nous encourager ; il y a un doux compagnon pour nous dire : « Courage, serviteur bon et fidèle (2), aujourd'hui tu seras avec moi en paradis (3) ! »

(1) S. Matth., xix, 11. — (2) S. Luc, xix, 17. — (3) *Ibid.*, xxiii, 33.

II

Elie entre dans le désert, le même qui avait été témoin des pérégrinations du peuple de Dieu sur la terre promise ; le même où le serpent d'airain avait étendu son ombre tutélaire ; le même où il y avait la montagne de Dieu, l'Horeb, le Sinaï du Seigneur.

Ailleurs (1), nous avons vu comment le désert figure la vie humaine et la vie chrétienne. Bornons-nous à le rappeler ici avec saint Ambroise : « Pour vivre selon l'Évangile, nous devons renoncer aux criminels plaisirs du monde, et la vie sans eux nous semble le désert (2). » Oui, le désert !... Quelle horrible tentation que celle-là ! La route que nous faisons est si dure, la voie que nous avons choisie est si remplie d'épines. Nos pieds y heurtent à tout moment des cailloux qui les ensanglantent. La chaleur y est insupportable, et le poids du voyage alourdit notre marche incessante.

(1) Voir aux premiers chapitres de ce livre. — (2) *Sermon du lundi de la 2^e semaine du Carême.*

Nous cherchons alors autour de nous; nos regards interrogent tous les horizons, et partout le désert. Oh! alors, si les bruits du monde, si les échos de ses fêtes arrivent jusqu'à notre oreille pour nous rappeler à quoi nous avons renoncé: quel martyre! A ces moments-là, le Maître semble vouloir nous laisser à notre douleur, et la solitude où nous nous trouvons ne retentit pas de sa voix. Hélas! c'est à cette heure que le démon remporte le plus de victoires, et que ceux qui avaient mis la main à la charrue, regardant en arrière (1), laissent leur sillon inachevé et retournent à la voie fleurie des voluptés mondaines.

Pour ceux qui restent fidèles, ils s'arrêtent eux aussi; ils s'asseyent et trouvent la route trop longue; ils conjurent le Seigneur de l'abrégé. « Seigneur, disent-ils, assez, assez. » Assez de souffrances, assez de tentations, assez d'épreuves. O vous qui avez le pouvoir sur la vie et sur la mort, « faites-moi mourir; » appelez-moi à vous, pendant que je suis fidèle et que j'ai le droit d'espérer en votre miséricordieuse jus-

(1) S. Luc, ix, 63.

« Faites-moi mourir, Seigneur, » car je ne suis pas meilleur que mes frères, dont les chants de fête m'attirent et dont les ivresses me tentent.

« Or, nous dit l'écrivain sacré, il y avait dans le désert un genévre, et Élie, découragé, se laissa aller par terre et s'endormit à l'ombre. »

Les commentateurs ont exposé avec beaucoup de soin le symbole de cette ombre du genévre. Entre toutes leurs interprétations, il en est une que je préfère. « Le genévre, disent-ils (1), c'est la croix sainte et vivifiante de Dieu sous laquelle se réfugie le fidèle lorsqu'il est agité de crainte ou de toute autre tentation. » Il ambitionne de mourir à son ombre et de s'y immoler avec Jésus-Christ, parce qu'il accepte sa croix et souhaite d'être crucifié avec lui.

Je me suis assis à l'ombre désirée de cet arbre (2) à qui, de loin, je disais avec le prophète: « Je vivrai sous ton ombre (3). » Et avec saint André: « O bonne croix, ornée par mon Maître, toi que j'ai tant dési-

(1) *Exposit.* liv. IV, chap. x. — (2) Cant., II, 3. — (3) Lament., IV, 20.

rée, toi que j'aime avec tant d'ardeur, toi que je cherche depuis si longtemps, reçois-moi pour me tirer des mains de mes ennemis, rends-moi à mon Maître. Qu'il me reçoive entre tes bras Celui qui dans tes bras m'a racheté (1)! » — « Accourez vers elle, disait saint Bernard, c'est là que le Christ reçoit tous les petits qui se réfugient à l'ombre de ses ailes; c'est là qu'il ne cesse de les protéger contre la chaleur des désirs coupables et contre les impies qui les ont affligés. Oui, qu'elle est bonne et désirable l'ombre des ailes de Jésus! elles offrent un refuge sûr à ceux qui s'y cachent, un doux rafraîchissement à ceux qui sont fatigués (2). »

Quand je réfléchis à ces admirables visites, à ces consolants mystères de la croix, je ne m'étonne plus du sommeil qu'Élie trouve à l'ombre du genièvre.

Combien qui ont besoin du sommeil, parce que leurs paupières ont trop veillé (3)! La vigilance chrétienne cause souvent aux âmes des défaillances et des fatigues, et elles demandent un peu de repos. Parfois même,

(1) *Office de saint Anuré*, 30 novembre. — (2) *Sermon II sur le Missus est*. — (3) *Ps. LXXVI, 5*.

comme nous le disions tantôt, l'ennui est si profond qu'elles désirent d'être débarrassées de ce corps de mort qui pèse d'un poids si lourd (1) sur elle. Contre la chaleur du démon du midi, il leur faut alors du rafraîchissement; contre les ardeurs du soleil qui les brûle, il leur faut de l'ombre; pour réparer leurs fatigues, il faut du repos. Repos, ombre, rafraîchissement, toutes ces choses, je les trouve près de la croix de mon Jésus! Arbre salutaire, préparé par les impies, comme l'humble genièvre parmi les arbres de la forêt, et connu des âmes qui souffrent, c'est bien à tes pieds que le feu des passions est rafraîchi, que les rayons ardents de l'épreuve se brisent, et que l'on trouve le doux repos de l'esprit et du cœur. Jetez-vous entre les bras de la croix, vous tous qui souffrez au milieu du désert: elle attend toujours, et, pour emprunter une expression célèbre, le Dieu qui y est attaché ne se déplacera point pour vous laisser tomber. C'est là, mais là seulement que la souffrance s'endort, pendant que le cœur veille.

(1) *Rom., vii, 24*.

III

« Pendant son sommeil, un ange s'approche d'Élie, le touche et le réveille, disant : Levez-vous et mangez. »

Toutes les fois qu'un ange remplit un rôle dans l'ancien Testament, on est sûr de trouver de frappantes analogies entre la mission dont il est chargé et le ministère des anges de la loi nouvelle, des prêtres. Ainsi, dans l'histoire que nous méditons, comment s'empêcher de reconnaître le plus beau des privilèges du sacerdoce catholique ? En effet, au pied de la croix où le Maître nous a fait la grâce de nous faire partager un peu de sa Passion, nous retrouvons les prêtres. Nouveaux disciples bien-aimés, ils ont connu de plus près les tendresses du Cœur de Jésus, et ils savent compatir aux douleurs de l'épreuve. Pendant que les âmes sommeillent, c'est leur voix retentissante qui les tire de l'engourdissement. Instruits à l'école du Calvaire, ils savent que rien n'est fatal pour la persévérance comme cette mélancolie spirituelle dans laquelle plonge si souvent la

tentation, et leur main puissante secoue les torpeurs dangereuses. « Levez-vous, » disent-ils fortement et suavement aux pauvres endormis. « Ne pourriez-vous donc pas veiller pendant l'heure (1) » de la vie présente, oubliant que « la chair est faible, et l'esprit du mal rapide (2) ? » O puissance du sacerdoce véritable ! Qui donc a donné à ces hommes, nos semblables, une telle hardiesse et un tel pouvoir, que de nous proposer des sacrifices en place des consolations que nous voulions uniquement ! Nous nous étions jetés à l'ombre de la croix, et nous prenions un amer plaisir dans les souffrances. Mais la voix de ce prêtre que notre Dieu a fait le père et le guide de notre âme s'est fait entendre, disant : « Levez-vous ! »

S'il disait seulement : « Levez-vous, » cette parole me semblerait bien dure ; mais il ajoute : « et mangez, *surge et comede.* »

Élie, entendant la voix de l'ange, ouvrit les yeux et regarda auprès de lui, « et voici, nous dit l'historien sacré, qu'il vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre. » — « Il regarde auprès de sa tête, c'est-à-dire,

(1) Matth., xxvi, 40. — (2) *Ibid.*, 41.

dit saint Bernard, vers Jésus-Christ, qui est la tête de l'Église. »

Jésus-Christ, qui est le chef de l'Église dont nous sommes les membres, la tête de ce corps mystique auquel nous avons le bonheur d'appartenir, voilà ce que le prêtre nous montrera tout d'abord. « Il m'a tout appris, disait saint Bonaventure à l'Ange de l'école, qui lui demandait le secret de sa science et de sa vertu. Il nous apprend tout, si nous voulons suivre les avis de son ministre et l'étudier au point de vue que ce dernier nous indiquera comme convenant le mieux à l'état présent de notre conscience. Ne nous faisons point d'illusion; en effet, s'il y a peu d'âmes vraiment saintes parmi toutes les âmes pieuses qui composent en ce temps le corps de l'Église, c'est qu'il y a infiniment peu d'âmes qui consentent à être dirigées. L'esprit propre, l'amour de l'indépendance, les vaines complaisances en ses lumières personnelles, et pour tout dire en un mot, l'orgueil, répugnent à se laisser guider dans des voies où cependant il est insensé de s'appuyer sur sa propre prudence (1). Ne l'oublions

(1) Prov., III,

pas, et ne croyons point avoir assez fait quand nous aurons accusé nos fautes aux pieds du prêtre, négligeant de l'éclairer sur notre intérieur, afin de lui fournir les moyens de nous dire : « Mon fils, il est l'heure de sortir de votre sommeil (1). » La voix de l'ange ouvrit les yeux d'Élie; la voix du prêtre pénétrera jusqu'à la division de notre âme, et ses secrets replis nous seront dévoilés. Mais surtout le prêtre nous commandera de manger, parce que, s'il est une nourriture sans laquelle le corps défaille, il en est une autre qui soutient les âmes et y fait germer des fruits de vertus.

Cette nourriture a été cuite sous la cendre, *subcinericio panem*. Jésus nous l'a préparée en la faisant passer par le feu de son amour et de ses souffrances. Quel est-il donc ce pain de l'ange, cuit au prix de tant de sacrifices? Ah! mon cœur l'a nommé depuis longtemps déjà : l'Eucharistie... L'Eucharistie, c'est-à-dire Jésus-Christ tout entier, avec ses plaies sacrées, avec les meurtrissures glorieuses de sa Passion, avec les cicatrices de l'amour qui l'a crucifié. Que la cuisson de ce pain a été

(1) Rom., XIII, 11.

coûteuse, et combien le Maître a souffert pour nous devenir un aliment! Sans doute, l'heure du Calvaire est passée; mais sous ces cendres refroidies, oh! combien mon cœur a reconnu d'amour, et comme le pain eucharistique, sous ces voiles silencieux, me parle du besoin que Jésus avait de se donner à nous à travers mille anéantissemens et mille souffrances!

« Elie mangea, et il s'endormit encore. » Cette fois, le sommeil dut lui être bien plus profitable. Sommeil d'Elie, tu me rappelles le sommeil eucharistique, ces doux moments de la communion où l'âme, se laissant aller avec suavité aux charmes du bien-aimé, s'endort comme autrefois le disciple de prédilection sur le cœur de Jésus! Heures délicieuses, les palais des grands et les tentes des pécheurs n'en connaissent point de semblables! Elles ôtent en quelque sorte le sentiment de la triste réalité où nous vivons; une harmonie divine enchante toutes nos facultés: et sans efforts, sans fatigue, l'esprit, la mémoire, l'imagination, le cœur surtout, goûtent la seule nourriture qui les rassasie. Tout fait silence autour de nous, et notre corps lui-même, par son immobilité et son recueil-

lement, semble vouloir favoriser ce calme de l'intérieur en s'isolant de tout ce qui le pourrait troubler. C'est le moment que Dieu choisit pour se faire connaître, disons le mot, pour laisser goûter ses enivrantes délices à l'âme vraiment eucharistique. C'est l'heure de Marie Madeleine aux pieds de Jésus, c'est la meilleure part; mais, hélas! elle dure peu...

*Surge, lève-toi, ô âme enivrée des célestes douceurs de la communion; il faut savoir quitter Dieu pour Dieu, le Thabor pour la vie commune, la halte pour le chemin pénible, la contemplation pour l'activité. Lève-toi, car le Maître veut que tu vives du fruit de tes mains (1) et tu te dois aux autres devoirs qu'il t'a imposés. L'ange du Seigneur revint une deuxième fois; il toucha encore le prophète et lui dit: « Lève-toi, *surge*. » Mais encore une fois aussi il ajoute: « *comede*, mange! » C'est qu'il ne faut jamais quitter l'Eucharistie, et alors même que nos œuvres extérieures doivent nous priver de goûter tranquillement ses ineffables douceurs, nous devons garder comme un baume fortifiant le souvenir de*

(1) Ps. cxxvii, 2.

la présence de l'Eucharistie, et c'est à lui que nous recourons pour nous entretenir dans la pensée de Dieu, arôme sans lequel il n'y a ni perfection ni vie chrétienne véritable.

L'ange ajoute : « *Grandis enim tibi restat via.* Il te reste un grand chemin à faire. » Oh ! que cette parole me plaît ! Je la voudrais voir adoptée pour devise par toutes les âmes pieuses. Elle était chère aux patriarches de la loi ancienne, et quand Pharaon demande à Jacob quel âge il a, celui-ci répond : « Voici cent trente ans que je suis voyageur (1). »

Le pays qu'ils habitent s'appelle pour eux « la terre du pèlerinage (2), » et leur vie, « des jours de pèlerinage (3). » Ils ne bâtissent point de ville, ils n'élèvent pas de fastueuses maisons, ils marchent. Ils suivent leur route, et, comme des pèlerins sans demeure, ils plantent le soir leur tente

(1) Gen., XLVII, 9. — (2) *Ibid.*, XXVIII, 4. — (3) *Ibid.*, XLIX, 9.

dans quelque plaine fertile, où les troupeaux pourront paître en liberté, et les pasteurs se reposer des fatigues de la route. Alors même qu'ils se fixent en quelque endroit, comme pour ne point oublier l'idée de pèlerinage qui les domine, ils n'habitent que sous des tentes. L'Apôtre, faisant allusion à ces souvenirs, disait : « Tant que nous habitons dans notre corps, nous sommes pèlerins loin du Seigneur : *peregrinamur a Domino* (1). » Oui, des pèlerins, des voyageurs auxquels il reste une grande route à parcourir, voilà bien ce que nous sommes...

Grandis tibi restat via. Ame religieuse que Dieu appelle à une haute perfection, il te reste une grande route à parcourir avant d'arriver au terme de ton pèlerinage vers la sainteté. Le modèle est bien haut, puisqu'il t'a été dit d'être « parfait comme le Père céleste est parfait (2). » Les difficultés sont grandes, puisque tout conspire à t'en éloigner. Les précautions sont nombreuses, puisque mille pratiques te sont suggérées pour conserver la direction vers le but. Voyageuse vers la sainteté, il te

(1) II Cor., v, 6. — (2) Matth., v, 48.

reste encore beaucoup de chemin avant de l'atteindre.

Grandis tibi restat via. Pécheurs revenus à Dieu, l'accusation et la douleur de vos fautes ne suffisent pas. Il reste des scandales à réparer, des satisfactions à accorder, des occasions à fuir; route longue et pénible qu'il vous reste à faire, et qui achèvera votre conversion.

Grandis tibi restat via. Tous, qui que nous soyons, il nous reste un long chemin à faire pour le ciel. Marche, marche, voyageur de l'éternité. Chaque minute t'en rapproche, et chaque pas, que tu veilles ou non, te rapproche du terme.

Mais ne nous laissons point épouvanter de cette vérité. A côté du mal, Dieu a miraculeusement placé le remède, à côté de la faiblesse le soutien, à côté de la difficulté la solution.

En effet, Élie, « s'étant levé, mangea et but, *comedit et bibit*. Il mangea le pain de l'ange devenu le pain du voyageur (1). » Il but le calice qui fortifie dans la route, il prit son vialique. Avec quelle ardeur il se leva pour obéir à l'ange, les commentateurs

(1) *Offic. du Saint-Sacrement.*

nous le disent : la route qu'il eût pu faire en quatre ou cinq jours, il mit quarante jours et quarante nuits à la faire, négligeant la voie droite, méprisant la fatigue des détours, oubliant son désespoir, et ne songeant qu'à cette unique chose : éviter la poursuite de Jézabel. Qui le soutint durant ce long jeûne parmi les aspérités et les sécheresses du désert? « *Ambulavit in fortitudine cibi illius*. Il marchait soutenu par cette nourriture. »

Tous les Pères de l'Église sont ici d'accord, et d'une voix unanime, ils nous disent : « Ce pain d'Élie, c'est l'Eucharistie. La vertu de l'Eucharistie nous donne la force de marcher pendant les quarante jours du voyage, pendant toute la vie, qui est pour nous un temps de jeûne et de pénitence. Grâce à elle, nous marchons vers l'Horeb, vers la montagne de Sion, où nous verrons le Dieu des cieux dans Sion (1). »

(1) *Dupert*, liv. v, chap. 10.

V

Enfin, le prophète arriva à Horeb, sur la montagne de Dieu. Oh! qu'il fut alors récompensé de son voyage! Écoutez, vous tous que le chemin fatigue, et sous les voiles du symbole considérez le ciel.

Arrivé au terme de la vie comme Élie sur l'Horeb, il nous sera permis de dire avec lui au Seigneur : « Je brûle de zèle pour vous, Dieu fort, Dieu bon! Les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, ils ont détruit vos autels, ils ont mis à mort vos prophètes, et comme je demeure seul à vous adorer, ils veulent aussi me tuer. » Alors le Seigneur nous répondra comme au prophète demeuré fidèle : « Sortez, et tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur, *Egredere, et sta in monte coram Domino.* »

A ce moment, un coup de vent violent éclata, qui renversait les montagnes et brisait les rochers. Puis la terre trembla sur ses bases. Enfin un incendie immense dévora l'espace. Tout cela n'était point le Seigneur pour Élie. C'était bien le Sei-

gneur pour les impies, que le vent de la fureur divine (1) emportera à leur mort comme la feuille desséchée battue par la tempête (2), que la terre s'entr'ouvrant engloutira, que le feu éternel dévorera sans pitié. Mais ce n'est point là le Seigneur pour l'âme eucharistique. Pour elle comme pour Élie, le Seigneur résidera dans une brise douce et fraîche, qui ranimera sa charité et la rendra éternelle.

(1) Job, xxiii, 6. — (2) *Ibid.*, xiii, 26.

LE FROMENT ET LE VIN

Frumentum electorum et vinum germinans virgines.

Le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges.

(ZACHARIE. IX, 17.)

Les divines Écritures nomment souvent ensemble les deux symboles eucharistiques : le froment et le vin.

Quand Isaac bénit Jacob, qui est la figure du Sauveur, il s'écrie : « Que Dieu t'accorde l'abondance du froment et du vin (1). » Le véritable Jacob, qui est Jésus-Christ, a reçu, en effet, cette abondance de vin et de froment, et il l'a répandue sur nos autels.

Quand Moïse annonce à son peuple qu'il sera établi dans la terre promise : « Dieu l'y a fait entrer, dit-il, pour qu'il se nourrisse de la moelle du froment et qu'il y

(1) Gen., XXVII, 28.

boive le sang le plus pur du raisin (1). » Et dans l'Église, effectivement, chaque jour le peuple chrétien se nourrit de la moelle du froment divin et s'y enivre du sang pur de la vigne véritable.

Lorsque Sennachérib veut persuader aux enfants de Juda d'abandonner Ézéchias et le culte du vrai Dieu : « Je vous conduirai, leur dit-il, dans une terre semblable à la vôtre : terre de froment et de vin, terre de pain et de vigne (2). » Promesse menteuse ! Où trouver le pain qui fortifie et le vin qui réjouit, sinon dans la terre de la vraie Église, au pied des tabernacles eucharistiques ?

Et enfin, quand le prophète Zacharie s'adresse à lui-même cette question : « Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur, et qu'y a-t-il de beau en lui ? » il réunit dans sa réponse les deux symboles : « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges (3) ! » C'est qu'en effet l'Eucharistie n'est le froment des élus que parce qu'elle est en même temps le vin qui fait germer les vierges.

(1) Deut., XXXVII, 14. — (2) Isaïe, XXXVI, 17. — (3) Zach., IX, 17.

Étudions-les chacun à part, en suivant les doctes et pieux enseignements du symboliste qui nous a servi de guide en ces méditations que nous terminons aujourd'hui.

Pourquoi le Sauveur a-t-il choisi le blé pour s'y cacher dans le Sacrement de son amour, et pourquoi a-t-il voulu employer le pain de froment pour instituer l'Eucharistie?

Le grand docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, va nous répondre :

« Premièrement, dit-il, le pain de froment est par excellence l'aliment de l'homme, et il convenait que le corps le plus noble, celui de Jésus-Christ même, dès qu'il devenait notre nourriture, nous fût présenté sous l'apparence du plus noble des aliments.

« En deuxième lieu, la sainte Eucharistie, tout en nourrissant les fidèles, a également pour objet de les instruire. Et la germination du blé symbolise très-exac-

tement les phases successives de notre développement spirituel. Tant que le froment demeure sur pied dans nos champs, il est l'emblème de la vie spirituelle qui commence; quand, au jour de la moisson, on le sépare de l'ivraie et de la paille, il est l'image de l'âme qui progresse en se détachant de toutes les erreurs et de toutes les vanités de ce monde; quand enfin on le place dans le grenier, il signifie la justice parfaite que Dieu récompense dans le ciel.

« En troisième lieu, la sainte Eucharistie, qui renferme le corps du Sauveur, devait nous le représenter fidèlement. » Et ici, le docteur angélique nous fait apercevoir d'admirables relations entre le froment et ce corps divin : « Couché dans la gerbe, dit-il, le froment est la figure du corps de Jésus-Christ dans le sein de la très-sainte Vierge; car on peut appliquer à Marie cette parole de l'Époux des Cantiques à son Épouse : Ton sein est comme une gerbe de blé (1). » Quand le laboureur ensemence son champ, le grain de froment qu'il sème rappelle la mort du Sauveur,

(1) Cant., VII, 2.

prédite par lui-même en ces termes : « Si le grain ne tombe et ne meurt en terre, il ne rapporte aucun fruit (1). » Enfin, le froment transformé en pain représente le corps glorieux de Jésus-Christ, qui est au ciel l'aliment des anges et des saints, suivant cette parole du Psalmiste : « L'homme est nourri du pain des anges (2), *Panem angelorum manducavit homo* (3). »

II

Comment un si grand mystère, qui devait un jour se manifester dans l'Église, n'aurait-il pas été prédit et figuré dans l'ancienne loi ? Aussi nos saints docteurs n'ont-ils qu'une voix pour appliquer au Sacrement de l'autel chaque parole de nos saints livres où il est fait mention de blé.

C'est ainsi qu'à leurs yeux (4), le patriarche Joseph, qui amasse et qui réeerve le blé en abondance pour nourrir le peuple, devient la figure de cet autre Joseph, époux de Marie et gardien de Jésus-Christ, qui

(1) S. Jean, XII, 24. — (2) Ps. LXXVII, 25. — (3) S. Thom. d'Aq., *Opusc.* XLV. — (4) Bern., *Serm. Patron. S. Joseph.*

veille avec tant d'amour sur le pain vivant descendu du ciel. Ce même patriarche est également le type de tous les pasteurs de l'Église, qui, dans la suite des siècles, garderont l'Eucharistie et la distribueront aux peuples, « serviteurs prudents et fidèles établis sur la famille pour donner à chacun sa mesure de froment en son temps (1). »

Écoutez les saints prophètes célébrer par avance le froment de l'Eucharistie : « J'appellerai le froment, et je le multiplierai pour apaiser la faim de mon peuple (2), » s'écrie le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiel. Mon âme a faim, Seigneur ! multipliez pour elle le froment eucharistique !

« Israël se convertira et se nourrira de froment (3), » ajoute le prophète Osée. Et, en effet, le froment eucharistique est l'aliment de l'âme convertie!...

« Celui qui cache le froment sera maudit (4), » nous dit à son tour Salomon. Malheur à moi, ô mon Dieu, si je cache l'Eucharistie, si je garde le silence sur un

(1) S. Luc, XII, 42. — (2) Ézéch., XXXVI, 29. — (3) Osée, II, 9. — (4) Prov., XI, 26.

si doux mystère, ou si, semblable au serviteur infidèle, j'enfouis le don précieux que j'aurais dû faire fructifier.

Mais nul plus que David n'a connu et exprimé les charmes de ce symbole eucharistique : « Dieu, dit-il, a nourri son peuple de la graisse du froment, et il l'a rassasié (1). » — « Quel froment, reprend saint Augustin (2), sinon celui qui a dit lui-même : Je suis le pain vivant descendu du ciel (3) ? Si Dieu nourrit ainsi nos âmes dans l'exil, que fera-t-il de plus pour nous rassasier dans la patrie ? »

Le Psalmiste dit ailleurs : « Les vallées abonderont en froment, et elles chanteront un hymne (4). » Quand l'Eucharistie est en nous, si humbles et si petits que nous soyons, comment ne pas chanter l'hymne de la louange et de l'amour ? — Et le même Prophète ajoute, dans un autre psaume : « Dieu t'a donné la paix pour terme. Il te rassasie de la graisse du froment (5). » Vous ne nous donnez la paix, Seigneur, qu'en nous donnant l'Eucharistie.

C'est donc avec raison, ô mon Dieu, que

(1) Ps. LXXX, 17. — (2) Sur le Ps. CXLVII, 21. — (3) S. Jean, XXXV, 52. — (4) Ps. LXIV, 14. — (5) *Ibid.*, CXLVII, 14.

le prophète Zacharie s'écriait : « Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur, et qu'y a-t-il de beau ? Le froment des élus... » Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur?... Là où il y a plus d'amour, il y a aussi plus de bonté. Jésus, ayant aimé les siens, les a aimés jusqu'à ce point suprême d'instituer pour eux l'Eucharistie!... Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur? Le froment des élus... Et qu'y a-t-il de beau en lui? Sous les voiles obscurs qui le dérobent à mes yeux, ma foi me révèle le plus beau des enfants des hommes. J'espère le voir un jour face à face dans le ciel. Là, contemplant sa beauté adorable, je répéterai avec les saints : Qu'y a-t-il de beau dans le Seigneur? Le froment des élus!...

III

Le vin est le deuxième symbole sous lequel il a plu à Jésus-Christ de se cacher dans le Sacrement de son amour.

Jésus-Christ n'est pas seulement la vraie vigne, mais, suivant l'expression d'Isaïe (1),

(1) Isaïe, LXIII, 8.

il a voulu lui-même fouler dans le pressoir le vin de cette vigne céleste.

Ce vin est le sang qui a coulé de ses plaies divines et qu'il présente en breuvage aux fidèles : « Venez, et buvez le vin que j'ai versé pour vous (1). » Ah! c'est surtout ce vin précieux du Sauveur qui nous enivre d'amour pour lui.

« Le Roi m'a introduite dans son divin cellier, s'écrie l'Épouse, et il m'a enflammée d'amour (2). »

Réjouis-toi, ô mon âme, ton Seigneur et ton Dieu t'a introduite dans ses divins celliers. Il ne possède point ici-bas de plus précieux domaine que les celliers de son Eucharistie. Là coule le vin en abondance, le vin qui fait germer les vierges (3), le vin qui réjouit le cœur (4), le vin qui fortifie les membres. Là, il répand sur nous ses grâces les plus célestes. Là, il converse avec les fils des hommes, et ses délices sont d'être avec eux (5). Là, il nous transforme tellement en lui-même que nous devenons participants de sa nature divine. Réjouis-toi, ô mon âme, c'est sur toi-même qu'il

(1) Prov., ix, 5. — (2) Cant., i, 50. — (3) Zach., ix, 17
— (4) Eccl., xi, 20. — (5) Prov., viii, 31.

a épanché, avec les flots du vin eucharistique, ses faveurs les plus signalées! En t'abreuvant de son sang précieux, il t'a fait savourer les saintes ivresses de son amour. Réjouis-toi, ô mon âme, le Roi t'a introduite dans ses divins celliers!...

FIN

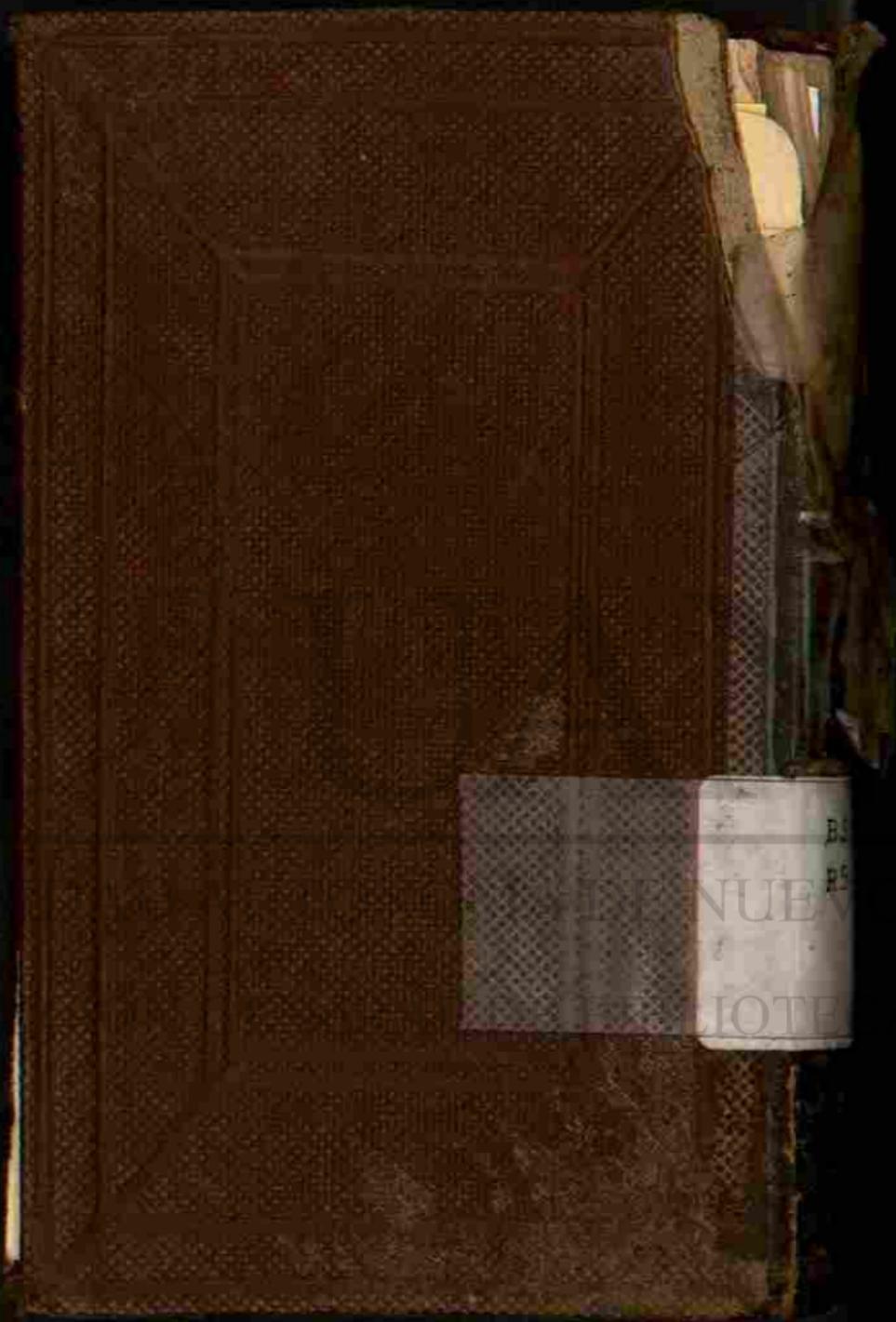


UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE

Approbation de l'Ordinaire	v
PRÉFACE DE M ^{re} DE LA BOULLERIE	ix
L'arbre de vie	1
Le fleuve du paradis terrestre	11
La manne	20
La colonne du désert	35
Les pains de proposition	43
Le tabernacle et l'arche d'alliance	52
Les oblations de farine	63
L'énigme de Samson	73
Le glaive de Gédéon	82
Le sacrifice et la bénédiction de Melchisédech	99
La farine de la veuve de Sarepta	106
La farine d'Élisée	115
L'agneau pascal	125
Le festin d'Assuérus	141
Le festin de la sagesse	154
La table du prince	163
La grappe de raisin de Chypre	175
Le pain d'Élie	184
Le froment et le vin	208



BIBLIOTECA DE NUESTRO SEÑOR REY DON ALONSO DE ARAGON